

LADA

Punk à singe

Punk-rock, littérature et luttes des classes

correspondance avec François Bégaudeau

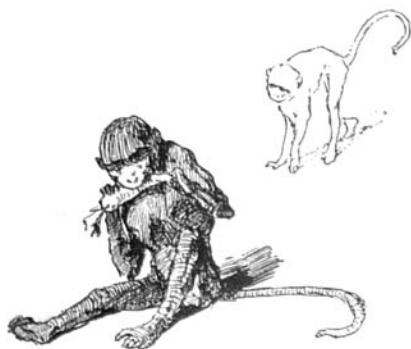
MMXVI

Quelques ouvrages de François Bégaudeau

Jouer juste, éditions Verticales, 2003
Dans la diagonale, éditions Verticales, 2005
Un démocrate : Mick Jagger 1960-1969, Naïve, 2005
Entre les murs, Éditions Verticales, 2006
Fin de l'histoire, Éditions Verticales, 2007
Antimanuel de Littérature, éditions Bréal, 2008
Le Problème, éditions Théâtre Ouvert, 2008
Vers la douceur, éditions Verticales, 2009
Parce que ça nous plaît : L'invention de la jeunesse, avec Joy Sorman, Larousse, 2010
La Blessure, la vraie, éditions Verticales, 2011
Tu seras un écrivain mon fils, éditions Bréal, 2011
Au début, éditions Alma, 2012
Le Foie, éditions Théâtre Ouvert, 2012
Deux singes ou ma vie politique, éditions Verticales, 2013
D'âne à zèbre, Grasset & Fasquelle, 2014
La Politesse, éditions Verticales, 2015
La Devise, Solitaires intempestifs, 2016

Discographie partielle des Zabriskie Point

Fantôme (1995)
Tout est bien (1996)
Comment je devins fantôme (ma résurrection)... et les 45
tours de ma jeunesse (1997 : longue pièce développant la
chanson Fantôme et compilation des premiers titres du
groupe)
Des hommes nouveaux (1997)
Radicalement compatibles (1998 avec les Partisans)
I would prefer not to (1999 : maxi 4 titres)
Paul (1999)
I would prefer not to live (1999 : en public)
Tout ce qu'on a fait volume A (2009 : Des gens de l'Occident)
Tout ce qu'on a fait volume Z (2009 : Des gens de l'Occident)



Ce long dialogue, qui devait être initialement un simple entretien avec François Bégaudeau, a été réalisé au cours d'une correspondance électronique entre le 09 juin 2015 et le 11 novembre de la même année.

« – Pour lire le code mon ami il ne suffit pas de savoir lire :
il faut savoir lire le Code.
Ce qu'il faut lire, dans ce livre là,
ce n'est pas le noir, l'imprimé ;
c'est le blanc, c'est ça...
et il pose son doigt sur la marge ».
Georges Darien, *Le Voleur*, 1900

09 juin - 13 juin 2015

Si pour moi *Justine* est le titre d'un roman de Sade, la première chose qu'évoque dans mon esprit le nom de *François Bégaudeau* est le souvenir d'un groupe punk-rock français des années quatre-vingt dix intitulé *Zabriskie point*. Mais si vous demandez à d'autres personnes, plus *jeunes*, beaucoup vous répondront que Justin(e) leur évoque au contraire le nom d'un groupe punk actuel tandis que François Bégaudeau est le blase d'un écrivain et journaliste reconnu, ce qui, au final, est une manière comme une autre de nous passer les uns et les autres au carbone 14, une génération nous séparant. C'est donc en vieux con que je suis allé écouter l'auteur de *Jouer juste* et d'*Entre les murs* qui donnait justement en janvier dernier une conférence sur le punk dans l'antre du savoir lillois, l'Institut d'Études Politiques de la rue de Trévise, dans le quartier Moulins. Et effectivement, ça donne un coup de vieux. La dernière fois que j'avais vu François à Lille, je crois que c'était en mars 94, alors qu'il partageait l'affiche avec les Toxic Waste [en fait non, c'était le 17 janvier 1998 au Rockline avec les Toxic et Sourire Kabyle]. Je me souviens avoir bu des bières en la compagnie des Zabs sur le trottoir de la rue de la Monnaie, dans le Vieux-Lille bourgeois, devant le bar *Le Thémis* où jouaient pêle-mêle à cette période des groupes comme Uk Subs, AOS3, Asian Dub fundation et toute la flopée de formations punk-rock qui étaient alors à la mode avant

qu'une vague crust et hardcore nous emporte. Autant dire que depuis, de l'eau a coulé sous les ponts... et dans mes veines. C'est donc avec un peu d'appréhension nourrie de quelques *a priori*, je dois bien le dire, que je m'apprêtais à suivre dans une salle de l'I.E.P. un cours magistral sur un genre musical et une scène que je n'ai jamais quittés, et ce dispensé par un mec que je n'ai pas revu ailleurs qu'à la télévision, de manière fortuite, ou au cinéma, dans l'adaptation éponyme de son roman *Entre les murs* où il jouait son propre rôle de professeur de français qu'il était devenu et pour lequel ils avaient reçu, lui et Laurent Cantet, le réalisateur, la palme du festival de Cannes 2008. Bref, je m'attendais au pire. Mais la catastrophe n'a pas eu lieu, même si je suis resté perplexe au sortir de la communication. Et plutôt que de dégainer un surin, j'ai préféré lui serrer la main et lui proposer de prolonger ce moment de réflexion autour de ce qui pouvait peut-être encore nous rapprocher lui et moi, à savoir un certain goût pour les mots, la musique punk et la passion politique. Comme quoi, oui, j'ai pris un coup de vieux, ce qui est mieux que de prendre de la bouteille, ou plutôt son tesson. François, sans que je le menace, a gentiment – ou poliment - accepté la proposition bien que le moment où j'ai choisi d'entamer l'entretien tombait plus ou moins en même temps que la sortie et donc de la promotion de son nouveau roman, *La Politesse*. Depuis, je me suis enquillé plusieurs de ses livres, quelques uns de ses articles et j'ai même ressorti mes vinyles des Zabs que je n'écoutais plus, leur préférant certains standards oi ! et mes vieux disques de rocksteady ou de punk hardcore ; lui a laissé à Nantes l'exemplaire du dernier *Amer* que je lui avais refourgué ce soir là à Lille. Nous en sommes là.

Les âmes : Dans les vieux trucs que j'ai ressorti pour préparer cet entretien, j'ai exhumé mon exemplaire du fanzine béthunois *Génération No Future*, le numéro deux, acheté chez *Rockmitaine*, où figure une interview des Zabs réalisée en 1996 par celui-là même qui montera le label *Dirty punk* quelques mois plus tard. Tu y déclarais, comme à ton habitude, entre deux réponses un poil agaçantes autant qu'agacées : « Ah ! Il y a deux trucs que les gens ne connaissent pas du tout dans le monde, c'est le marxisme et le punk. Et c'est incroyable comme ce sont deux choses qui font parler, alors que les gens n'y connaissent rien, que personne ne sait ce que sait le punk. Donc des blaireaux qui font de la radio ils nous interviewent alors qu'ils écoutent de la fusion ou de la pop et nous disent : « Ah les punks, vous n'avez même pas de crêtes ». Alors déjà t'es mort de rire. Après c'est : « Alors les punks, *No Future* ?! ». C'est vraiment la culture Quid RTL : c'est marqué punk, donc devant il y a marqué *no future*. ».

C'est assez marrant de relire ces quelques lignes approximativement retranscrites par l'ami fanzineux, car c'est à peu près dans les mêmes termes que tu commences ta conférence sur le punk, presque vingt ans plus tard, comme quoi tu n'as pas changé d'avis sur le sujet. Ou que tu ressasses. Mais comme cette fois c'est dans un lieu très sérieux, et que ton sujet ne l'est pas pour un sou aux yeux de la plupart des clampins qui le fréquentent (et bien que les colloques consacrés au punk se multiplient dans les universités françaises depuis quelques mois), tu enrobes la pilule en t'amusant à donner un tour vaguement universitaire et donc très légitime à ton propos, en proposant trois catégories de

connaissances courantes de l'homme ordinaire, à savoir [1] ce que je connais bien ou très bien et dont je peux jacter sans me tromper, [2] ce que je connais pas du tout et dont généralement je ne parle pas, et [3] ce que je connais vaguement, ce qui me permet la plupart des fois de dire n'importe quoi. Or, et c'est l'un des exemples que tu prends et qui nous intéresse, pour la majorité des personnes que nous côtoyons, le punk fait partie des choses dont elles ont une connaissance vague et à propos desquelles elles disent généralement des conneries. Tout cet appareillage, sous des atours scientifiques, ne l'est pas, mais permet d'introduire le sujet de manière légère, ce qui est déjà pas mal.

Pour nombre de nos contemporains, il reste incontestable que le punk, à raison parfois, est associé aux mots “ crêtes ”, “ no future ”, “ révolte ”, “ marginal ”, “ Angleterre ”, éventuellement à une date (1977), et à quelques noms de groupes comme les Clash ou les Sex Pistols. Quelques mots ou notions donc et un vague sentiment de violence, connecté à un vague sentiment de refus pour reprendre ta formule. Face à ces approximations, tu aurais donc pu, fort de ton passé de punk-rockeur et de ton présent d'intellectuel de gauche, faire ton *sachant*. Tu aurais pu faire le type catégorie [1] qui règle son compte à la catégorie [3] et humilier la connaissance vague qu'ont la majorité des gens sur le punk, tout en reconnaissant que c'est lamentable et petit (tu es de gauche quand même), mais que ça peut se comprendre, parce que c'est très pénible d'aimer autant que tu l'aimes le punk, et d'en entendre parler toujours aussi mal. Tu aurais pu exorciser vingt cinq ans d'humiliation *entre les murs* de science-po (belle revanche), mais au lieu

d'adopter cette attitude ressentimentale, arrogante et condescendante de *sachant* devant un auditoire qui n'attendait que ça, tu as fait du Bégaudeau, ce qui n'est pas très différent diront les mauvaises langues, c'est-à-dire que tu as cité Jacques Rancière pour expliquer que Toi, tu n'es absolument pas un maître es-punk, mais que tu as rencontré ce mouvement à l'âge de 16 ans, en 1987, que cela fait donc presque trois décennies que tu as un compagnonnage avec le punk rock, que tu l'as pratiqué – ce qui est toujours mieux pour le comprendre - et donc que tu parles à ce titre là, en tant qu'amateur et amoureux et non en tant qu'expert. Tu ne te poses pas en spécialiste du punk, mais tu te revendiques comme le spécialiste mondial de ton propre rapport au punk.

C'est la raison pour laquelle tu as intitulé ton intervention ce soir là *What's my punk*, empruntant au titre d'une des chansons tirée du répertoire des Zabriskie point, *What's my punk, what's myself ?* et que tu as à mon sens brillamment traduit à travers le titre d'un ouvrage que tu as publié chez Verticales en 2013, *Deux singes ou ma vie politique*, livre dans lequel tu reviens sur ton parcours intellectuel et politique. Cet entretien, ce dialogue, appelons-le comme on veut, porte à la fois sur cette conférence dont le sujet est ta propre vision du punk et sur cet ouvrage à teneur autobiographique qui revient à travers plusieurs chapitres, dont celui daté 77 bis, sur l'importance du rapport à cette musique comme constitutif de ton parcours si ce n'est de ton essence. Je vais employer des gros mots, mais j'ai l'impression, tu me corrigeras si je me trompe, qu'il y a une dimension épistémologique très importante dans ce livre, là où on a pointé une part uniquement sociologique

ou mégalomaniacque de ton écriture, au choix. Nous avons vu à quels mots est généralement associé le punk (contestation, révolte etc.) ; il est aussi parfois attaché à de simples objets : des épingles à nourrice, des doc marteens, des collants déchirés, tout ce qui constitue en somme une panoplie en plus de la coupe de cheveux exubérante et du rat sur l'épaule.

Il y a pour ma part des objets beaucoup moins contingents que ces accessoires dans ce qui a fait le(s) punk(s) de notre génération et en particulier les k7 (audio et vidéo) et leur support technique, le magnétophone et le magnétoscope. Rappelons pour les plus jeunes qui nous liraient qu'internet et *you tube* n'existent pas encore (nous sommes à l'époque des premiers ordinateurs Amstrads (564), des commodores 64 et des MO5) et que ces nouveautés technologiques ont bouleversé le quotidien de manière profonde, c'est-à-dire qu'ils ont agi à la fois sur les imaginaires et les corps. Celles et ceux qui ont une connaissance vague de la chose, comme tu dis, objecteront que l'électrophone semble davantage coller aux punks à cause des disques vinyles qui ont permis de diffuser cette musique notamment en Europe. Mais ce qui constitue à mes yeux le punk n'est pas tant la musique qu'il écoute que ce que lui fait cette musique d'une part, et ce qu'il en fait d'autre part. A ce titre, le magnétophone est constitutif non pas du punk tel qu'il est apparu aux alentours de 1975 / 1976, en Angleterre mais de ce qu'il est devenu les années qui ont suivi. Le magnétophone en tant qu'objet de consommation massivement vendu à travers une bonne partie du globe au tout début des années 80 (et un peu plus tard dans certaines zones) a précédé le punk. Et ce, principalement

pour deux raisons : cet appareil est un appareil bon marché et il permet surtout trois sortes d'enregistrement à domicile qui révolutionnent le rapport à la musique : [1] il permet de copier les vinyles qu'on se prête ou les K7 qu'on duplique d'un magnéto à l'autre ; [2] il permet d'enregistrer les radio libres qui diffusent un peu partout en France des émissions consacrées aux musique qu'on aime, et *last but not least*, [3] il permet de *capturer* nos propres voix et d'enregistrer nos propres compositions, ce qui n'est pas rien dans le processus d'émergence du *Do It Yourself*.

Pour s'en convaincre suffit de se rappeler la campagne contre le piratage lancée au début des années 1980 par la British Phonographic Industry (BPI), et intitulée « *Home Taping Is Killing Music* » (« L'enregistrement sur cassette à domicile est en train de tuer la musique »). Les maisons de disques craignaient alors cette banalisation des magnétophones qui permettaient d'enregistrer de la musique, donc, potentiellement, de la pirater. En juillet 1980, l'ancien manager des Sex Pistols produit le premier *single* d'un groupe *new wave* britannique, Bow Wow Wow, sur une K7 dont une face est laissée vierge, afin qu'on puisse y enregistrer sa propre musique. Le titre de la chanson est sans ambiguïté : *C30, C60, C90 Go*, du nom des cassettes en fonction de leur durée... Le label EMI décide très rapidement de mettre fin à sa collaboration avec le groupe, prétextant que ce *single* incitait au piratage, sans imaginer que le magnétophone incitait surtout les jeunes gens pas encore tout à fait modernes à créer leurs propres groupes (principalement punks, low-fi et parfois hip-hop) par le biais de ce qu'on a très vite appelé des démos. Pour l'anecdote, l'année

suiuante, en bons punks situationnistes qu'ils étaient alors, les Dead Kennedys imprimèrent « *Home taping is killing big business profits. We left this side blank so you can help* » (« L'enregistrement sur cassette tue les gros profits. Nous avons laissé cette face vierge pour que vous y aidiez. ») sur une face de leur vinyle *In God We Trust*, ce qui a le mérite d'être drôle. Bon bref, ton rapport au punk, si je ne me trompe, a lui aussi été marqué, pour ne pas dire traversé par ces objets, et notamment le magnétoscope, non ?

François Bégaudeau : Avant de te répondre, j'aimerais poser une base de discussion. Pourquoi ai-je volontiers accepté cet entretien ? Parce que j'aime discuter, a fortiori sur le punk, et parce que c'est dans les niches minoritaires que peuvent s'épanouir les échanges les plus denses. En somme j'entrevois là une source de plaisir. Or il y a dans ta longue introduction des choses déplaisantes. Non pas les réserves que tu pourrais avoir sur tel ou tel aspect me concernant. Au contraire les discordes donnent de l'intensité. Ce qui est déplaisant, c'est que tu émailles ton propos d'incises pénibles. Je passe sur « écrivain et journaliste reconnu », car après tout tu n'es pas le premier à dire journaliste alors que je ne le suis pas (je suis critique : de cinéma, et littéraire). Je passe aussi sur une petite pique comme « de *sachant* devant un auditoire qui n'attendait que ça, tu as fait du Bégaudeau, ce qui n'est pas très différent diront les mauvaises langues », qui est digne d'un Eric Naulleau et participe d'une sorte de causticité à la française dont le champ majoritaire est saturé, et dont le champ minoritaire s'honorerait de se dispenser. Ce qui est déplaisant, c'est que tu sembles

partir, me concernant d'un a priori négatif (tu le dis toi-même : « C'est donc avec un peu d'appréhension nourrie de quelques *a priori*, je dois bien le dire »). C'est tout à fait ton droit. Mais la moindre des choses, j'allais dire la moindre des politesses, serait que tu explicites cet a priori, de sorte que je puisse en répondre. Or tu te contentes de son décret, comme s'il s'agissait d'une évidence. C'est-à-dire que c'est très exactement un a priori. Tu postules sans justifier. Tu parles par exemple ainsi : « (une conf) dispensée par un mec que je n'ai pas revu ailleurs qu'à la télévision, de manière fortuite, ou au cinéma, dans l'adaptation éponyme de son roman *Entre les murs* où il jouait son propre rôle de professeur, qu'il était devenu et pour lequel ils avaient reçu, lui et Laurent Cantet, le réalisateur, la palme du festival de Cannes 2008. Bref, je m'attendais au pire » Mais pourquoi donc ? Parce que c'est mal en soi de parler à la télé ? Parce que j'y aurais dit des choses qui t'ont déplu ? C'est ton droit de le penser, mais j'aimerais savoir lesquelles, plutôt que d'avoir à me contenter de ce verdict brut. De même, le film *Entre les murs* est-il à ce point mauvais ? Fait-il du mal au monde ? Y décèles-tu des éléments qui seraient contradictoires avec mon socle punk-rock ? Là encore c'est une thèse qui se défend, encore faudrait-il que tu l'étayes – ce qui me permettrait de la discuter. Faut-il aussi que je comprenne que d'avoir une Palme d'or me condamne ?

Laisse-moi donc te dire que. 1. Je n'ai pas à répondre d'une Palme que je n'ai pas demandée. Si elle t'embarrasse, je te laisse en faire part à Sean Penn. Pour ma part je m'en serais volontiers passé, comme tu aurais du le comprendre en lisant le chapitre 2008 de

Deux singes. 2. Pour ce qui est de la télé, sache que je n'y vais jamais d'un pas gambadant, et que j'ai, sur ces sorties dites médiatiques, une politique personnelle assez rigoureuse que je pourrais t'expliquer puisque ça semble t'intéresser. 3. Tu te retrouves, ici, dans la situation basique du journaliste majoritaire, qui ne me lisant pas, finit par n'avoir de moi qu'une appréhension télévisuelle, et, par un tour savoureux, en vient à me reprocher des apparitions qui sans doute seraient quantité négligeable dans l'appréciation qu'il fait de moi s'il avait daigné lire un ou deux des quinze livres que j'ai publiés depuis douze ans, sans parler du millier d'articles et textes produits dans le même temps (et autres pièces de théâtre). En général les gens qui me lisent s'en branlent totalement des bribes de télé distillées ici ou là. Ils savent qu'elles ne sont que l'écume anecdotique du travail artistique. Cependant que les télécentriques (tu es, me concernant, télécentrique) en viennent à reprocher à quelqu'un de passer à la télé. C'est, au fond, un reproche qu'ils devraient s'adresser à eux-mêmes, qui se font une opinion sur un écrivain sans le lire.

En résumé, je ne me lance pas dans une discussion avec toi pour subir les conneries du périmètre médiatique, ni pour m'entendre signifier sans explication, que ma conf était discutable (« je suis resté perplexe au sortir de la communication »), et que je devrais me réjouir que tu aies daigné ne pas m'agresser (« Et plutôt que de dégainer un surin, j'ai préféré lui serrer la main et lui proposer de prolonger ce moment de réflexion »). Si vraiment ma gueule ne te revient pas, tu as toute latitude pour cesser dès ici cet échange que tu as sollicité.

Tu as quand même fini par me lire, en l'occurrence *Deux singes*, ce dont je te remercie et ce qui nous permet, après avoir enjambé ce marigot de malveillance, d'entrer dans l'espace poli et fraternel de la discussion sur ce qui nous importe.

Ce que tu dis sur les cassettes m'intéresse parce que ça participe d'une analyse matérialiste des faits esthétiques. Il y a, oui, des données matérielles, qui conditionnent ces faits. Il y a, en l'occurrence, des outils d'émancipation. L'accès massif à la reproduction gratuite ou presque de la musique a permis à des millions d'individus de se forger un univers et une culture musicales qui ne soient pas totalement alignés sur les prescriptions de masse. Mais cet aspect ne regarde pas en propre le punk-rock. Il s'inscrit dans une longue histoire des données concrètes qui ont permis l'émancipation par la musique, et que nous évoquions dans l'essai sur la jeunesse écrit avec Joy Sorman. Ça passe d'abord par l'accès à une chambre individuelle – élément que *Deux singes*, dans le chapitre 77 bis, décrit comme déterminant dans ma découverte du rock - doublé de la possession d'émetteurs de musique personnels. Ainsi les enfants se mettent à écouter des musiques différentes de celles qu'écoutent leurs parents. Puis les cassettes arrivent là-dedans, qui permettent d'affiner l'univers musical qu'on se constitue seul, avec le soutien des amis et des frères, par un jeu d'échanges, de repiquages, etc. Les petits rappels que tu fais sur l'apparition des K7 est bien utile à nous informer que la dialectique entre les marchands et les usagers a commencé bien avant Internet, qui ne fait que la radicaliser. C'est ce qui est trouble, passionnant et redoutable, avec le capitalisme : il crée parfois la possibilité de sa

contestation. Le système marchand accouche parfois d'outils qui permettent d'échapper, provisoirement au moins, au système marchand. S'engage alors un jeu de chat et de souris éternel entre les deux pôles, et une oscillation infinie entre coercition et autonomie. Sans doute que cela s'est joué avec d'autant plus d'intensité dans la sphère punk, particulièrement soucieuse de son indépendance par rapport aux diktats majoritaires, mais encore une fois toutes les musiques populaires de ces cinquante dernières ont participé à cette valse ambiguë.

16 juin - 22 juin 2015

Les âmes : Merci François pour la leçon de politesse et cette petite mise au point qui aura fini de te présenter. On est jamais aussi bien servi que par soi même. Tu sembles néanmoins avoir mal supporté la chaleur de ces derniers jours et ne pas avoir perçu l'auto-dérision et le caractère taquin de ce qui n'était qu'une introduction, ce qui explique notamment que rien n'y est développé, pas même l'objet de ma réserve quant à ta conférence sur lequel, rassure-toi, je ne manquerai pas de revenir au cours de notre discussion. Je te vois ainsi juché sur tes grands chevaux et paddocker à peine mis en selle, en me laissant à pied, comme d'autres à quai. Mais en te regardant amusé finir ces quelques cabrioles à la française, je me répète que la badine ne doit jamais punir. A présent que tu es redescendu, et pour rester terre à terre, (c'est mon côté pédestre), il me faut donc te rassurer sur un point : ma démarche auprès de toi est bienveillante et ça n'est pas vrai que ta tête ne me revient pas, ça serait même le contraire pour tout te dire, par contre, effectivement je n'aime pas tes pulls même si je suis très mal placé pour te faire ce genre de remarque que tu prendras peut-être, et à tort, pour une nouvelle perfidie. Je n'irai donc pas plus avant dans ces considérations vestimentaires au risque de me voir comparé cette fois à Alain Soral en ses jeunes années. J'ai le dos large mais quand même. Aussi vais-je tenter de faire fi de cette tendance journalistique parisianiste qui m'habite pour me concentrer sur celle télécentrique dont tu m'affables en précisant tout de

même qu'avant nos *retrouvailles* à l'IEP, je ne t'avais revu qu'une seule fois, dans une émission dont j'ignore le nom, parler quelques secondes de football je crois, ce qui est maigre il est vrai pour se faire une opinion sur qui que ce soit – quoique -, mais tout à fait suffisant pour nourrir un *a priori*, ce qui n'est nullement à mon avantage. Nous sommes d'autant plus d'accord sur ce point que c'est précisément cette faiblesse intellectuelle que venait souligner mon « je dois bien le dire », où il fallait entendre « je suis bien obligé de le concéder », comme ailleurs je me moquais de mon peu d'intérêt pour la littérature contemporaine ou je tournais en dérision ma propre skinerie, même si je me rappelle à présent que selon Chouchou, l'auto-dérision est le calcul subtil de l'immodestie. Au rendu de ma copie, je dois me rendre à l'évidence qu'il me reste beaucoup d'effort à fournir en matière d'expression. J'ai dû trop regarder la télévision étant jeune, télécentrique que je suis, au lieu de plancher sur mon latin, et plus que la télévision, certaines VHS que j'ai été contraint très tôt de dupliquer avant que la bande ne s'abime définitivement, comme par exemple l'enregistrement des clips de Ludwig von 88 ou le concert des Bérurier noir à l'Olympia enregistré sur M6, ou ce reportage de la RTBF d'Alain de Streel et Léopold De Guchteneere consacré aux *skinheads*, repris par "Envoyé spécial" sur Antenne 2 en 1988 et dans lequel on voyait l'espace de quelques secondes Mensi, le chanteur d'Angelic Upstarts, sur scène en délicatesse avec Ian Stuart et d'autres *boneheads* tentant de le déloger.

Tu écris, toi, avoir fait un premier pas vers la musique punk-rock en écoutant une des K7 AGFA piquée dans les affaires de ton frère rangées dans le grenier et

floquée Starshooter en 89, puis l'année suivante, celle des Wampas. Mais avant ça, tu indiques – et dans ton livre et au cours de cette conférence - avoir rencontré les *corps punks*, de manière un peu tardive sans vraiment te l'expliquer, à l'âge de 15 ans et demi, en janvier 1987 pour être précis, à travers le visionnage d'une émission spéciale des "Enfants du rock", intitulée *Punk décade*, à l'occasion des dix ans du punk. Or, chose importante rappelles-tu, les magnétoscopes viennent de débarquer dans une bonne partie des foyers français et la famille Bégaudeau s'est équipée en bonne consommatrice de gauche d'un magnétoscope – mais pas cher, sans toutes les options donc, c'est ça la consommation de gauche -, ce qui va te permettre d'enregistrer cette émission et de la revoir au moins cinq cent fois sur un semestre, entre janvier et juin 1987. Là, tu traverses, ou plutôt t'es traversé par quelque chose de l'ordre d'une tempête existentielle. Il y a parfois dans la vie sédimentée des points de fixation, ou des points d'accélération ; te concernant, c'est la vision en boucle de cette heure de reportage télévisé qui a joué un rôle d'accélérateur de particules, au moment où ton corps s'est dit qu'il y avait là-dedans, dans le punk-rock donc, quelque chose de fondamental pour toi. Alors évidemment, tu le racontes au cours de cette conférence, il y a autour de cette musique l'aura de subversion et un parfum de révolte qui te plaisent et qui font écho à tes lectures anarchisantes de l'époque (tu te vantes aussi dans la cour de récréation, comme beaucoup d'entre nous à ton âge, d'avoir lu Marx ou Bakounine, cédant à cette douce imposture qui consiste à se prétendre plus savant qu'on est) ; mais lorsque tu t'interroges sur cette émission, ce qui te plaît vraiment, ce sont les corps.

Peux-tu nous expliquer ce qui t'as tellement fasciné dans ce que tu as vu ce samedi soir de 87, et que tu t'es repassé des centaines de fois, de manière quasi masturbatoire ?

FB : S'il ne s'agit que du pull, alors effectivement on peut zapper l'affaire. D'autant que, comme tu n'es pas censé le savoir, il n'est pas rare que la télé fournisse elle-même le vêtement, et vous affuble des oripeaux du bon gout mondialisé – que je pratique assez peu quand j'ai l'initiative de mes fringues.

On y retourne.

Je raconte en effet dans *Deux singes* le contexte matériel qui, par un jeu de contingences et de nécessités, m'a mené au punk. Il y a d'abord, et ça reprend le cours de ma réponse précédente, la chambre. La chambre que je partage avec mon frère, loin du salon où l'électrophone familial joue du Ferrat qui me fout le bourdon – et ne parlons pas de Ferré, à qui j'ai gardé une rancune tenace. Mon frère a sept ans de plus que moi, et donc j'en ai sept quand à 14 ans il se passe en boucle du Téléphone, alors en pleine bourre. Une première chose se fixe alors, déterminante. Ces guitares, très électriques dans les trois premiers albums péri-punks de ce groupe assez sous-estimé (réécouter *Au cœur de la nuit* n'est pas superflu, si on passe outre une certaine naïveté des paroles et du chant) m'ont acclimaté au rock et à la saturation.

Et puis sept ans plus tard, nanti cette fois d'une chambre pour moi et équipé d'un radio-cassette enregistreur, complété par la chaîne hi-fi familiale, je commence à explorer les années rock (65-80, en gros), en tapant pas mal dans les disques et cassettes du

grand frère, que complètent aussi les échanges au sein de la bande de gauche agrégée au milieu du préau du collège-lycée bourgeois de Nantes où j'ai atterri. A ce stade, je ne fais pas de différence entre punk et rock : j'écoute indifféremment les Stones, les Led Zep, les Who, les Stooges, les Pistols. Gros flash, quand même, en découvrant en 86 le premier Clash. Mais disons que je n'ai pas encore ciblé le punk-rock en tant qu'il me concernerait en propre. La fixation a effectivement lieu au printemps 87, avec le visionnage et revisionnage en boucle du spécial punk consacré par les Enfants du rock au mouvement pour ses dix ans, et enregistré avec soin. Là je découvre cinq ou six des singles phare de l'épisode anglais du mouvement - New rose, par exemple-, mais surtout trois prestations scéniques absolument décisives : une de *Pretty Vacant* (le corps dandy-clown de Rotten), une de *What's my name* (le corps hystéro-électrique de Strummer), une de *Passenger* (le corps contorsionniste d'Iggy, et sa face de christ émacié). Ces trois corps, produits par la musique et l'incarnant, je sens qu'ils vont me faire une vie. Je sens que pour moi c'est exactement là, dans cette façon d'occuper l'espace, le sol, le monde, que ça va se passer. Deux singes revient plus longuement sur les 20 secondes que durait la bribe de *Passenger* dans cette émission rétrospective. J'en connais la moindre grimace, la moindre contorsion. C'est un photogramme de cette vidéo (live à l'Apollo en... 77) qui a donné la couve du livre, la seule dont j'aie été à l'initiative depuis que je publie. D'habitude je n'ai aucune idée de visuel, là je savais. Je savais que les 400 pages de cet autobio menaient à ça, au prix d'un mouvement rétrospectif vers la matrice. Laquelle matrice n'en était pas une,

puisqu'elle cristallisait en moi un ensemble de sensations et de goûts formés en amont, dans la chambre des frères, dans ma vie, dans mon foie, dans je ne sais quoi. Car là ça devient obscur : pourquoi vibre-t-on à telle musique plutôt qu'à une autre ? Il y a des déterminations sociales, factuelles, familiales, mais en dernière instance il y a une collusion mystérieusement organique, le mystère de la co-vibration entre deux corps : celui de la musique punk et le mien. Je me suis permis d'y revenir longuement dans ce livre, et dans la conf à Lille, parce que ça me semble juste, et aussi parce que j'ai rarement vu le punk pris par ce bout, qui me semble pourtant le fin mot de l'affaire (ou plutôt l'augural mot de l'affaire, l'aube pré-verbale d'une fixation esthétique). En général la glose sur le punk met avant la connexion politique, sociale, ou psychosociale (colère, nihilisme, rage, violence, etc). Ces choses opèrent, ces molécules ne sont pas neutres dans l'équation, mais elles sont secondaires, dans mon expérience et je crois dans celle de tous, par rapport à cette vibration physique, qui pour le coup, est complètement affirmative. Par extension, cet angle d'attaque mène à appréhender le punk-rock sous un angle nietzschéen, affirmatif. Le punk comme actualisation des puissances vitales. Ce dont les Wampas, découverts en 89 et qui toujours chantent la joie, la joie sans objet, la pure joie de se ressentir comme pris dans un élan vital, la vitalité elle-même, le principe de vie, sont une absolue preuve.

24 juin - 01 juillet 2015

Les âmes : Tombons les pulls oui, il sera bien temps de parler textile plus tard, c'est un autre lieu commun lorsqu'on parle de punk. Je reviendrai également sur ces belles pages de *Deux singes* où tu décris avec une extrême précision cette séquence de vingt secondes du morceau d'Iggy Pop, mais je me permets pour l'heure de m'appesantir sur ce que tu viens de dire. Ce qui apparaîtra peut-être étonnant à celles et ceux qui nous lisent, c'est qu'au final tu ne parles pas du rôle des textes dans ton expérience du punk-rock. Or, les textes, c'est un peu ta vie ; tu es un producteur de textes ; disons que la textualité t'importe. Le punk, comme tu le rappelles, est souvent assimilé à un mouvement de révolte, à une mouvance musicale contestataire avec une dimension politique importante et dont l'engagement passe largement par des textes militants, revendicatifs ou énervés. Mais ce n'est pas ce qui t'intéresse fondamentalement dans cette musique. Ton punk, même s'il n'est pas indifférent au texte, ne lui est pas totalement inféodé. Et ce pour une raison assez simple expliques-tu, c'est qu'à l'âge de 15/16 ans, tu n'étais absolument pas anglophone et que donc tu ne comprenais à peu près rien de ce que chantaient les groupes anglais et américains que tu écoutais. En fait il était assez fréquent à l'époque (et parfois encore aujourd'hui) que les textes n'apparaissent pas sur les pochettes ou dans les inserts des disques et il n'y avait pas internet pour aller les piocher sur la toile. Mais même lorsque ces textes étaient accessibles, tu

ne les lisais pas, ou alors très occasionnellement pour les chanter, pas davantage. Tu précises néanmoins, pour être complètement honnête, qu'en écoutant ce genre de musique tu en percevais toujours des bribes, et qu'évidemment ces bribes n'étaient pas dissuasives, qu'elles étaient même plutôt des éléments qui te disposaient bien par rapport au punk, qu'elles t'agréaient. *I'm so bored with the USA*, ça t'intéresse. *EMI des Pistols* aussi. Quand tu entends *London's burning* des Clash, qui raconte une insurrection pendant laquelle Londres est mis à feu et à sang, comme une espèce d'appel à la révolte, ça te parle directement. Comme quand les Addicts chantent *Viva la revolution !* : ça, au moins, tu le comprends et ça confirme que tu es bien chez toi. Mais s'ils s'étaient contentés de chanter *Viva la revolution !* avec derrière un petit synthé et la voix de Barbara ou de Jean Ferrat, nul doute que ça ne t'aurait pas emporté. Les textes, répètes-tu, ont toujours été secondaires chez toi, dans la pratique, dans ton intérêt et dans ton adhésion au punk-rock. C'est la raison pour laquelle il a fallu un certain temps avant que tu ailles lire les textes de groupes dont tu étais tombé amoureux, NO FX en tête : ils t'ont d'abord accroché par leur musique car tu ne comprenais rien aux paroles, et puis un, deux ou trois ans après tu as jeté un coup d'œil aux textes et tu t'es rendu compte que le chanteur était un grand parolier et qu'il avait un vrai talent littéraire. Mais ça aurait pu ne pas être le cas. Ce n'est donc pas autour d'une quelconque virtuosité du langage que ton engouement pour leur musique s'est joué.

Tu insistes bien sur le fait que l'adhésion à une musique est avant tout corporelle, que ça ne passe pas immédiatement par l'esprit, mais qu'elle est en quelque

sorte traitée, ressentie ou subie par le corps avant d'être intellectualisée. « Drôle d'opération, en musique, lit-on dans *Deux singes*, de ne pas entendre ce qu'on entend ». C'est-à-dire que si une musique te convient, c'est d'abord parce que sa pulsation résonne profondément en toi. On peut bien évidemment aimer des genres musicaux différents, mais chacun a une pulsation de base. Et te concernant, ce qui se passe vraiment entre le punk et toi, c'est avant tout une adhésion à sa vibration la plus physique, une adhésion tripale ou véritablement organique qui expliquerait que cette passion s'est prolongée depuis presque 30 ans. Car toujours selon ta démonstration, ce sont les adhésions liées au corps qui sont les plus durables, contrairement aux adhésions purement idéologiques. Il arrive dis-tu que des personnes défendent des idées durant un certain temps, puis qu'elles en changent, parfois radicalement, mais que le corps, lui, ne change pas. Ce qui veut dire que lorsque nous éprouvons une adhésion d'ordre organique à quelque chose, généralement, c'est durable. Et pour illustrer ton propos, tu racontes l'anecdote suivante : lorsque tu faisais du punk avec tes amis, dans le groupe Zabriskie point donc, vous rencontriez au cours de vos tournées des jeunes qui vous soutenaient, qui organisaient vos concerts, sur le mode DIY. En revenant quelques mois plus tard dans les mêmes bleds, vous constatiez parfois que certains ou certaines d'entre eux n'étaient plus là. Vous demandiez alors ce qu'ils étaient devenus et on vous répondait régulièrement que ces jeunes gens avaient arrêté le punk, et qu'ils étaient passés à la techno. Drôle d'idée se diront certains. D'après toi, c'est parce que ce qui les intéressait, c'était la contre-culture en tant que

contre-culture. Or, étant donné que dans les années 90 la contre-culture punk s'était un peu ringardisée – on jouait alors sur les ruines du mouvement alternatif - et que le vrai maquis contre-culturel de l'époque était devenu la techno à travers notamment le mouvement des raves et des *free parties*, ces jeunes gens énervés étaient passés d'une sous-culture à une autre, plutôt que d'un son à l'autre, prouvant ainsi que leur adhésion n'était pas musicale, mais qu'elle était politique, contestataire et idéologique.

Pour ma part, je nuancerai très légèrement ton propos : beaucoup de personnes sont effectivement passées dans les années 90 d'une scène à l'autre (avant de revenir au *punk hardcore* pour un certain nombre d'entre elles, du moins celles qui avaient survécu à l'attaque chimique de leurs folles années), non pas parce que l'adhésion qu'elles avaient au punk-rock ou au *hardcore* étaient uniquement idéologique, mais parce qu'au contraire, il y avait un prolongement ou du moins une réelle similitude entre ce qui les faisait vibrer de manière physique dans un son – en gros les basses et la rythmique - et dans l'autre (on parle principalement ici de *hardcore* aux bpm élevés). Elles ne vibraient donc certainement pas pour la même raison que toi à l'écoute du punk, mais par contre, comme toi je pense, leur adhésion à la musique électronique était physique en sus d'être parfois politique. J'en veux pour preuve par exemple la similitude entre le *pogo* des punks, et le *hakken* des gabbers, mais peut-être je me trompe. Des groupes keupons avaient préparé ce glissement aux allures de revirement : en France, par exemple, les Bérus, mais bien avant eux, Métal Urbain, et sur la scène internationale, des formations comme Prodigy.

En tous cas, tu le dis toi-même, si on veut être un poil exigeant dans cette démonstration, il faut souligner une chose : c'est que malgré le fait qu'on n'adhère pas au punk immédiatement pour ses textes et ses idées (dont il est difficile de saisir le sens à la première écoute), la musique elle-même, celle qui nous fait vibrer, celle qui noue un pacte organique avec ceux et celles qui l'écoutent, cette musique donc contient en elle-même l'idée de la violence. Parce que la texture-même de cette musique perçue comme agressive et brutale (au même titre que la techno *hardcore*), notamment par des gens qui en écoutent peu ou prou, même si elle nous paraît à nous pleine d'harmonie, véhicule un sentiment qui connote la révolte. Elle est l'expression en soi d'une forme de rudesse, de violence qui par ailleurs peut se sublimer dans des idées politiques radicales. Le punk, ça serait donc des types et des nanas en colère qui trouvent dans la musique punk-rock un son qui leur convient, lequel se donne des paroles en continuité, subversives. Parce que les idées sont souvent une émanation du corps. La musique charrierait une sorte de violence, de colère, de brutalité dont les paroles seraient en quelque sorte la verbalisation. Au final, le punk-rock, comme la techno par ailleurs qui aura fait fi des paroles pour se concentrer sur la seule énergie développée par la musique (les textes sont plus que secondaires dans la musique électronique, bien que justement la techno *hardcore*, vers laquelle se sont tournées la plupart des personnes qui venaient du punk, a conservé de manière presque caricaturale un lien ténu avec cette musique à travers les samples de refrain et parfois aussi les riffs de guitares électriques) serait à mettre sur le compte de l'expression d'une négativité : les

punks et les *teknos* sont des personnes en colère, du coup ils se donnent une musique qui est le souffle de leur révolte, du gros son comme une armée en marche, et forcément s'ils écrivent des textes, ce sont des textes radicaux violents comme le prolongement de cette musique qui est déjà l'expression d'une colère... Alors évidemment il y a de ça. C'est un truc qui se tient. Et pourtant, tu apportes dans ta réponse précédente, comme dans ta conférence ou dans l'ensemble de ton roman une nuance majeure à cela, à cette idée que le punk est un condensé d'énergies négatives. Tu bouscules « les poncifs de l'histoire officielle mensongère du mouvement de 77 comme cri de révolte de la jeunesse occidentale ». Tu tiens à contester en quelque sorte ce lieu commun qui voudrait que la musique punk, indépendamment de ses textes, est le bruit attitré de la colère. Et pour ce faire, tu ne convoques pas la sociologie comme par exemple cette récente étude australienne menée par l'université du Queensland qui tend à démontrer que les musiques extrêmes – punk, métal et consorts - régulent la tristesse et engendrent des émotions positives, mais tu fais appel à Nietzsche et au concept de joie tragique via les *Wampas*. Peux-tu développer s'il-te-plaît cette histoire de joie disharmonique que cache parfois en nous "l'esprit qui se la raconte". Cet esprit qui « ne daigne écouter le pouls que s'il confirme ses vues, et qui refuse d'admettre, par orgueil souverain, par pressentiment de la fin de son règne que [ton] groupe de rock préféré est con comme une abeille » !?

FB : D'abord merci de restituer aussi fidèlement, car longuement, ma pensée sur ces questions.

En fait ma démarche dans l'analyse du punk recoupe celle que j'adopte pour appréhender d'autres phénomènes. Une démarche dont la question toute bête serait : qu'est-ce qu'il en est réellement ? Si on cesse de « se raconter des histoires », comme dit Clément Rosset, il reste quoi, quel sédiment indémodable de matière ? En deçà des discours et idées générales qui ont, littéralement, étouffé l'affaire, qu'est-ce qui passe vraiment ? Qu'est-ce qui se passe vraiment dans les corps ? C'est là que le matérialisme s'arme de ce qu'on pourrait grossièrement appeler un outillage phénoménologique. On suspend les idées et on regarde. On regarde et on entend ce qu'il en est. Les yeux, les oreilles sont les meilleurs amis de la pensée ; sans eux elle est vue de l'esprit, ou elle entend des voix.

La meilleure façon d'étudier ce qu'il en est réellement du punk, c'est d'examiner de près son propre corps. Ça tombe bien il est là disponible, foyer idéal d'analyse et d'expérimentation. Mon corps est à la fois le labo, le cobaye et le chercheur. Et je n'ai là sous la main en permanence, fidèle compagnon. Dans *Deux singes*, je m'étudie, je m'examine, je me regarde faire, je m'écoute sentir, je me regarde découvrir le punk et en jouir, en redemander, en jouir encore. De quoi est faite cette passion du corps ? Distinguons trois phases : avant, pendant, après.

Avant. Qu'est-ce qui me mène au punk ? Je l'ai dit : des corps, des sons. Et certes ces sons et ces corps connotent, par leur agressivité compacte, par des bouts de textes attrapés au petit bonheur, une certaine

subversion, une certaine insoumission sociale qui est mon autre fidèle compagne, et c'est sans doute aussi à ce titre qu'ils m'attirent. Donc oui à ce moment on peut tenir l'hypothèse courante : c'est la colère sociale qui me rend le punk attractif. Mais d'emblée on voit bien que c'est trop court. Car si c'est la seule colère sociale qui nous attire là, qu'avons-nous besoin de musique ? Pourquoi ne pas aller dans une assoc' politique, un collectif militant, un squat autogéré ? Et surtout pourquoi ne pas épouser une autre musique contestataire, comme le rap, voire la folk des années 60, c'est pas ce qui manque les "protests genres". Il y a donc dans le punk quelque chose qui n'est pas épuisé par sa seule aura contestataire. Il y a la musique, et elle me plaît, et son seul grain subversif (bruit, agressivité, hargne des guitares voire du chant) ne suffit pas à expliquer que je passe tant de temps avec elle. Chacun remarquera aussi que, parmi dix morceaux présentant les mêmes connotations humorales, jouant sur le même registre prétendument contestataire, je préfère celui-ci plutôt que celui-là, et tel album à tel autre, tel groupe à tel autre. Ok j'adore Minor Threat, dont les sons, les textes, l'attitude, sont indéfectiblement contre-culturels, mais pourquoi est-ce que je me passe plus volontiers *Small mal big mouth* que *Bottled violence* ? Et ce qui est d'autant plus parlant dans mon cas, c'est que mon groupe français préféré, les Wampas, et mon groupe préféré tout court, NOFX, passent, dans la constellation punk, pour plutôt moins contestataires que la moyenne. Le premier est même capable de me ravir avec des morceaux vernis de paroles comme : "le seigneur est une fleur" "écrire une chanson pour Johnny". Bizarre, bizarre.

Et cette bizarrerie, ce bug dans la version officielle va se confirmer dans le pendant.

Pendant. Une fois que j'y suis. Dans un concert, ou dans ma chambre écoutant en boucle Minor Threat. Alors là c'est très clair, ce n'est que de la joie. Une exaltation immense. En admettant que ce soit la colère qui m'ait poussé vers de concert ou fait acheter le CD de Minor Threat, une fois que ça joue elle n'est plus là. En admettant que ce soit mon malaise existentiel et social qui m'ait poussé là, alors il semble qu'il est dissipé, et que ce n'est plus ça qui m'anime. Ou alors il faudrait que je sois bien masochiste, pour chercher en permanence à me passer une musique qui m'assigne à mon malaise et le multiplie. Et sans doute cette joie est la décharge d'une frustration, le libre cours donnée à une énergie retenue, mais quelle joie ne l'est pas ? Quel orgasme n'est pas à proportion inverse des heures à ne pas jouir ? Voyez les pogos, les visages, les corps écartelés de joie, les sourires, les blagues, les vannes, les clowneries, le bêtisier punk, le bonheur de puer la sueur et la bière, le corps qui danse en faisant du *air guitar* dans sa chambre etc. Voyez le plaisir reductible à l'infini, et mille fois reconduit depuis trente ans, en écoutant le final d'*Holidays in the sun*. Oui c'est bien les paroles des Wampas qui sont les plus fidèles à l'énergie du morceau qui les porte : quelle joie le rock'n roll. Cette puissance sans nuances qui me gagne dans l'actualité même de la musique. Et sans doute dans cette joie entre-t-il encore quelque chose d'un certain rage, qui serait comme la version plus articulée, plus socialisée, d'une frustration vitale. Mais la rage n'efface pas la joie. C'est alors que je parle de joie enragée (dont la grimace attirée serait ce visage dents serrés). Une joie de chien.

En dernière instance, reprenant Nietzsche, je parle de joie tragique. Une joie écorchée, grimaçante, une joie qui ne nie rien des horreurs du monde et de la guerre sociale, mais qui l'intègre dans son fleuve, dans son torrent plutôt, dans son torrent plein de boue et de branches d'arbres sauvages (Didier W chante le soleil avec une voix suraiguë, mal branlée, criarde, dissonante). Une joie tout sauf innocente, même si trois minutes d'un morceau sont un peu l'innocence retrouvée, une certaine apesanteur, une nouvelle puissance, portée par la vie-violence comme un champion de rodéo par la bête. Un pacte glorieux avec l'ensemble du vivant, pan solaire et pan sombre rabattus l'un sur l'autre. Les deux réconciliés dans le bloc compact d'une ligne de guitare.

Après. Qu'est-ce que j'entends par " après " ? Pour ça je glisse de la question des causes vers la question des effets. Le discours classique sur le punk, le rock, et en fait sur à peu près tout, est surfocalisé sur les causes. C'est bien dommage, et bien peu rigoureux, parce que les causes c'est précisément ce sur quoi il est très aventureux de spéculer (ce qui est un pléonasme : la spéculation, au sens où Marx la réprouvait, est par essence aventureuse). D'abord parce que la cause est par définition antérieure, et que l'antérieur je ne l'ai plus sous la main, contrairement à mon corps bondissant ici et maintenant, et ça c'est la porte ouverte au n'importe quoi, à des inepties impénitentes. Ensuite parce qu'il y a, et c'est tant mieux, mille raisons d'aller vers le punk, et les intéressés eux-mêmes ne sauront pas toujours dire ce qui fait qu'ils se retrouvent là. Ça peut être d'ailleurs très contingent : ma copine en écoutait, je m'y suis mis, j'y suis resté. Ce discours spéculatif sur les causes est, ici

comme ailleurs, la meilleure manière d'occulter les deux questions qui pourtant auraient ce bénéfice de pouvoir s'appuyer sur des faits concrets : 1. qu'est-ce qui se passe en moi quand j'y suis ? 2. qu'est-ce que ça fait de moi ? En somme : 1. Qu'est-ce qui se produit ? 2. Qu'est-ce que ça produit ? Le 2 c'est ce que j'appelle l'après: le bilan de production d'une expérience corporelle (quelle expérience ne l'est pas ? Quel genre d'homme a-t-il fabriqué, après l'avoir révèlé révélé (comme un PH révèle l'acide) ? Car la musique à la fois me révèle et me produit. M'exprime et me façonne. C'est là que dans la conférence je modifiais la focale habituelle : j'ignore si l'on vient au punk pour des raisons politiques, mais je sais, je sais parce que je le vois concrètement, que la pratique du punk produit de la politique, de mille manières : en organisant des concerts j'éprouve des rapports de force sociaux, j'affine mon analyse de la société, en m'organisant avec des amis pour aller dans un festival j'expérimente certains protocoles d'autogestion, en lisant des fanzines je m'ouvre à des réflexions d'ordre politique, en écoutant tel musicien je découvre des angles de vue que je n'avais pas essayés, en écoutant des paroles je m'initie à certains plis de l'esprit etc, etc. Je ne sais pas si on va vers le punk parce qu'on est anarchiste, mais la pratique du punk, sous tous ces aspects, fabrique, pour le moins consolide, actualise, *affirme* des tempéraments anarchistes. On dira qu'elle fabrique parfois d'autres tempéraments, mais alors j'en reviendrai à mon strict cas : chez moi elle a consolidé, actualisé, affirmé, façonné un tempérament anarchiste. Elle a affiné et à la fois fortifié un tempérament anarchiste qui était déjà là. D'où vient ce tempérament, puisque le punk ne l'a qu'à moitié composé ? De plus loin, bien sûr,

et là on en reviendrait à la spéculation infinie sur l'origine. Ou à des hypothèses sur tel ou tel aspect de l'enfance, où entreraient les grimaces de ma mère, une ascendance prolo, une certaine rudesse rurale, le communisme du père, etc. Ça prendrait 450 pages. Ça les a pris.

04 juillet - 08 juillet 2015

Les âmes : Je te remercie à mon tour d'avoir pris le temps de préciser de manière plus explicite la méthode matérialiste qui est la tienne et d'avoir synthétisé avec clarté les réflexions et conclusions auxquelles elle t'a amené. Je me permets néanmoins de revenir en quelques lignes sur cette idée de joie tragique afin d'en préciser les contours et de transmettre au mieux le fil de ton raisonnement car cela mérite à mon sens d'être explicité dans le détail. Revenons pour cela à cette question du punk comme musique attitrée de la colère qui théoriquement se tient, mais qui factuellement, dans l'actualité même de sa pratique, semble beaucoup moins pertinente !

Lorsque j'écoute un morceau de punk, dis-tu, ce que je ressens, ce n'est pas de la colère, mais de la joie ; cela expliquerait entre autres choses pourquoi je le repasse en boucle sur mon magnétophone ou dans mon baladeur mp3. Je cherche à travers cette écoute répétée la joie qu'il me procure indéfiniment. En tant qu'émetteur de punk-rock (puisque pendant neuf années tu as été le chanteur parolier du groupe *Zabriskie point*, dit les *Zabs*), il a pu t'arriver d'écrire des textes relativement politisés. Si on les relit aujourd'hui on s'aperçoit qu'effectivement tu as passé en revue les poncifs du groupe engagé : tu t'en es pris à l'état policier, tu as dénoncé le capitalisme mortifère, tu as fustigé Édouard Balladur (premier ministre de l'époque) et les classes dirigeantes, bref,

tu as constitué un véritable petit manuel du radical de base que tu as été et que tu dis être resté. Tu apportes néanmoins une nuance à ce constat, c'est que tu n'as pas écrit que ça. Tu as chanté des choses plus personnelles, plus subjectives et surtout, tu t'es aussi moqué de la contestation sur un mode plus ironique. Mais admettons que parmi ce répertoire, tu as écrit ne serait-ce qu'un morceau sous le coup de la colère bien que tu n'es pas certain qu'on écrive beaucoup de textes emporté par la fureur et le ressentiment, ni des romans, ni des textes de chansons fussent-ils punk-rock. Cette réserve mise à part, admettons que ça a pu t'arriver, surtout qu'une chanson, ça s'écrit vite, contrairement à un roman. Une fois ce texte mis en musique – ce qui, soit dit en passant, constitue déjà dans son élaboration collective un travail incompatible avec la permanence d'un vague sentiment de colère en soi -, au moment où tu le joues sur scène, il n'y a plus de colère qui tienne, car pour toi, l'instant du concert est un grand moment de joie et de plénitude.

Quand on chante un morceau qui hurle « A bas la société ! on est désespéré, on a pas de futur ! », peut-être que quand on l'a écrit, on était dans une colère noire, mais une fois sur scène, quand on le chante à deux heures du matin devant un tas de copains et copines ou d'inconnus surexcités, ce qui nous anime à ce moment-là, c'est une joie d'une intensité sans borne, et non pas de la colère. Et lorsqu'on est chanteur ou musicien, on ose espérer que dans le public, il y a aussi de la joie, car quand même, c'est bien de la joie qu'on met en partage à ce moment-là, c'est une certaine exaltation. C'est pas si clair devant un parterre de personnes renfrognées, le visage fermé ou les bras croisés comme c'est l'usage dans certaines scènes.

Mais lorsqu'on les interroge à la sortie d'un concert post-punk, émocore ou hardcore-on-est-fier-de-faire-du-sport, la plupart confirment d'un air paradoxalement déprimé qu'ils ont vécu un moment très fort, et bien qu'on soit loin d'un enthousiasme expressif et ravageur, on sent une *certaine* joie en plus d'une joie certaine émaner de leurs corps blindés.

Alors voilà, d'après toi, le punk rock est une musique de la joie. Tu ajoutes même que hormis dans certaines niches extrêmement savantes, la musique concrète par exemple, certains aspects de la musique contemporaine, et peut-être quelques pans de la musique classique particulièrement relevés, la musique globalement est toujours pratiquée sur le mode de la joie. On pourrait rétorquer qu'il existe pourtant beaucoup de chansons tristes et en effet, il y en a plein qui expriment de la tristesse par la langue, voire même par l'ambiance musicale qu'elles développent. Mais si je me passe en boucle une chanson triste chez moi, c'est que j'y prends du plaisir, un *certain* plaisir. C'est donc qu'elle n'est pas triste : elle se décrète triste, mais elle n'est pas factuellement vécue comme triste. Pour le dire autrement, ce n'est pas de la tristesse qu'elle fabrique. Selon toi, il faut bien comprendre ça : d'un style musical à l'autre, il n'y a pas des musiques tristes et des musiques joyeuses, ça n'est pas vrai. Il n'y a pas Patrick Sébastien d'un côté et son petit bonhomme en mousse joyeux et de l'autre Benjamin Biolay et sa musique triste. Toutes les musiques sont vécues dans la joie, toujours. Simplement, il existe une gamme certaine de joies. Autrement dit, toutes les musiques ne produisent pas les mêmes joies. A ce titre il est intéressant de faire une typologie des joies

produites par telle ou telle musique et pour le savoir, tu proposes une méthode très simple qui consiste à observer quel corps me fait l'écoute d'un morceau. Quel corps me fait une musique. Car la musique a ceci de caractéristique, d'induire assez systématiquement une torsion du corps quand elle est pratiquée, ce qui n'est pas le cas de la littérature ou du cinéma où les mouvements sont rares : notre corps demeure immobile, il ne montre rien ou presque, il n'incarne rien ou très peu de ce qui le traverse. La musique, au contraire, ça s'incarne pleinement. Le corps reçoit la musique et se configure de telle sorte qu'il produit une incarnation. Le geste canonique de cette réception de l'art s'appelle la danse. C'est assez instructif de voir comment on danse, c'est-à-dire d'observer quel corps me fait la musique car cela indique beaucoup sur l'humeur qu'elle charrie. Et la danse attitrée du punk-rock a un nom : elle s'appelle le *pogo*. J'aimerais avant qu'on aille plus avant dans cette exploration des différentes typologies de la joie induite par la musique qu'on s'arrête sur un élément qu'on a omis de préciser jusqu'à présent : pour bien comprendre ce que produit le punk sur le corps *pogotant*, il importe je crois de définir cette musique. Nous l'avons déjà évoqué, il y a le rythme évidemment, ce qui me permet ici de rappeler à la fois les noces du punk avec les musiques noires, mais également, et c'est important, ses racines. Bruno Blum, journaliste pour *Best* à Londres entre 1977 et 1981, pour ne citer que lui, a beaucoup écrit sur le rôle qu'ont joué les musiques noires américaines, jamaïcaines et caribéennes comme le jazz, le blues, le ska, la calypso et même le gospel dans la genèse musicale du punk ! Dans l'anthologie *The Roots of Punk rock Music*, il file de manière quelque peu

arbitraire cette ascendance jusqu'à 1926 avec des artistes comme *Slim and Slam*, *Smilin' Smokey Lynn* ou *Vaudou Congregation*. Je remonterai pour ma part, de manière non moins arbitraire au *ragtime* de la fin du dix-neuvième siècle. Mais peu importe, disons-le, l'afro-punk a précédé le punk ! Il y aurait donc le rythme pour définir le punk-rock. Mais ce n'est pas suffisant. Il y a d'autres choses plus caractéristiques et la question quelque peu ardue que je te pose est donc : quelle définition donnerais-tu, toi, du punk ?

FB : D'abord tu as pallié un manque de ma réponse précédente en parlant de ce qui se passe coté émetteur, coté musicien, bien que ce ne soit pas l'expérience commune – car c'est bien l'expérience commune qui m'intéresse (alors que le récit punk s'est beaucoup focalisé sur de l'exception, sur de noirissimes destinées, sur de pittoresquissimes crêtes). Coté émetteur, il n'y a plus de doute sur la joie. Si on peut encore concéder qu'un type qui écoute du punk le fait parce qu'il est en colère, et que dans le temps qu'il l'écoute c'est le négatif en lui qui s'exteriorise, coté émetteur, et j'ai pu l'éprouver in vivo, l'hypothèse explose. Une chanson peut exprimer une colère politique, mais, sauf soudaine descente de skins néo-nazis et coup de batte dans ma gueule, le moment de la jouer sur scène est pure joie ; à ce moment-là le corps du chanteur et des musiciens est traversé par une puissance rare sinon inédite pour lui. Serait-il le type le plus malheureux du monde dans son quotidien, pendant cette heure là, il est toute intensité. Et mentirait s'il prétendait le contraire. C'est ce que je ne pardonne pas

à Ian Curtis et autres VRP de la souffrance : mensonge, falsification. Je ne doute pas que Ian Curtis ait été dépressif, et sa fin l'a plus ou moins attesté (quoique d'un suicide il n'y ait jamais rien à conclure) mais sur scène il ne l'était pas – et les légendes du genre “il fallait le pousser pour qu'il y aille”, ça vaut pour les biopics bidon qui squattent les écrans depuis dix ans. Si vraiment ça lui pesait, il n'y serait pas allé, et il se serait pendu plus tôt. C'est comme les écrivains qui tiennent absolument à vous confier, christiques, qu'écrire est une souffrance. D'une, on a envie de leur dire que ça l'est encore plus pour un illettré, de deux qu'ils n'ont qu'à jouer au tennis. La victoire absolue du romantisme dans le champ esthétique nous a rendu étrange l'idée pourtant nette que l'art est un périmètre de joie, et peut-être même le seul périmètre où une joie en connaissance de cause, une joie informée de l'horreur, est possible.

J'en viens à la définition. Difficile bien sûr de définir un mouvement (un courant) si vaste, si foisonnant. Mais s'il faut absolument le faire, je garderai mon cap musical, c'est-à-dire mon cap matérialiste – la musique, c'est de la matière. J'ai proposé dans la conférence un petit exercice à la Descartes. Comme Descartes cherchant la composante nécessaire et suffisante qui m'assure qu'une créature rencontrée dans la rue est bien un homme, tachons de dégager les composantes d'un morceau qui soient nécessaires et suffisantes à l'identifier comme punk-rock. A partir de là, soyons méthodiques :

- la guitare électrique ; incontournable.
- puisque d'autres musiques (de moins en moins) utilisent la guitare électrique, précisons : la guitare électrique saturée.

– puisque le hard-rock, entre autres, utilise la guitare saturée, précisons : la guitare saturée + rythmique allègre (nerveuse).

Précisons aussi : guitare saturée jouée en accord – solos possibles mais non structurants, superflus.

Précisons aussi : format court.

Précisons : chant à orientation mélodique (ce qui ne veut pas dire mélodique)

– puisqu'il arrive que la pop emprunte la guitare saturée pour des morceaux brefs et mélodiques (*Teenage kicks* ?), précisons que la voix du chanteur punk est souvent gouailleuse, criarde, ironique. C'est-à-dire que son timbre est plus ou moins écorchée, étranglé, distordu.

En résumé, si vous entendez un morceau bref, rythmé au moins mid-tempo, dont l'instrument dominant est une guitare saturée en accords et chant mélodique-écorché, vous pouvez dire que c'est un morceau punk-rock.

A chacun de faire le test.

Ainsi il arrive – rarement - que des groupes pas punks pondent des morceaux punks (je viens de retomber sur *Party time*, de Phoenix)

Ainsi il arrive, beaucoup plus souvent, que des groupes de punk pondent des morceaux pas punk – ce serait intéressant de compiler toutes les ballades du punk, on trouverait des merveilles : *Good riddance* de Green Day, *Messin' with the kids*, des Saints, *Whoop's I od'd*, de Nofx, *Miss my lung*, de Frenzal Rhomb, *I Wanna be your boyfriend*, des Ramones, *Baby baby*, des Vibrators, *Les Iles au soleil*, des Wampas, etc, etc. Bon là on verrait que les punk-rockers sont les plus forts du monde. Ou, disons-le de façon plus douteusement nietzschéenne, ont hérité d'une puissance vitale supérieure.

06 juillet - 08 juillet 2015

Les âmes : Bien. Maintenant que la chose est précisée, reprenons. D'une musique à l'autre ça ne serait donc pas la même joie qui serait produite. Il y aurait des qualités différentes de joie et pour en établir une typologie, il faudrait regarder les corps. Les corps tels qu'ils impriment la musique, donnant une incarnation à son esprit. Et donc se demander, quel corps me fait tel genre de musique. Pour expliquer la chose, tu prends trois exemples, trois genres musicaux familiers à tout le monde : la chanson française, la pop et le punk-rock.

La chanson française (dont les lettres de noblesse ont été écrites dit-on par Georges Brassens, Léo Ferré, Jean Ferrat et Brel, et qui auraient eu un prolongement dans des chanteurs comme Souchon dans les années 70 et 80, et un *revival* dans les années 90 avec des interprètes comme Vincent Delerm, Benjamin Biolay et tous les chanteurs France Inter) est une musique pas trop bruyante, avec une petite mélodie, un petit piano, un petit violon, tout en tout petit et des textes sur le temps qui passe, l'amour fini, quelque chose de très très exaltant donc. Tu avoues ne pas être très fan. Or, cette musique qui a tendance à charrier une certaine tristesse, un certain vague à l'âme, tu fais le pari qu'elle est pratiquée pourtant dans la joie. Les gens, dis-tu, ne sont pas maso (tu expliques d'ailleurs que pour toi, le masochisme est une notion contre-intuitive ou contradictoire et qu'au final, ça n'existe pas, car à partir du moment où tu prends du

plaisir dans ce qui te fait mal, et bien tu n'as pas mal. (Là, tu confonds peut-être un peu trop rapidement plaisir et joie, il faudrait creuser). Si je me fais du bien en me faisant du mal, reste que je me fais du bien. Bref, les gens qui écoutent de la chanson française se feraient du bien. Pourtant, ils ne dansent pas. C'est comme ça. C'est sa grande faiblesse dis-tu. Ça la condamne complètement. Après, c'est vrai, on ne danse pas sur Mozart non plus... En revanche, il y a un corps de la réception de la chanson française, quelque chose de très léger. En gros, les gens ont un corps statique, sage, attentif aux paroles et pris d'une placidité mélancolique. Le statique de l'invariance, temps qui passe, amours perdues : *Mistral Gagnant* (Renaud). Ils écoutent assis et ils ont la torsion de tête de la mélancolie. Pour toi, c'est ça la chanson française. Ce type très particulier de joie subtile qui s'appelle la mélancolie, car la mélancolie appartient au paradigme de la joie. Il y aurait un plaisir de la mélancolie, une joie très soft, très veloutée, très rentrée. La mélancolie c'est très difficile à définir. Ce n'est pas la nostalgie. La nostalgie c'est "je regrette un temps qui n'est plus". C'est facile. La mélancolie, ça serait plutôt le regret de ce qui n'a jamais été, ou la nostalgie anticipée de ce qui ne sera jamais. C'est un sentiment très particulier, très compliqué. La chanson française comme expression de la tristesse vécue dans la joie, introduit ça, cette espèce de joie douce amère.

La pop, ce que tu entends par pop, ce n'est pas cette espèce de variété branchée et cool jouée actuellement par des anglais à mèche. Non, par pop, tu entends les *Beatles*. C'est un peu enlevé. Ça s'écoute en dodelinant de la tête. Ça bouge un peu. Contentement souriant. Harmonie gagnée. Pour toi, la pop, c'est l'harmonie construite sur le

chaos. L'état des choses, l'état du monde, l'état de la vie sont chaotiques : maladie, dégradation, déliquescence, passions tristes ; ça c'est l'état de base du vivant. Et bien, chaque chanson pop est une espèce de havre, de niche d'harmonie gagnée sur le chaos, et qui nous place au dessus du chaos et les *Beatles* pour toi, c'est ça. Ils ont inventé la pop. Ils ont fait des chansons mélancoliques elle aussi, mais en gros, c'est l'harmonie au dessus du chaos. Une joie de l'harmonie. Une joie solaire. Une joie en apesanteur de la vie.

Mais venons-en à ce qui nous intéresse : quel corps me fait le punk ? De quelle manière je l'incarne quand je suis chanteur ou musicien sur scène ? Comment je la reçois quand je suis dans la fosse en train de regarder un concert et comment je me comporte, seul, chez moi, si je me lâche un peu ? Tout ça cumulé, il y a plusieurs identifiants : d'abord, c'est un corps mobile et même nerveux. Avant même le pogo, il y a une nervosité qui prend le corps du récepteur de punk-rock. Il est traversé par une sorte d'électricité qui le raidit. La basse et la guitare électrique. Voilà pourquoi il était indispensable de définir ce qu'était la musique punk dans son essence. Électrifier. Corps en transe, corps quasi frénétique, raide, tendu, un peu sauvage. Ce pourrait être un corps souffrant, un corps supplicié et écartelé, ou un corps en rage, en colère. Un corps électrique. Un corps électrocuté. Le visage que me fait le punk a souvent été interprété comme de la colère alors qu'au contraire c'est un visage joyeux. On l'a dit. Quand on écoute ou quand on joue du punk, on a un peu une tête comme ça : on serre les dents. Pendant longtemps tu t'es dit : ça, ce rictus-là, c'est "j'emmerde la société !", et puis en fait, un jour, tu expliques t'être

fait la réflexion que ça ressemblait vachement au visage du joueur de foot qui venait de marquer un but. Tout le monde a déjà vu ces joueurs, très extravertis qui serrent les dents comme ça après avoir marqué un but avant de faire des danses obscènes. Peut-être c'est con. Mais là, on ne peut pas imaginer une seule seconde que le joueur de foot est en train de dire : "j'emmerde le capitalisme !". En général, ce n'est pas leur fond idéologique. Par contre, il faut voir ce que c'est que de marquer un but lances-tu à l'auditoire. Ceux et celles qui ont pratiqué le savent : vu que le but est rare, il est plutôt orgasmique. On se moque beaucoup des joueurs enjoués. Mais cette joie qui nous traverse profondément et violemment lorsqu'on marque un but est fulgurante. Et là tu t'es dit : en fait, le serrage de dent du punk rockeur, c'est de la joie. Par contre, c'est de la joie de quelqu'un qui serre les dents. Ce n'est pas anodin. Le visage pop, lui, est pacifié. La joie du punk rockeur est une joie de quelqu'un qui serre les dents.

Pourquoi ? Parce que c'est une joie nietzschéenne. Ce n'est pas une joie de l'harmonie gagnée sur le chaos, c'est la joie du chaos primaire. C'est ce que Nietzsche appelle la joie tragique ! Nous y voilà. C'est "j'aime la vie en tant qu'elle est violente". J'aime la vie en tant qu'elle est injuste. J'aime la vie en tant qu'elle est chaotique. C'est peut-être compliqué à comprendre, mais c'est fondamental dans la pensée de Nietzsche. Il faut que tu jouisses de ce qui est, y compris du pire. C'est la jouissance du pire. C'est très difficile d'être nietzschéen. Et d'ailleurs, selon toi, il y a un lieu, un seul, où on peut jouir du chaos en tant que chaos : c'est l'art. C'est pour ça que tu ne comprends pas les gens qui disent : "ce film est magnifique, mais il est tellement triste que, ça m'a

complètement plombé”. Toi, lorsque tu vois un film magnifique, même s’il montre les pires horreurs, ça te met en joie. L’art est chez toi le lieu où tu peux jouir du pire. Un des tes films préférés est *Voyage au bout de l’enfer*. C’est une horreur, mais à chaque fois que tu le vois ça te met dans un état de joie extatique. La joie tragique, c’est la joie du punk-rock. Tu es d’ailleurs persuadé que si Nietzsche était vivant, il écouterait du punk, et si on te prouve le contraire, expliques-tu souriant mais convaincu, tu te suicides. La musique est ce qui donne une joie gratuite inégalable. C’est une extase reproductible à l’infini, et toute ta vie s’est organisée autour de cette certitude que le punk, pour ce qui concerne ton propre corps, est la musique de la joie tragique. Je pense qu’à présent, tout le monde aura un peu plus cerné ce que tu entendais par cette notion nietzschéenne. Une joie non pas malgré le chaos et la violence, mais portant au contraire l’empreinte du chaos et de la violence. Une joie de ce chaos même. Mais continuons si tu le veux bien.

Que nous dit d’autre ce corps grimaçant que serait le corps punk ? Je me souviens, enfant, avoir croisé au bras de ma mère, dans les escaliers d’un magasin, sur la grand-place de Lille, un couple de punks à qui j’ai tiré très ostensiblement la langue, chose que je m’étais toujours bien gardé de faire devant des inconnus, puisque cela ne se faisait pas. Tout le monde autour de moi, hilare, a pris ça, non pas pour un geste de défiance à l’encontre de la société, d’ailleurs personne ne m’a réprimandé, mais au contraire comme un signe naïf d’allégeance à l’ordre : grimacer à la face de ces voyous hirsutes les condamnaient sans réserve aux yeux des adultes qui m’entouraient. Pas de bol, je n’ai jamais cessé dès lors de chercher cette

complicité-là. Car pourquoi ai-je tiré la langue à ces punks qui, bien que surpris par mon hardiesse m'ont également répondu par une grimace, s'accordant pour leur part à rester indéfectiblement bêtes et régressifs ? Parce que ça m'a amusé je crois. Tout simplement. Parce que ça m'a plu de leur tirer la langue. Parce que c'était une façon de jouir de ma bouche, devant tout le monde, une manière éhontée de jouir de moi-même. Très sûrement il s'est passé quelque chose ce samedi après-midi au beau milieu d'un magasin de la grande ville, pour moi gamin de prolo venu de Fourmies pour la journée, même si cela n'était pas directement lié à l'érotique de ces jeunes gens, leurs tee-shirts déchirés, la ceinture à clou sur la mini-jupe, les porte-jarretelles apparents, le slim élimé, les piercings, tout cet attirail qui n'évoquait rien en moi de sexuel encore. C'est venu bien plus tard. Non, ce jour-là, j'ai tiré la langue à ce couple de punks parce qu'il m'y invitait. Ils appelaient la grimace, comme personne jusqu'alors ne l'avait fait. Je leur ai tiré la langue comme le faisait Mick Jagger à qui tu as consacré un livre, parce que j'ai senti que c'était possible de le faire. Et j'en ai éprouvé de la jouissance. Une jouissance potache.

La grimace au punk, comme la grimace du punk a à voir avec la potacherie. Tu le dis : c'est la musique populaire la plus potache, la plus clownesque qui existe. La pop, elle, n'est désespérément pas potache. Peut-être parce que ce n'est pas une musique de prolo au départ, ce qu'est au contraire le punk, faut quand même le dire. Il y a toute une tradition comique voire burlesque du punk. En Angleterre, il y avait évidemment Johnny Rotten, qui veut dire Johnny pourri. Tout son corps y est : quelque chose du dandy anglais et du clodo américain.

Et puis surtout, ses cheveux rouges. Et la grimace, oui, les yeux exorbités, une pantomime raide et mécanique. Chose qu'on retrouverait chez Ian Mac Kay, ou chez Jello Biafra, des Dead Kennedys. En France, il y avait les Bérus, qui ont développé le paradigme du cirque sur scène : c'était presque une troupe de cirque, ou une troupe de théâtre de rue. Il y a toute une histoire du déguisement dans le punk. Moins dans la oi! pourtant directement héritière, elle, du glam rock. Même si il y a eu quand même les Addicts et tous ces groupes fascinés par le film *Clockwork orange* où le déguisement tient aussi un rôle important. Puis suffit d'écouter un groupe comme Business pour percevoir l'énorme influence qu'a eu sur eux Gary Glitter pour ne citer que lui. *I'm the leader of the gang*. Faut être bien naïf pour penser que les tondus n'ont conservé de cette débauche de paillettes et de tenues exubérantes que l'instrumentation simple et ô combien efficace de la musique sans rien retenir de l'excentricité et de l'androgynie des glam rockers. Bruce La Bruce aura saisi cela.

Ça s'est beaucoup travesti, beaucoup grimé chez les punks, et ce dès le début, si bien que je pourrais dire cette fois que le queer punk a précédé le punk ! Il y aurait beaucoup à gloser comme tu en fais la remarque sur l'asexuation dans le punk qui peut paraître très bourrin en apparence, mais qui permet l'ambiguïté, le trouble pour reprendre la terminologie de Butler. Tu citais d'ailleurs Virginie Despentes dont tu dis qu'elle en parle très bien, pour avoir pratiqué elle même le punk. Cette musique a été un vecteur d'émancipation pour elle en tant que femme. Il n'est évidemment pas question ici de parler à sa place et il faudrait effectivement lui demander

directement ce que son féminisme et plus généralement sa vie doivent au punk. Mais puisque nous y sommes : qu'est-ce que le punk t'a fait à toi sur ce plan-là, au niveau du corps, puisque nous en parlions, mais peut-être aussi plus largement ? Ce n'est pas au final quelque chose dont on parle beaucoup chez les garçons dans ce mouvement, non ? Peut-être parce qu'il n'y a rien à dire, ce milieu n'ayant plus rien, selon ce qu'en disent certains et certaines, d'interlope. Je n'en suis pas totalement persuadé...

FB : La dimension potache et clownesque, fondamentale, est presque occultée par la glose sur le punk, très largement dominée, je le redis et redéplore, par les litanies sur la colère, le nihilisme, le no future, le désespoir (voir les films désespérés et désespérants, morbides in fine, de Kowalski). Du coup on rate aussi l'aspect que tu mets en avant, car c'est dans ce cadre global, clownesque et déguisée, que vient se nicher le *queer*. Je parlerais d'ailleurs, plus simplement, de dévirilisation des corps. Le corps punk n'est pas phallique, n'est pas vertical. Ce n'est pas un corps tendu-triomphant mais bancal, maladroit, presque grotesque, et plus précisément burlesque. Un corps disharmonieux (je recommande là-dessus une vidéo d'un concert des Cramps en HP : pas de différence fondamentale d'attitude entre Lux Interior et les autistes ou autres dingues qui s'agitent devant lui). Je dirais : un corps clownesque-burlesque-débile. Débile devant être entendu, aussi, au sens premier : faible. Il y a de grands chétifs dans la famille punk. Des corps-brindilles. Des cuisses de grenouille, comme les footeux

disent en ricanant. L'héroïne a du beaucoup jouer dans le devenir-allumette de Johnny Thunders, mais dès ses premières apparition avec les NY Dolls, il pèse 24 kilos. Évidemment il y aurait des contre-exemples internes : le corps phallique d'une certaine oi ! (ou d'un certain punk identitaire) et le corps sportif d'un certain hardcore dont tu te moques gentiment plus haut. Ce sont deux branches du punk-rock qui m'intéressent peu. Le corps punk qui m'intéresse, c'est celui des trois de devant de NOFX – et notamment de El Hefe. Ou le corps malingre et dégingandé d'un Joey Ramone. Pas du tout des corps virils.

C'est aussi par ce fil que la généalogie du punk passe par les New York Dolls et Iggy Pop. Les premiers pour le déguisement, et notamment en femmes – et pour le Johnny Thunders de la fin, 17 kilos pour le coup, et sa voix féminine ; il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur la dominante aiguë des chants punks, de Pete Shelley à Franck Black (que je considère comme un grand chanteur-guitariste punk). Le second pour l'androgynie. Dans l'extrait matriciel de son concert à Manchester en 77, il y a de toute évidence cette dimension. Le punk n'est vraiment pas une musique martiale, contrairement à la vision qu'en ont la plupart des gens. J'ai eu pour ma part un goût précoce pour les ambiguïtés d'un Jagger, la grâce fofolle d'un Mercury, et le punk est venu se fondre naturellement dans ce moule. Didier Wampas chantant *La grande Zoa* avec un boa autour du cou est l'illustration absolue de ce tropisme transgenre du punk.

Despentes évoque effectivement un autre aspect, qui est en quelque sorte la traduction sociale-politique du

précédent. M'a toujours frappé, dans le milieu punk-rock dans lequel j'ai évolué, la réelle égalité qui régnait entre filles et mecs. Ça pouvait déconner, boire de la bière, enquiller les blagues de cul vulgaires, se faire des douches de bière – pour ça on se faisait souvent détester ou mépriser par les rigoristes de l'anarcho-punk ou du straight-edge - mais au bout du compte on cultivait avec les filles du milieu des rapports pacifiés, amicaux, respectueux. On croisait aussi souvent des couples dont la vie était scandée par les concerts, et qui étaient des petites structures très égalitaires. Et des filles qui avaient du chien, du répondant. Des nanas comme comme Kim Shattuck ou Brody Dalle, c'est quand même le punk-rock qui les a produites (même Madonna a commencé par fréquenter l'underground new-yorkais à l'époque où le punk y sévissait) Grandi dans un milieu peuplé de femmes à forte personnalité, j'ai un socle féministe que le punk-rock est venu consolider.

Bon, malgré ça, le punk sera toujours considéré de l'extérieur comme une musique de bonhomme. C'est l'expression qu'a utilisé une copine plutôt portée sur les ritournelles France Inter, à qui je venais de faire écouter Reeko, des NOFX, espérant lui montrer que le punk-rock est aussi très dense émotionnellement, qu'il atteint parfois des sommets de lyrisme. Mais rien à faire, son verdict est : le début ça va encore (une sorte de slow reggae, pour ceux qui ne connaissent pas le morceau), mais quand les grosses guitares arrivent, les gros bonhommes sont de retour. Que pouvais-je dire ? Que nous n'avons pas le même corps. Et qu'en l'occurrence c'est la guitare saturée qui clive. Vraiment le cœur de la question. Les guitares saturées font jouir les uns, et

fuir les autres. La musique n'est pas toujours une terre unanime ; elle est même souvent l'espace de mise au jour d'incompatibilités radicales.

13 juillet - 15 juillet 2015

Les âmes : Les milieux militants ont peut-être eu une mauvaise influence sur le punk rock en imposant leur raideur et leur *limitance*... Tu fais d'ailleurs une différence entre le rock alternatif et le punk rock. Loin du rigorisme que l'on retrouve dans toutes les chapelles, Derek Jarman, qui s'est fait remarquer en présentant sa vision homoérotique de la vie de saint Sébastien dans un film aux dialogues en latin (*Sebastiane*, récemment sorti en DVD aux éditions ErosOnyx), a mis en évidence, dès 1977, la sexualité ambivalente et ambiguë des premières années du punk dans son film *Jubilee*. Un autre cinéaste, déjà cité, Bruce LaBruce, a quant à lui participé très tôt à l'émergence d'une scène spécifiquement *queerpunk* en créant le fanzine *J.D.s* (pour *Juvenile Delinquents*) avec la réalisatrice et dessinatrice G.B. Jones en 1985 (*The Yo-yo Gang*). Suivront le manifeste intitulé « Don't Be Gay » dans le fanzine *Maximum RocknRoll*, et d'autres zines comme *Homocore*, *Chainsaw* ou *Outpunk*. L'idée était de refléter la diversité de sexe et de genre à l'œuvre dans les sous-culture et notamment dans les scènes punk contre d'une part les normes sociales dans laquelle se complaisent nombre de keupons, de skins ou de hardcoreux et d'autre part la ghettoïsation annoncée des communautés gay et lesbienne déjà menacées par la consumérisme et le communautarisme. Alors oui, l'ambiguïté se niche évidemment dans tous les corps dégenrés et dérangés autant que dérangeant que tu as cité. Il y aurait aussi, pour ne citer qu'eux, celui exubérant de Divine, la muse de John Waters (*Pink Flamingos* et *Female Trouble*), qui

interpréta quelques titres disco-punk avec les Cockettes, ou celui magnétique de Laura Jane Grace d'Against Me. Et on pourrait également citer le corps autrement troublant de JD Samson du groupe Le Tigre. Car le trouble ne s'imisce pas seulement dans les corps androgynes de beaux jeunes hommes. C'est à la fois plus large et plus fin que ça je crois. Il peut aussi se nicher paradoxalement dans l'outrance de l'hyper-masculinité ou de l'hyper-féminité. Du point de vue du genre, pour reprendre à notre sauce les termes de Marie Hélène Bourcier, « le skin se révèle comme le signe hyperbolique de la construction de la masculinité ». Or, cette outrance du corps phallique dont tu parles est ce qui permet parfois sa subversion, la subversion de la virilité elle-même qui apparaît pour ce qu'elle est. Quelque chose d'essentiellement construit. Un simple déguisement en somme alors qu'on nous la présente comme absolument naturelle. Vu sous cet angle, et avec une bonne dose d'imagination, le skin devient burlesque. Parallèlement, beaucoup de filles hyper-féminines ont conscience du caractère superfétatoire et artificielle de la féminité et se jouent des codes en prenant soin - ou non- d'enlever leurs talons aiguilles pour claquer des coups de tête. Le film *No skin off my ass* exploite quand à lui l'ambiguïté sexuelle du neuski en soulignant la séduction opérée par le contretypé du voyou anglais qui, à l'instar de l'homosexuel, est considéré par l'opinion publique comme dangereux et délinquant. Il représente, en somme, ce que l'homme normal ne doit pas être, détumescent ou hyper-bandé, les deux mettant en péril la supercherie du corps viril, toujours mesuré.

Si l'on s'en tient aux corps, sont tout aussi *queer* l'anatomie vieillissante et pourtant tonique d'un

Iggy Pop (je pense cette fois à *Gérontophilia*), ou ceux bedonnant, boutonneux ou mal foutus de beaucoup d'autres qui s'en cognent pas mal d'être beaux ou belles parce qu'ils ne sont pas tenus, comme dans la pop, à une certaine splendeur esthétique censée incarner l'harmonie. Il y a, c'est vrai, de très beaux jeunes gens dans l'histoire de la pop. Dans le punk, pas du tout. En tous cas, pas de manière voulue ni stéréotypée si on met de côté les *fashion punks*. Ça ne les intéresse pas d'être beaux comme tu dis. Au sens où Nietzsche, encore lui, opposait l'art apollinien à l'art dionysiaque. Dionysos, c'est le dieu de la fête, du vin, de l'exubérance et du sexe. Apollon est le dieu de l'harmonie, le dieu des dieux. La pop, donc, serait un art apollinien et le punk un art dionysiaque qui pense que l'art n'a rien à voir avec la beauté. Les corps n'essayent pas d'être beaux. A tes yeux, ils ont le courage de la laideur. Ils ont la laideur du clown. Ce qui, pour ma part, les rendrait beaux et désirables. Des corps qui sont beaux de ne pas vouloir l'être, des corps assumés comme celui de Martin Sorrondeguy, chanteur des groupes Los Crudos et Limp Wrist, figure incontournable de la scène *Straight Edge*, qui m'a définitivement marqué – troublé – lorsque je l'ai vu la première fois à la pharmacie occupée en 1996. Parce que radicalement libéré. Certains et certaines assument leur corps parce qu'ils l'oublient en chantant. D'autres le font tout autant j'ai l'impression dans l'exercice par exemple de sports tels que la lutte ou le roller derby, ou dans l'exercice d'une sexualité sous contrainte.

Ce que tu dis ensuite recoupe effectivement ce qu'écrit et décrit Virginie Despentes dans *King Kong théorie* : « Le punk-rock est un exercice d'éclatement des codes établis,

notamment concernant les genres. Ne serait-ce que parce qu'on s'éloigne, physiquement, des critères de beautés physiques. Quand je suis internée à 15 ans, le psychiatre me demande pourquoi je m'enlaidis à ce point. Je le trouve chié de me demander ça, vu que moi avec mon pétard rouge, mes lèvres peintes en noir, mes collants dentelles blanches et mes énormes rangers, je me trouve follement chic. Il insiste : est-ce que j'ai peur d'être laide ? Il dit que j'ai pourtant de beaux yeux. Je ne comprends même pas de quoi il me parle. Est-ce qu'il se trouve sexy lui dans son costard pourri et quatre cheveux de rab sur le caillou ? Être keuponne, c'est forcément réinventer la féminité puisqu'il s'agit de trainer dehors, taper la manche, vomir de la bière, sniffer de la colle jusqu'à rester les bras en croix, se faire embarquer, pogoter, tenir l'alcool, se mettre à la guitare, avoir le crâne rasé, rentrer fracassée tous les soirs, sauter partout pendant les concerts, chanter à tue-tête en voiture les fenêtres ouvertes des hymnes hyper-masculins, t'intéresser de près au foot, faire des manifs en portant la cagoule et vouloir en découdre... Et tout le monde te fout la paix. Il y aura même plein de mecs pour trouver ça formidable, être de bons amis et ne pas chercher à te recadrer. C'est tout le concept du punk, ne pas faire comme on vous dit de faire ».

Cela se répond. Sauf que. Tu parles de la *réelle égalité* qui régnait entre filles et mecs dans le milieu punk-rock dans lequel tu as évolué. Je n'ai pas à contester ce que tu as ressenti ou vécu, d'autant que je crois percevoir ce que tu entends par là, mais ce n'est pas tout à fait ce que dit Virginie Despentes qui elle, me semble-t-il, ne parle pas d'égalité. J'avoue être mal à l'aise avec ce terme. Elle

décrit plutôt le punk comme offrant plus de liberté, plus de marge de manœuvre aux filles qui évoluent dans ce milieu, ce qui se paye par ailleurs, relativisant l'égalité dont tu parles et qui demeure circonscrite à des cercles restreints, voire privés. La *réelle égalité* signifierait par exemple qu'il n'y ait pas d'agression dans cette scène, ni de discrimination sur la base du sexe, ni même de spécialisation flagrantes ou insidieuses des tâches et des rôles. Ni qu'il y ait un temps du punk. Puis celui de la vie, notamment privée. Pourquoi, par exemple, y a-t-il si peu de filles dans ce milieu dit antisexiste ? Peut-être parce que pour s'y faire une place, il faut que les filles soient en couple ou qu'elles bataillent plus que ne l'ont fait leurs *égaux masculins*, s'ils l'ont fait. Effectivement, elles ont du chien et du cran, voire un cran d'arrêt dans la poche de leur teddy, mais ce n'est pas une garantie d'égalité réelle dans le milieu. C'est la preuve au contraire qu'elle n'existe qu'à ce prix. Les filles dans la scène punk-rock ont généralement du caractère autant parce que ce milieu le permet (mais dans une certaine mesure, comme le prouvent toutes les remises à leur place et les rappels à l'ordre) que parce que ce milieu, lui aussi, l'exige. On se demande d'ailleurs comment il pourrait en être autrement puisque la scène punk-rock n'est pas en dehors de ce monde. Selon Virginie Despentès, le fait d'être "punkette pratiquante" lui a permis d'avoir ou d'éprouver son caractère et d'endurer certaines situations pénibles. Pas de les éviter. Là où l'homme les aurait esquivées en plus de ne pas y être confronté ni de devoir les subir. Là est la différence. Joie tragique de la punkette qui a appris grâce au punk à faire avec, et à composer avec le malheur et l'inégalité en s'en donnant à cœur joie de cette liberté

dangereusement conquise. Renversement de la Joy Division. *Freudenabteilung*. « Le sexe de l'endurance, du courage, de la résistance a toujours été le nôtre. Pas qu'on ait eu le choix, de toute façon ».

Mais causons féminisme puisqu'on y est. Dans *Fin de l'histoire*, ton bouquin sur Florence Aubenas, tu dis que son comportement témoigne d'une grande force, que tu prêtes à toutes les femmes. « Mon livre est féministe, dis-tu, dans le sens où j'y défends l'idée que les femmes sont plus fortes que les hommes, aujourd'hui ». Je dirai qu'objectivement c'est possible, même si « il y a une forme de force qui n'est ni masculine, ni féminine, qui impressionne, affole, rassure » (Despentes). Dans *Deux singes*, tu reviens longuement (les cents dernières pages) sur cette question des rapports hommes-femmes. Je ne suis pas toujours convaincu par tes démonstrations en termes de féminisme, comme ce que tu reprends ici concernant le rôle qu'ont joué des femmes à forte personnalité dans la constitution chez toi d'un socle féministe que le punk-rock est venu consolider. Non pas parce que c'est faux. Je n'ai pas à émettre d'avis là-dessus et c'est juste de reconnaître ce qu'on doit aux femmes dans ce domaine. Mais peut-être parce qu'en la matière, on n'a pas besoin lorsqu'on est un garçon de parler de socle, ni de fondation, et donc de se sentir ou de se montrer particulièrement fort, mais davantage de se questionner, de se mettre en danger, d'être fragile. De se déviriliser d'une autre manière que par le corps, ce que nous avons, toi comme moi je crois, comme tous, des difficultés à faire. Il y aurait là, de ta part, de la mienne ailleurs, trop d'assurance je trouve, limitante pour toutes, mais peut-être que je me trompe.

Dans *Boys Boys Boys*, Joy Sorman, avec qui je rappelle tu as signé un essai, écrit : « Je ne veux ni l'égalité, ni la guerre des sexes, je veux un seul sexe... ». *Boys*, dit-elle, est un récit un peu autofictionnel qui n'est pas dénué de mauvaise foi. Mais son idée, c'est qu'il y a un pot commun où le féminin et le masculin s'inventent des identités qui mélangent les assignations sexuelles. « Ce que je souhaite c'est qu'on ne soit pas défini prioritairement par son sexe. Dans la vie, je ne veux pas forcément qu'il n'y ait qu'un seul sexe. C'est une hypothèse littéraire un peu déconnante, mais c'est une proposition ludique, pour faire réfléchir. J'en ai marre d'être obligée d'être une femme, tous les jours. Je voudrais investir et désinvestir cette identité, comme un jeu de rôle. Être femme fatale un jour et jurer comme un charretier le lendemain ».

Dans un autre livre, *14 femmes*, qu'elle a écrit avec Yamina Benahmed Daho, Stéphanie Vincent et Gaëlle Bantegnie que tu connais également puisqu'elle fut chanteuse dans le groupe punk-rock nantais Les Femmes entre 1999-2006 et co-réalisatrice de films documentaires et de fiction au sein du Collectif Othon auquel tu participes, elle défend un «féminisme pragmatique» sortant du prisme des idéaux pour réinvestir le champ de l'individu, c'est-à-dire une voie nouvelle pour un «féminisme plus joyeux», nous y voilà revenu, qui ne serait ni une nouvelle théorie, ni un nouveau discours (effectivement cela n'a rien de nouveau), mais juste une méthode. Un féminisme joyeux, donc, « centré sur les marges de progression d'une liberté toujours à conquérir », et « qui ne se revendique pas des derniers développements de la théorie *queer*, ni de la dichotomie femme-victime/homme-coupable, mais qui s'efforce

de toujours placer au centre de ses discours le souci de l'ordinaire de tous et de toutes ». La question, un peu saugrenue qui me vient à l'esprit est : qu'est-ce que c'est un féminisme de la joie pour toi, par rapport à un féminisme plus spéculatif ?

Je n'ai pas l'impression de m'éloigner beaucoup du sujet en posant cette question, notamment parce qu'il y a dans les scènes punks une manière très affirmative de vivre et de revendiquer son féminisme que l'on les oppose parfois à des féminismes plus institutionnels d'une part, plus radicaux (bien qu'essentiellement universitaires) d'autre part. Tout cela n'est pas très clair pour moi, mais je vais essayer de m'expliquer en revenant sur ta démonstration.

Lors de ta conférence, tu as distribué un texte de No FX considéré par de nombreux punks et par toi-même comme le plus grand groupe punk de tous les temps (ce qui n'est pas mon avis, mais ce n'est qu'une affaire de pulsation). Groupe américain dont le chanteur bassiste s'appelle Fat Mike. Gros Mike. Gros Michel. Il paye pas de mine. Il n'est pas apollinien. Il a un peu un ventre à bière, il s'en cache pas. Quand on le regarde bien, dis-tu, c'est un sacré beau mec, mais c'est pas son problème. Il n'a pas joué aux poètes ; il y a énormément de gens qui cultivent un look de poète maudit, que tu égratignes d'ailleurs aussi dans *Deux singes*. Lui, pas du tout. Voici les paroles de la chanson :

Punk à singe

Fleas
(NOFX)

My father used to say
You sleep with dogs the next day
You'll wake in the bed scratching
Those inevitable fleas
At ten years old
You listen to what you are told
But I never felt the itch
I never would
My mother had forbidden me
To waste away my life
I want you to have all the things I could never buy you
So don't stop what I'd begun
You're my one, my only son
Follow what I say not what I've done
Follow what I say not what I've done
Shower, scrub, and shave
Cleanly boys don't misbehave
Follow what I say not what I've done

Alors d'abord, avant d'expliquer le texte, tu insistes sur le fait que le punk est pour toi l'école de la concision. D'ailleurs, lorsqu'on te demande le lien que tu ferais entre le punk et la littérature, ou ce qu'a apporté ton expérience du punk-rock à ton écriture, tu réponds que c'est la concision. La faculté de synthétiser, d'écrire court et efficace, ce qu'on aura remarqué dans tes réponses. Tu précises dans un entretien à ce sujet : « Toujours essayer de dire un maximum de choses en un minimum de mots. Surtout quand on flirte avec la chose émotionnelle. Pas s'appesantir. C'est une question de discrétion, de

politesse, une éthique en somme. Une éthique qui se joue par et dans l'écriture. La vitesse (c'est-à-dire une certaine densité) devient alors la version littéraire de l'éthique, comme je l'ai analysé dans la conférence de presse d'Aubenas ».

A te lire, je me dis que je manque d'éthique. Faudra que je réfléchisse à ça. Mais bref. Justement.

Les morceaux punk sont courts et il faut trouver des resserrements de sens. "Les puces" de No FX. Quoi rajouter de plus sur l'incurie de l'autorité parentale ? L'anarchiste ne prend pas le temps de se révolter contre ses parents, dis-tu. Ça va se fabriquer ailleurs. La parole des parents est caduque. Il n'y a pas à aller contre elle puisqu'elle est inaudible. La chanson de Fat Mike, ne se termine pas par : « je n'ai pas suivi les conseils de ma mère, je me suis révolté etc ». Il n'a pas besoin de dire ça. Quelqu'un qui dit ça, de toute manière, n'est pas audible selon toi. Il y a au contraire une efficacité de la frappe politique du punk. « Les puces ne m'ont pas dérangé. Les puces ne m'ont pas gratté. Je me suis trouvé bien dans les puces ». Ce qu'il a d'abord cru être une punition que son père lui donnait a été en fait une grâce. J'ai découvert ce qui me convenait au sens spinoziste du terme. Je me trouve bien parmi les chiens et les puces, dans l'inconfort. J'ai apprécié le négatif. Une musique contestataire souffrante, selon toi, ne dirait pas ça. Elle dirait : « mon père m'a envoyé dormir avec les chiens, j'ai détesté, ça m'a gratté, du coup ça a nourri en moi une colère, je me suis révolté contre mon père » ; ça, ça serait de la musique nourrie de colère. Fat Mike écrit au contraire : « mon père a cru me punir en m'envoyant dormir sur une couche pouilleuse, mais j'ai adoré les puces. J'ai compris

que ma vie c'était les puces ». C'est ça la joie tragique pour toi. C'est la joie du négatif en tant que négatif. La joie des puces. Il n'y aurait pas de meilleure manière de le dire. Mais pour bien te faire entendre, tu proposes un autre texte, cette fois d'OTH dont nous parlions précédemment.

Parce que ça nous plait
(OTH)

Souvent les gens nous demandent,
qu'est ce que ça nous apporte,
de vivre comme des déchets humains,
traiter comme des moins que rien.
On répond en pensant à autre chose "on a pas le choix".
Mais au fond, quand on y réfléchit,
c'est parce que ça nous plait !

Personne ne comprend pourquoi,
on est toujours défoncés.
Pourquoi on a pas le courage d'essayer d'en sortir.
On leur dit quand on peut encore parler, "on a pas le choix."
Faut pas se casser le cul à leur expliquer que c'est parce que
ça nous plait !!!

C'est vrai qu'on ne peut changer
notre façon d'exister.
Si un jour on devient vieux,
ce sera la cloche et la rue.
En attendant on peut continuer à en profiter,
à vivre comme des parasites,
parce que ça nous plait !

Le titre de cette chanson t'importe tellement que tu en as fait le titre de l'essai que tu as co-écrit avec Joy Sorman, cet essai sur la jeunesse où vous essayez d'expliquer comment la puissance du négatif chez les jeunes est aussi de l'affirmation au travail. Exemple : quand un jeune détruit une vitrine dans une manif, on dit toujours, ah c'est parce qu'il conteste la société. Et c'est sûr, s'il est là, c'est aussi parce qu'il revendique des choses quoiqu'en dise le procureur au moment des comparutions immédiates. Mais au moment où il détruit cette vitrine, c'est de la joie qu'il ressent. Suffit d'avoir senti une fois ce sentiment d'exaltation enfantine au moment où l'on brise une vitrine pour saisir que c'est une joie affirmative. Pourquoi tu détruis cette vitrine ? pas parce que je suis révolté, mais parce que ça me plaît. Parce que ça nous plaît. Tout y est, à tes yeux. Qu'est-ce que ça vous apporte de vous vautrer dans les puces, d'avoir des chiens qui puent et d'écouter de la musique sauvage en buvant de la mauvaise bière ? Évidemment, les gens demandent ça avec une certaine sollicitude, en se disant, ça va pas, il y a une aberration. Le premier truc que répond le punk infusé par le discours dominant, c'est « parce que je suis malheureux ou révolté ». Mais quand il y réfléchit bien, il revient là-dessus et dit : « non, en fait, c'est parce que ça me plaît ». C'est de la joie. C'est les Wampas qui t'ont permis de comprendre ça expliques-tu. C'est le groupe qui a changé ta vie parce que c'est d'abord le groupe qui t'a incité à faire du punk rock. Avec des potes. Et puis c'est eux qui t'ont permis de tenir ce discours. C'est un groupe qui n'arrête pas d'explicitier ce motif-là dans son chant, dans ses textes. L'album fondamental, découvert en 89 et qui t'a fait basculer, c'est *Les Wampas vous*

aiment et la pochette de l'album, c'est un grand sourire dessiné, comme les dessins d'enfants. Pendant longtemps les punks se disaient, bon, on est quand même des punks, quand ils disent « on vous aime », il faut comprendre le contraire, c'est ironique. En fait, non ! Quand Didier Wampas dit « les Wampas vous aiment », c'est bien ce qu'il veut dire. Tout comme lorsqu'il chante « les Wampas ont inventé le rock'n roll pour vous les enfants, rien que pour vous », il n'y a aucun second degré. C'est une musique enfantine. Il n'y a pas de paroles ou presque pas. C'est la pure joie de chanter, de faire des sons et des bruits avec sa bouche. Comme les enfants. Des grimaces aux punks. Des grimaces de punk. Et quand il y a des paroles c'est « quelle joie le rock'n roll », chantées frénétiquement, dans une espèce de béatitude.

Bref, c'est difficile de faire comprendre ce qu'est la pensée affirmative. C'est un pli de pensée qui est rare. Tu rappelles que Deleuze, le voilà, disait qu'il fallait toujours essayer de voir en toute chose quelle puissance est au travail, plutôt que le manque. Nous voyons un mec ou une nana se bourrer la gueule dans la rue, le premier réflexe est de se dire qu'il lui manque un père ou une mère ou les deux, qu'il lui manque un travail, du bien être. En gros, on convoque Freud. Mais nous pourrions aussi nous demander quelle puissance est alors au travail ? La puissance au travail, c'est par exemple le mode de vie qu'il est en train de pratiquer et ce que ça lui apporte plutôt que d'aller bosser huit heures. Peut-être qu'il y a de la joie aussi dans l'alcool. Remarquons que l'inverse est vrai : il y a peut-être aussi de la joie dans le travail chez certains et certaines. Et pas toujours un manque de thunes. Le paradigme de la négativité est ultra-dominant autour de

nous. On ne juge qu'à l'aune de cette négativité, on juge les phénomènes par leur côté négatif. Tu es conscient dis-tu qu'il y a plein de gens à qui il manque des choses. C'est d'ailleurs bien pour ça que la politique t'intéresse et qu'il convient de s'organiser collectivement précises-tu. Mais toi, tu préfères mettre en avant avec Nietzsche la puissance affirmative. On fait puissamment les choses. Pas parce que quelque chose nous manque, mais parce que ça nous plaît. Parce qu'on les fait.

Le propos de ta conférence c'est aussi de montrer que c'est intéressant de voir les choses comme ça. Et pour enfoncer le clown, tu cites un troisième exemple, un troisième texte d'un groupe nantais actuel, Justin(e). Le texte qui s'intitule *Vie de merde* est implacable. C'est un passage en revue de tout ce qui est merdique dans le monde capitaliste. Et alors, ça se termine par une acmé comme seul le punk rock en a le secret : « et en cadeau bonus, une belle bonne grosse vie de merde ». Et là tout le monde se met à chanter en cœur, pendant une minute : « une belle bonne grosse vie de merde ». La chanson chante une vie sans joie, mais au moment où on l'écoute et où on la chante, ça nous transporte de joie. On est dans la joie tragique. La vie de merde, à ce moment là, je l'affirme puissamment. L'exaltation de la musique gomme l'ironie. Ce n'est plus une antiphrase de dire qu'en cadeau bonus j'ai reçu une belle bonne grosse vie de merde. On la retourne pour en faire une célébration extatique et dionysiaque. C'est un moment incroyable. Tout le monde exulte et chante en cœur un truc réel – parce qu'en gros, on a tous une vie de merde -, mais on le fait avec des têtes de joueurs de foot qui viennent de marquer un but. A ce moment et pendant les trois

minutes que dure la chanson, ma vie de merde me fait jouir. Ensuite je retourne à la vie, et je la subis, peut-être. Mais dans le temps du punk rock cette merde est retournée en puissance. Une belle, bonne, grosse vie de merde. Vive la merde !

La démonstration faite, et pour bien comprendre ce que ça implique, je reviens à présent à cette proposition d'un féminisme matérialiste et pragmatique dont on parlait plus avant. Un féminisme de la joie, plus qu'un féminisme joyeux, même si ce n'est pas les termes employés par Joy Sorman ou les autres filles de la bande, je le précise. Qu'est-ce que cela voudrait dire au final ? Par l'absurde : qu'il faudrait pour les femmes accepter et endurer dans la joie et la bonne humeur toutes les inégalités, les agressions et les infamies dont elles sont victimes, sans même tenter d'y mettre fin, car ce faisant, elles n'en seraient justement plus les victimes ? Faut peut-être pas déconner et commencer par virer ce "faudrait" injonctif qui fait mauvais genre. Non, le féminisme de la joie serait peut-être davantage cette volonté pugnace et sans cesse reconduite pour les filles de favoriser chaque fois que c'est possible leur puissance affirmative et de produire les conditions de son surgissement. Pour des nanas (cis ou non pour utiliser la terminologie actuelle), ça peut être par exemple de faire du *strip-tease*, envers et contre toustes, quitte à tarter tous les relous qui tentent de réduire, consciemment ou non, cette puissance en acte qui est de disposer de leurs corps comme elles le souhaitent, et en premier lieu en se foutant à poil. Je pense en particulier à toutes les performeuses et effeuilleuses burlesques, mais aussi à certaines actrices pornos, putes ou dominas qui viennent de la scène punk et peut-être

pas par hasard et que l'on accuse par ailleurs d'être des suppôts du patriarcat, mais qui se le coltinent elles aussi tous les jours et s'y opposent parfois très durement ou le combattent politiquement par ailleurs. Comme si c'était impossible de faire les deux. Je reste convaincu dans mon borbier que cette question et le débat qu'elle suscite dans les sphères féministes permettent d'interroger ce que tu dis à propos de la puissance affirmative à l'œuvre dans le punk.

En fait, j'ai cru reconnaître dans ta démonstration l'application réussie au cas du punk-rock des thèses sur la joie tragique de Clément Rosset énoncées dans un petit livre daté de 1983 et intitulé *La Force majeure*. Le philosophe aborde entre autres choses le rapport entretenu par Nietzsche à la musique, la notion de gai savoir mais aussi l'idée du masque, du déguisement, du grotesque et du rapport au réel dans un chapitre consacré à la surface et à la profondeur dans la pensée nietzschéenne. Dans l'introduction de cet essai, il définit son titre, la force majeure, celle que constitue par excellence la joie et qui dispense précisément de l'espoir puisqu'en comparaison, « toute espérance apparaît comme dérisoire, substitutive, équivalent à un succédané et à un produit de remplacement », et il déclare ceci : « c'est pourquoi on doit rétorquer, à ceux qui reprochent l'approbation inconditionnelle de la vie, en quoi consiste la joie, d'approuver du même coup toutes les outrances et cruautés humaines, que cet argument est invariablement avancé par ceux qui justement manque la force de vivre et qui espèrent confusément qu'en faisant reculer scandales et horreurs perpétrés par l'homme – tâche justifiée et honorable – on réussira aussi à en finir avec le malheur

inhérent à l'existence – pensée névrotique ».

Tu ne dis pas autre chose dans *Deux singes*, je crois, lorsque tu déplies la formule empruntée à *Une Saison en enfer* : « Esclaves, ne maudissons pas la vie » : « Si l'esclave maudit, plus que ses chaînes, l'existence qui les permet, si à travers les forts de ce monde c'est la force même qu'on vise, c'est-à-dire dans mon lexique électif un taux supérieur de vitalité, si dans la juste revendication égalitaire se glisse un atome de jalousie vengeresse et dans la contestation une goutte de ressentiment, si la passion politique est triste alors je me méfie, je trépigne, je ne vais pas rester longtemps, je quitte la table ».

Ma question en définitive, au-delà de l'exemple parlant que j'ai pris du féminisme de la joie, est donc la suivante : ce solde de l'espérance, de l'attente et de l'espoir ne signifie-t-il pas pour Rosset, et je te demande donc pour toi, la fin d'une certaine conception du principe et de l'action révolutionnaires ?

FB : Tu suggères gentiment que mes réponses sont courtes, et un peu elliptiques. Comprends ma situation : tes “questions” sont en très large partie des synthèses d'idées que j'ai pu développer ici et là, notamment dans la conf à laquelle tu as assisté et dont tu m'as demandé les notes. A cela, par définition, je n'ai pas grand chose à redire ! Sur ces bases, on va toujours se retrouver avec des “questions” trois fois plus longues que les “réponses”. Mais ma foi ça me va bien. C'est toi qui bosses.

Au passage, je te rassure, la concision ne se couple pas forcément avec la brièveté. On peut avoir un texte de 200 pages cousu de phrases concises, tricoté de style dense.

Et tes interventions ici me semblent tout sauf bavardes. Elles sont même le contraire, très roboratives, abordant de multiples points fondamentaux pour moi. Je suis donc obligé de trier, de choisir, et peut-être de simplifier la discussion. En tout cas de la ramener à quelques axiomes simples.

Sur le féminisme. Je vois bien ce que mes amies Joy, Mina, Stephanie, Gaëlle et Yola ont voulu dire par féminisme pragmatique, puisque j'ai assisté aux nombreuses discussions en amont de ce livre, et qu'elles s'inscrivaient dans un certain mouvement engagé au sein de la bande d'amis dont le nom officiel est le collectif Othon.

Pragmatique est un mot à la con, mal connoté, mais elles n'en ont pas vu d'autres. Pour être simple, je crois qu'on peut dire qu'il désigne d'abord, non pas la volonté de sortir de la théorie pour aller vers le réel, mais plutôt le constat qu'en matière de théorie, toutes les bases sont posées, et que produire à notre tour un geste théorique reviendrait à ressasser ce qui nous semble clair, irréversible, et admis au moins par nous : la féminité est une construction largement culturelle, le sexe n'est pas le genre, son sexe n'interdit rien à une femme, chaque corps abrite des milliers de femmes et d'hommes, nous sommes tous infiniment peuplés, tous multigenrés etc, etc. Pragmatique désigne d'abord et avant tout un espace de travail pour des gens (les cinq copines, moi, et qui veut) qui auraient dans l'idée de continuer à parler et écrire sur ces questions sans que cela revienne à réciter des leçons qui, presque trop assimilées par nous, nécrosent un peu la pensée. Et que ces évidences ne soient pas admises par

tous n'y change rien. Nous avons toujours été d'accord, au sein de la bande Othon, pour penser que discuter avec des pensées faibles était un bien sot métier, et la meilleure manière de s'affaiblir soi-même. En clair, je n'ai pas très envie de passer deux heures à essayer de convaincre un catho que l'homosexualité n'est pas une perversion, ou une jeune centriste qu'un enfant élevé par deux femmes n'est pas plus voué qu'un autre à un retour de bâton névrotique.

Cet espace de parole et d'écriture, c'est celui du récit. C'est ce que font les filles dans l'essai qui justement n'en est pas un : non pas développer des réflexions générales, mais raconter des femmes réelles, des femmes qui dans leur existence même, et parfois sans le préméditer, ont déplacé des lignes normatives.

Sans compter que parmi les treize femmes éponymes, on trouvera indifféremment des anonymes (une femme de ménage, une cousine bretonne d'une des auteures) et des moins anonymes (Voynet, Quintane, Iacub, la première arbitre de foot pro, etc). Ça c'est un deuxième point du programme : du récit, mais du récit qui prend les choses à fleur de quotidien, à fleur d'ordinaire, y compris quand il appréhende des personnes propulsées littéralement hors du commun par leur notoriété, leur talent, la publicité de leur pensée ou de leurs actes.

C'est là que le grand et beau bazar *queer* ne nous est d'aucun secours. Il nous intéresse bien sûr comme une démonstration en acte de l'infinie plasticité des genres, des sexualités, du vivant ; comme une mise à l'épreuve triomphale de l'hypothèse constructiviste -je peux tout faire de moi, je peux me donner tous les genres. Mais

du point de vue de l'ordinaire, le truc n'est pas efficient. Pour le dire presque bêtement : une caissière se fait plus ou moins sadiser par un petit chef, est-ce que c'est du *queer* qu'elle a besoin ? Pas immédiatement. Une femme subit une discrète mais retorse injonction à devenir mère, est-ce que c'est du *queer* que je vais lui proposer pour s'en sortir ? Non, je vais commencer par lui suggérer de cesser de penser qu'une femme déroge à son destin social et à son programme génétique si elle ne devient pas mère. Et surtout par lui parler de femmes qui, sociologiquement homogènes à elles, n'ont pas d'enfants et s'en portent très bien, etc. Je pourrais aussi lui raconter des vies de femmes qui ont appris peu à peu à ne s'en remettre qu'à leurs désirs.

Petite incise : la mise au centre du désir me paraît désormais beaucoup plus subversive que cette notion d'égalité qui au bout du compte nous aura bien mis dedans ; je le note parce que c'est aussi une façon de répondre à ta réponse sur mes observations dans le milieu punk ; effectivement on peut douter qu'y régnait de l'égalité entre mecs et nanas, mais ce qui n'est pas en doute c'est qu'on y croisait pas mal de filles résolues à ne rien lâcher sur leur désir.

Dans cet espace du récit, les flux d'émancipation seront variables, parfois contradictoires, et feront en tant que tel branler sur leur socle quelques axes théoriques du féminisme. Par exemple dans telle situation, pour une femme, il sera émancipateur d'avoir un enfant. Dans telle situation une femme au foyer trouvera à s'émanciper bien davantage qu'au temps où elle travaillait. L'espace du récit, qui est l'espace du réel tel que vécu subjectivement, est un espace a-dogmatique. Chaque nouveau récit,

nouveau personnage, porte une énergie singulière et qu'on ne saurait synthétiser. C'est cela, au fond, que désigne le féminisme pragmatique. Programme qui vaudrait pour bien d'autres domaines que la question des femmes ; vaudrait pour le traitement littéraire de toutes les questions à teneur politique.

Relisant la phrase que tu cites à propos de *Fin de l'histoire*, et ce « les femmes sont plus fortes que les hommes », j'ai comme envie de m'enterrer. Quelle bêtise. Quelle généralité de merde. C'est justement pour diviser et émietter ces généralités qu'on s'en remet au récit. Heureusement ce livre est meilleur que cette bribe d'entretien. *Fin de l'histoire* se propose justement de décrire une puissance singulière, en laissant à peu près de coté les grandes idées sur les hommes les femmes blabla. Mais l'écueil est connu : à la sortie d'un livre, on est amené à produire à l'oral les phrases que précisément le livre s'est employé à éviter.

Cela dit, *Fin de l'histoire* est émaillé de nombreuses saillies plus théoriques, et de quelques décollages sur les hommes les femmes (pas aussi cons que la citation, mais toujours sur la crête entre intuition et bêtise). A ce titre je n'en suis pas complètement satisfait ; son intérêt réside vraiment d'abord dans l'observation détaillée de la prestation orale et comique d'Aubenas lors de sa conférence, dans la dissection de son art de déjouer un certain nombre d'attentes (sur comment doit être un otage après cinq mois de cave, sur la fragilité obligée des femmes), dans le commentaire minute par minute de sa *démonstration de force*.

Un livre que j'assume bien davantage, et qui est même mon préféré de tous, c'est *Au début*, livre qui tourne

autour de la grossesse. Bon déjà, qu'un mec écrive ça me semble un fait politique important (et passé inaperçu, bien sûr). Ensuite, ces treize récits, dont chacun met en scène une narratrice, sont l'occasion de faire valoir la multiplicité des situations, et donc très concrètement de mettre en crise toute forme de norme. Si dans un premier récit, c'est la nana qui veut l'enfant et le mec qui rechigne, la norme est préservée. Mais si c'est l'inverse dans le second, elle explose. Et ne parlons pas de toutes les situations intermédiaires. S'en remettre à la vie est souvent une garantie politique, parce que la vie est toujours beaucoup plus complexe que tous les discours qui prétendent la formaliser, la synthétiser, et au bout du compte la contrôler. Si l'art peut être politique, c'est en tant qu'il pratique une politique du récit, c'est-à-dire une politique du multiple qui est la parade la plus efficace à toutes les synthèses normatives prodiguées dans une journée de radio, de télé, ou dans les essais publiés par nos intellectuels peu soucieux de confronter leurs chères idées à la réalité. Le débat public est saturé de synthèses, au mieux creuses (les Français veulent du vivre-ensemble), au pire nuisibles (les immigrés viennent chez nous profiter des allocs). A cette définitive indigence, qu'opposer ? Des récits. Raconter des vies. Trois parcours de migrants, bien détaillés (pas comme dans le dernier Audiard) suffiront à dissoudre mille synthèses mortifères.

On touche là à ce qui est un programme esthétique à grande incidence politique : attaquer le majeur par le mineur, jouer le récit contre les idées. Ça c'est un trait constant chez moi, déjà présent dans certains textes des Zabs qui déconstruisaient des idées, y compris des idées qui sévissaient au sein de la contre-culture. *Deux singes*

a failli s'appeler *Les idées*, parce qu'au fond j'y raconte comment un idéophile précoce en vient peu à peu à concevoir un dégoût des idées, qu'il délaisse en se rendant disponible à la multiplicité du vivant.

C'est aussi par cet angle qu'on peut comprendre notre affaire de puissance (appelons ça une transition à la Pujadas, ce fieffé punk-rocker).

Prenons, oui, l'exemple du lycéen qui brise une vitrine. Aussitôt le chœur des commentateurs en fait un symbole, et ramène son geste singulier à un discours synthétique : la jeunesse va mal. Evidemment ce glissement synthétique et symbolique n'est pas complètement saugrenu, surtout si ce forfait est perpétré à l'occasion d'une manif. Mais quand même, quelle manque de parcimonie dans la formulation. « La jeunesse », qu'est-ce que c'est que ce truc ? (les 300 pages de notre livre n'avaient pas d'autre but que de diviser ce gros mot en de multiples angles, en de multiples infra-nominations) “Va mal” c'est à-dire ? Elle va mal tout le temps ? Mais pour quelle raison ? Tout de suite mon réflexe serait d'aller voir ce « casseur » et de lui demander : toi raconte-moi ce qui t'a attiré dans cette manif, et poussé à t'y comporter comme ça ? Un peu ce qu'a fait Foucault dans ce merveilleux livre qui s'appelle *Vingt ans et après*. A défaut de le rencontrer, je peux encore imaginer ce qui le traverse quand il balance une poubelle métallique dans cette vitrine. Je peux l'imaginer en me référant à mon corps, à mon expérience. Mon expérience, c'est le plaisir que je prenais à caillasser les CRS à la fin des manif étudiantes. Mais aussi le plaisir matérialiste (je préfère encore dire matiérophile) que je prends, dans les films d'action, au spectacle de la monumentale destruction de la matière qu'opèrent par

essence ces films (je sors de *Mad max*, pas exactement une fête de la subtilité, mais grosse fête de la matière). Car disséminer la matière en la martyrisant, c'est la rendre encore plus tangible, c'est un hommage érotique à elle. En passant par tout ça, je ne peux pas croire que le type qui brise une vitrine ne prenne pas un immense plaisir à le faire ; avant de me précipiter dans le symbole et dans les banalités sociétales, c'est la chose la plus concrète que je puisse dire sur son geste. Celle dont je peux être sûr.

Tout cela s'ancre dans une sorte de psychologie spinozienne. Nous participons du vivant (Spinoza dirait : de la Nature), or le vivant est puissance de vie. Le vivant c'est le désir. Donc dans tout phénomène vivant (et caser une vitre en est un), il y a un désir à l'œuvre. Avec Deleuze et toujours dans la foulée de Spinoza, je ne crois pas aux forces du négatif. Une force du négatif est un non-sens, un oxymore. Toute manifestation de vie est la manifestation positive d'une puissance. Positive ne veut pas dire joyeux, hein. Ni optimiste, ou ce genre de conneries. Cela veut dire l'occupation pleine d'une puissance. Sachant qu'il y a des puissances troubles (par exemple un jaloux est pris par une puissance trouble), des désirs obscurs, etc.

C'est par ici que je peux traiter la très opportune question que tu poses. Si opportune que je pense qu'elle est même la question centrale d'un nietzschéen qui se trouve être de gauche (et vice versa) - au titre de quoi ta convocation de Rosset, nietzschéen génial, tombe à pic. En gros : un nietzschéisme de gauche est-il possible ? Ou pour le dire de façon moins codée : comment désirer que des forces contestataires émergent, alors que précisément

on promeut des forces affirmatives ? Comment s'inscrire dans la joie tragique tout en désirant politiquement que les classes populaires s'émancipent d'un certain nombre de saloperies qui leur sont faites ? (puisque en dernière instance je ne vois pas comment mieux définir une option de gauche radicale)

A ça il y aurait plusieurs réponses, ou plutôt plusieurs éléments de réponse :

– la joie tragique, comme dit dans la conf et rappelé par toi, ne peut vraiment s'exercer, c'est l'art. Dans la vie courante, il est tout de même assez compliqué de se gonfler de joie à la nouvelle de la mort d'un ami. Alors la politique, qui procède la vie courante et non de l'art, ne saurait être pulsée par la joie tragique. Elle intervient dans une vacance de cette joie. C'est sans doute ce qui me pose problème en elle – l'omission sur laquelle elle repose - mais on dira qu'il y a un temps pour tout : un temps pour briser des vitrines pour effrayer le capital, un temps pour jouir de la casse en soi.

– Un temps pour tout signifierait que les deux axiomes peuvent cohabiter. En blaguant à moitié, je dirais que la preuve qu'on peut être nietzschéen et marxiste, c'est que je le suis. Car je constate dans mon propre corps que ma compréhension intime de cette forme de pensée affirmative-tragique, mon adhésion nette et durable à la prose de Nietzsche et à ses successeurs (Foucault, Deleuze, Rosset, ou des cinéastes comme Skolimovski, Cronenberg, Verhoeven) ne m'empêche pas de me réjouir dès que je vois des forces d'opposition émerger. Contradiction ? Non, il n'y a jamais de contradiction. Il y a une logique subtile. La logique, ici, est de deux ordres :

1. Analogiquement à notre homme qui casse une vitrine, une foule d'opposition, même hérissée de pancartes "Tous dehors !" est concrètement traversée par des forces affirmatives. Elle est traversée par de l'énergie. Une foule d'opposition, c'est toujours du désir à l'œuvre. C'est toujours une poussée de vie. Et de fait, la vie s'y multiplie, s'y augmente. Dans une foule d'opposition je marche, je cours, je chante, je crie, je casse, je me prends des coups, je me prends la pluie, je me prends des coups de soleil, je me prends une merguez, c'est fou ce que je me fais prendre dans tous les sens. Je vis comme jamais, plus que jamais. Une foule d'opposition est, le plus souvent, une fête du vivant – pour peu que les mégaphones n'émettent pas que du Manu Chao. Ce qui me mène au point 2.

2. La promotion du oui passe souvent par des non partiels. Nietzsche a très bien vu cette petite torsion : le oui consiste souvent à dire non au non. Voir le bestiaire nietzschéen : le oui vitaliste, qui est placide comme un âne, doit se faire guerrier comme le lion pour lutter contre les forces de mort. Si l'on considère que le capitalisme est une puissance de mort, alors toute force qui s'y oppose est du côté du vivant. La seule politique qui m'intéresse, c'est celle qui défend la vie, c'est-à-dire la complexité, le foisonnement, le peuple tout court et le peuple en soi, contre toutes les forces qui prétendent restreindre le vivant, comprimer les corps, uniformiser les quotidiens – ce que Deleuze subsumerait par le terme contrôle. Cette lutte est tout à fait homothétique de celle que je mène contre l'Un sur le plan des idées et des discours. Pour moi tout ça c'est pareil, c'est la même énergie. Une même défense de cette pauvre petite vie que

tant de forces accablent. En dernière instance, je n'ai qu'un socle idéologique, qui est un tempérament foncier et s'ancrerait dans des choses très intimes chez moi, c'est le vitalisme.

Pour boucler la boucle de cette trop longue réponse, je dirais que je ne suis féministe qu'en tant que le féminisme s'inscrit dans une option vitaliste plus générale.

Et pour raccrocher à notre sujet, je dirais qu'au bout du bout un morceau de punk-rock me transporte parce qu'il propose un inégalable taux de compression de vie. Un morceau de punk-rock c'est de la vie qui vous saute à la gueule, comme un tigre tendre et féroce. Comme un tigre né d'un âne et d'une lionne.

06 août - 09 août 2015

Les âmes : Ah ! le grand retour du tigre tendre et féroce ! C'est qu'il rode, comme le loup blanc, dans plusieurs de tes textes. Comme d'autres bestioles d'ailleurs, d'âne à zèbre. Félin plein de vitalité donc, à ne pas confondre avec ce que, depuis Mao, on appelle un tigre de papier, annonçant nos quelques développements esthétiques à venir, ou version *queer*, une ânesse de papier née d'un tigre et d'un lion interrogeant cette fois, de manière saugrenue je te le concède, mais pas plus que de l'imaginer écoutant du punk, l'hypothétique position d'un Nietzsche face aux enjeux, aujourd'hui de la P.M.A, hier de l'avortement. Je me posais bêtement cette question anachronique en lisant notamment sous ta plume, ici (« La seule politique qui m'intéresse, c'est celle qui défend la vie »), là dans *Deux singes*, ce long plaidoyer en faveur du vitalisme qui présente le risque d'un malentendu possible autour de la défense sèche de la vie plutôt que du vivant. Notamment lorsque tu écris en conclusion d'un long développement au chapitre 2005 de ton livre : « On l'a fait [sauver un homme] parce que les crétins de malades, comme les saloperies d'hyènes, sont porteurs du bien absolu de la vie, porteurs d'un petit cœur dont il est absolument recommandable qu'il persiste dans sa stupide obstination à battre ». Il faut pourtant, comme souvent, se garder d'une lecture trop hâtive. Pour ma part, je ne me réfère que très précautionneusement à Nietzsche, parce qu'il est trop plastique, mais de ce que j'en ai compris, tu me corrigeras si je me trompe, le vitalisme du philosophe au marteau se distingue du

Conatus ontologique de Spinoza (tel qu'il l'expose dans la troisième partie de *L'Éthique*), autrement dit de l'instinct de conservation, car cette persévérance dans l'être serait l'expression d'une situation de détresse. C'est-à-dire, écrit Nietzsche dans *Le Gai savoir*, « une restriction apportée à l'impulsion vitale qui, de sa nature, aspire à une extension de puissance et par là même souvent met en cause et sacrifie la conservation de soi. » Je crains que ça ne soit pas clair pour tous ceux et toutes celles qui ont eu le courage de nous lire jusqu'ici, aussi vais-je m'en tenir à un phénomène très concret observé ce midi.

Depuis ce matin, tout le nord de la métropole lilloise est envahi de fourmis. L'essaimage est un phénomène que l'on observe parfois, ici de manière spectaculaire, lorsque le temps est chaud et orageux. Il correspond à la saison de la reproduction chez les fourmis, notamment chez les *lasius niger*. C'est le seul jour de joie, d'oubli et de folie chez elles, l'unique dimanche comme dirait Maeterlinck, célébration macabre de la vie dans ce qu'elle a de moins attendu, de moins explicable et de plus contraire aux sentiments communs. J'abrège. Les femelles ailées, que l'on reconnaît parce qu'elles sont plus grosses, s'envolent à la recherche de partenaires sexuels. L'attrait semble irrésistible. C'est le délire du sacrifice, peut-être inconscient, mais qu'importe, la victoire paradoxale de l'avenir et de la vie irrépressible sur le confort assuré d'un quotidien parfaitement rodé. Attirées et guidées par les phéromones produites par les mâles, elles prennent d'assaut le ciel, toutes de concert, elles qui sont d'ordinaire si terrestres. Après l'accouplement, les mâles meurent, jonchant par centaines et par milliers les routes, les trottoirs, les balcons et les pelouses d'une ville

indifférente au carnage. Les femelles, elles, s'arrachent les ailes, tentent de trouver un abri et pondent leurs œufs quand elles ont la chance de ne pas s'être fait écraser ou dévorer par des oiseaux ou d'autres congénères de colonies voisines. C'est en réalité le temps du charnier. J'irai, ce soir, fouler une dernière fois tous ces morts, mais pour l'heure, j'assiste songeur au vol nuptial, la grande immolation au principe de la vie, cet instant grisant d'une complexité effroyable inhérente à cette impulsion vitale qui aspire à l'extension de puissance, seule à même de menacer et de sacrifier la conservation de soi. Nous assistons ici, dans ses aspects les plus contradictoires et les plus incompréhensibles à cette tendance de la vie à rechercher dans le mouvement même qui la porte son propre anéantissement. La négation de la vie elle-même. Le concept de Volonté de puissance nous permet ainsi de comprendre des phénomènes et des conduites de vie qui s'apparentent tantôt au gaspillage, tantôt au suicide lui-même, comme expressions paradoxales de la vie menée à son plus haut point. Le gaspillage sous toutes ses formes n'est donc plus un phénomène radicalement irrationnel, mais la conséquence d'un emballement de l'extension de puissance dont la vie elle-même est la source. La vie en tant qu'elle recherche continuellement sa propre intensification et qui est le motif de toutes les actions jusque chez celles et ceux qui en arrivent à se pendre, pour citer Pascal.

Les fourmis, pourvues d'un excédent de puissance qu'elles ignorent (Remy de Gourmont) – rien ne peut en effet nous donner une idée de l'énergie accumulée en elles - s'envolent vers la mort, gorgées d'une vitalité indestructible, et ce dans une pulsion de vie qui les

dépasse en même temps qu'elle les tue. Le vitalisme que tu exposes ici ou dans ton roman n'aurait donc rien à voir avec la volonté bigote de défendre et conserver la vie, car il est lié au contraire à la volonté de puissance qui est toujours à perte. Nietzsche encore : « Mais en tant que savant dans le domaine des sciences de la nature, on devrait savoir sortir de son réduit humain : dans la nature ce n'est point la détresse qui règne, mais l'abondance, le gaspillage, même jusqu'à l'absurde ». J'ose ici un parallèle audacieux avec tous ceux qu'on nomme depuis Michel Ragon les *vaincus* de l'histoire ; les communards, les émeutiers et les émeutières, les insurrectionnalistes, les ultras, tous ceux et toutes celles qui s'engouffrent dans les expériences insurrectionnelles comme on s'immole en cherchant à atteindre ce que Camille Mauclair a appelé le *Soleil des morts*. L'assaut du futur par ces coureurs de risques n'est pas une lutte pour la vie, encore moins un combat pour une vie meilleure, mais il serait la vie qui se veut elle-même. Il serait la vie qui recherche sa propre intensification. Vu sous cet angle, la dimension sanglante de bien des épisodes révolutionnaires tiendrait dans cette volonté de vie qui demeure étrangère au désir de vaincre – comme à celui d'être vaincu.

Dans le chapitre 2002 de *Deux Singes*, tu gloses au contraire sur le sinistre ontologique de la gauche, à l'heure notamment de la défaite de Jospin le 22 avril à 20h01, en suggérant que « la passion politique est une passion de la déception ». Prudent, tu fais bien remarquer aux lecteurs que tu ouvres des guillemets invisibles : « La passion révolutionnaire, en tant que version radicale de la passion politique, hisse haut la croyance pour que plus belle soit la chute ». On épouse selon toi la révolution

« non pas malgré son impossibilité, mais en vertu de ». De la même manière on parle généralement avec envie de l'utopie pour ce qu'elle promet par définition de n'avoir pas lieu. Tu dresses en somme le portrait psychologique – l'adjectif a son importance - d'une belle bande de loosers ! Tu cites en illustration ton premier roman, *Jouer juste*, qui paraît au printemps social 2003, un autre moment crépusculaire, donc foncièrement désiré par la gauche : « Il consiste en un monologue prononcé avant une prolongation de foot, où un entraîneur peu orthodoxe explique à ses joueurs pourquoi ils sont voués à perdre. » Et tu dis : « On ne m'ôtera pas de l'idée que la complaisance majoritaire à la défaite explique, entre autres facteurs aléatoires, le relatif succès de ce texte ».

Je pousserai pour ma part ton raisonnement jusqu'au bout en distinguant les révolutionnaires en acte de ceux et celles qui en ont fait leur profession. Chez les premiers qui sont rarement aussi les seconds – je pense une fois de plus aux cohortes de vaincus, aux prolétaires, à certains traitres à leur classe, à des conseillistes, à des anarchistes, à une part importante du *lumpen* et à celles et ceux qui se tiennent toujours aussi loin de « l'insurrection globale dont le charme est de ne jamais advenir » qu'ils sont près du grabuge chaque fois qu'il se présente -, chez tout ceux-là donc, la perte – aussi radicale soit-elle - n'est pas la défaite, mais la conséquence d'une recherche irrépressible de l'intensification de la vie jusqu'à la chute, parfois finale. Et ceci au mépris de la conservation de soi. Tu cites un essai de Pierre Senegès paru fin 2002 chez Verticales qui postule que « tous les furieux qui ont voulu voler depuis Icare sont en fait des adeptes de l'écrasement ». Peut-être a-t-il raison. Peut-être avez-vous raison. Mais

nous parlons bien des furieux qui ont voulu imiter le geste esthétisé d'Icare. Pas d'Icare lui même et de son vol nuptial. De même que tous ceux et toutes celles pour qui « la passion politique est jouissive aussi longtemps qu'elle demeure incantatoire » et qui n'auraient fait la révolution pour rien au monde « parce qu'elle offre un plaisir bien inférieure à celui de son invocation » sont rarement celles et ceux que nous retrouverons demain en train de danser ivres de joie sur des barricades, toujours dans « un conflit localisé et pointu », accoudés à la barrière d'un monde nouveau comme à celle du bal où l'on vit la vie plus que de raison, et où l'on chante plus que de poumons, un bon vieux morceau de punk rock par exemple ! Ceux et celles-là ne fétichisent ni la défaite, ni l'écrasement, mais à l'instar d'Icare, vivent l'envol comme l'intensification de leur propre vie à travers la volonté de puissance qui les traverse. Et peu importe la chute qui n'est vécue que comme accélération.

Et parce que nous ne nous sommes pas très éloignés au final de ce qui nous occupe, je dirai en des termes nietzschéens qui ne sont pas les miens que le *no future* du punk-rock est à rechercher davantage dans l'excès de vie que dans une détresse quelconque. Retour au tigre donc. Je pense en écrivant ces quelques mots, dans l'exercice qui est le mien d'essayer de comprendre ce que tu nous dis, à Francis le guitariste des *Ashtones*, frappé par une balle perdue tirée par un chasseur sur le bord de l'autoroute alors que le groupe rentrait d'un concert donné à Dijon. L'accident a nourri chez beaucoup une haine et un ressentiment tenaces contre les chasseurs. Aujourd'hui encore, lorsque je l'écris, je pense que beaucoup ne sont pas en paix par rapport à ça. Pour ma part, si j'étais

nietzschéen, je dirais que je ne crois pas au hasard de la trajectoire de la balle, pas plus que je n'imagine la préméditation du geste de la part de crétins qui n'en seraient de toutes façons pas capables. Cette foutue balle qui a traversé ce pare-brise roulant à cent dix kilomètres heure a été nécessairement absorbée, déviée, captivée, engloutie par cette concentration, cette abondance de vie jusqu'à l'absurde que charrie un groupe punk en tournée. Ce tigre bondissant. Le tragique est dans la vie. Pas dans le hasard. Aucun chasseur n'est jamais parvenu à abattre un tigre en ce bas monde. Ce sont les tigres qui fondent sur les balles. Jamais le contraire. Francis était un tigre. Voilà ce que je dirais sans chercher à convaincre personne de cette fable dans laquelle il n'y a rien à croire. Suffit, je pense, d'être déjà parti en tournée, comme tu l'as fait, pour comprendre ce que je veux dire ici, même si, en quelque sorte, nous avons définitivement quitté le matérialisme. Au final, j'ai l'impression que Nietzsche sert principalement à se raconter des histoires. Pas toujours drôles. La vie, la mort, le punk. Tout cela est lié non ? A moins que je n'ai des fourmis dans le cerveau...

FB : D'abord je tiens à te dire que j'aime beaucoup ta rêverie autour de Francis, parce qu'elle accueille une hypothèse un peu folle mais lumineuse que je reprendrais cavalièrement à mon compte, en citant une phrase d'*Au début* qui suit la découverte du cadavre d'un jeune délinquant, atterri dans un fossé pour une raison inconnue : « en dernier ressort on veut ce qui arrive ».

Je dis bien rêverie, en écho à ta phrase sur Nietzsche qui servirait « principalement à se raconter des histoires ».

Eh bien oui, un penseur, fût-il le plus rigoureux des philosophes, ça sert peut-être essentiellement à ça. Au fond, spécialistes et universitaires mis à part (mais les spécialistes ne feraient-ils pas fausse route en traitant trop sérieusement, trop rigoureusement l'objet de leur spécialité ?), nous avons tous ce rapport là aux philosophes, et pas seulement au plus littéraire d'entre eux susnommé : ils sont, semblables aux artistes en cela, des supports de rêveries. Saisir un philosophe en amateur est la meilleure façon de le saisir. Nous sommes tous des amateurs. Il n'y a que des amateurs. J'ai décrit à peu près comme ça mon rapport à Deleuze dans le D de l'abécédaire. Et *Deux singes* ne décrit pas autrement ma fréquentation dilettante de Nietzsche depuis 25 ans : la notion de "ressentiment", centrale chez lui, a pris à mes oreilles des sens différents au fil des ans, modulés sans doute par des contingences, des préoccupations ponctuelles, des inflexions contextuels, avant d'en arriver à ceci, qui n'est sans doute pas trop éloigné de ce que le bougre entendait lui-même dans ce mot projeté au-devant de lui (mais l'amateur ne cherche pas la congruence avec ce-qu'à-voulu-dire-l'auteur) : le ressentiment c'est un fiel exercé contre la vie en tant que vie. Ce qui nous mène au point que tu soulèves.

Point que je ne peux aborder qu'en amateur aussi. Tu fais bien de poser une nuance entre vie et vivant. Du reste le vivant est bien le mot en usage parmi la bande d'amis évoquée à propos de *Treize femmes*. Mais, et c'est là qu'en moi le littéraire – ce philosophe aléatoire, ce penseur a-systématique, ce sophiste - reprend le dessus : je ne me sens pas de fixer une terminologie rigoureuse là-dessus, ayant l'intuition que les termes sont, à la fin des fins,

interchangeables. C'est juste une situation relative, celle d'une société contemporaine où la défense de la vie a été préemptée par les cathos réacs, qui fera qu'on s'équipe plutôt de la notion de vivant.

J'en dirais autant de la très rigoureuse, et très juste je crois, distinction que tu opères entre la volonté de puissance nietzschéenne et le conatus de Spinoza. Mais je peux quand même mêler mon grain de sable à cette disputatio. En disant d'abord, que je me sens davantage du côté du conatus, non par réfutation de Nietzsche, mais parce que cette notion me semble plus susceptible d'accueillir un maximum de modalités de vie, sans se limiter à la pulsion des créatures qui, pour persister, sont voués à se dépasser. En somme Spinoza engloberait Nietzsche (précisons quand même que la volonté de puissance est d'abord celle de la plante qui pousse, en quoi elle recoupe le conatus : vivre, c'est persister, et persister c'est presque toujours croître). Mais j'en reviens à la cardinale question qui a occasionné ce petit détour par Baruch et Friedrich : qu'en est-il de cette pulsion de vie lorsqu'elle est poussée jusqu'au risque de sa propre extinction ? Comment expliquer ce paradoxe interne, ce faux mouvement, cette vitalité contre-productive. Là-dessus, il faut jouer serré, car l'enjeu est de taille. Ça tombe bien, tu joues serré, et ma foi c'est très stimulant de te lire (il est rare de constater qu'un intervieweur – mais certes tu es bien davantage que cela en ces lignes - ne vous laisse pas faire tout le boulot, voire le fait à votre place). L'enjeu en somme est de voir s'il existe, parmi le vivant, une pulsion de mort. L'enjeu est de voir jusqu'à quel point nous pouvons faire crédit à l'étrange morbidité qui se glisse dans les nervures de l'analyse des

mouvements politiques, poétiques, et musicaux, le rock au premier chef. Or tu prends précisément deux voies pour développer ta thèse :

1. « chez tous ceux-là donc, la perte – aussi radicale soit-elle - n'est pas la défaite, mais la conséquence d'une recherche irrépressible de l'intensification de la vie jusqu'à la chute, parfois finale. Et ceci au mépris de la conservation de soi. »

et, plus loin : « Ceux et celles-là ne fétichisent ni la défaite, ni l'écrasement, mais à l'instar d'Icare, vivent l'envol comme l'intensification de leur propre vie à travers la volonté de puissance qui les traverse. Et peu importe la chute qui n'est vécue que comme accélération. »

Là je n'aurais pas mieux dit. Ou sans doute l'ai-je moins bien dit dans *Deux singes* (chap 77 bis, toujours) où je parle de nos pulsions destructrices, à nous jeunes anarcho-marxistes, comme d'une démangeaison du vivant. Je note d'ailleurs au passage que le type de gens que tu connectes à cette pulsion là, c'est en gros les prolétaires, les émeutiers effectifs. Et cela aussi rejoindrait un implicite de mon livre : finalement ce que j'y décris, c'est les affects propres à ce qu'on appelle l'intellectuel de gauche, ou plus généralement, à ceux, nombreux, et j'en suis sans doute, pour qui l'exercice politique consiste essentiellement à commenter des faits politiques plutôt qu'à y prendre part.

2. (plus haut dans ton texte) : « tous ceux qu'on nomme depuis Michel Ragon les *vaincus* de l'histoire ; les communards, les émeutiers et les émeutières, les insurrectionnalistes, les ultras, tous ceux et toutes celles qui s'engouffrent dans les expériences insurrectionnelles

comme on s'immole en cherchant à atteindre ce que Camille Mauclair a appelé le *Soleil des morts*. »

Là ce n'est plus exactement la même poésie, la même rêverie. Là on reprend les accents de la vieille morbidité romantique, selon laquelle le mal de vivre inclinerait le maudit (qu'il soit poète ici ou rocker là) à trouver la mort désirable.

Cela se joue à rien, à de petits écarts lexicaux. Mais la différence est fondamentale entre deux schémas, deux récits. 1. le punk-rocker est mu par une pulsion insatiable de vie qui le mène, sans que ce soit son but, aux confins du vivant, et parfois, incidemment (j'insiste sur ce incidemment qui est le nœud de l'affaire), à la mort. 2. il y a, au travail dans le rock, dans le punk-rock, une pulsion de mort. Ce qui fait passer ces mouvements, que je tiens pour profondément affirmatifs, du côté du nihilisme dans son sens le plus nietzschéen : haine du vivant, fâcherie irréconciliable avec ce qui est, prise en grippe du réel. On serait là à rebours de l'amor fati, central dans la pensée de Nietzsche : aimer ce qui est en tant que cela est. Et alors je pourrais me foutre au cul mon idée que le rock est une musique affirmative.

En passer par le dossier drogue permet de clarifier encore la nuance. La thèse 2 a irrigué la glose rock sur la drogue, et produit le même sempiternel récit. En gros : x est un écorché vif (m'a toujours bien fait rire cette expression), un cabossé natif, et dans le rock il trouve de quoi accélérer sa fuite en avant, et dans la drogue de quoi se précipiter dans le précipice chéri. Alors qu'un récit 1 est possible, et me semble plus conforme aux faits dans la plupart des cas : x a de la vie à revendre, un gros

stock d'énergie que son quotidien contrarié ne trouve pas à écouler ; dans le rock il trouve de quoi "s'augmenter" (dirait Spinoza), il découvre un domaine d'intensité vitale équivalent au sien, ajusté au sien (convenant, dirait le même). Au sein du périmètre rock, qu'il y circule en émetteur ou récepteur ou les deux, il trouve à jouir davantage, à baiser davantage, à boire davantage, à se droguer davantage, toutes choses qui l'augmentent et dont l'excès le mène à une crise cardiaque, un soir de mars, backstage. Dans cette hypothèse, la mort n'est pas désirée, mais une incidence possible de la démultiplication vitale. La pulsion de vie contient la mort, non comme sa fin dernière, mais comme une possibilité narrative – comme la vitesse éperdue en voiture n'a de but que l'augmentation sensorielle mais elle inclut, sans la viser, la possibilité de l'accident.

J'avais pondu un texte sur *Last days*, le grand film de Gus Van Sant, qui en gros disait ceci : Cobain ne se drogue pas parce qu'il est malheureux, il est malheureux parce qu'il se drogue. Et, analogiquement : Cobain ne finit pas déprimé (par la célébrité, la malédiction qui pèse sur lui, et nanani), il finit fatigué ; l'inhumaine densité de son existence depuis cinq ans l'a épuisé, l'a submergé (« aucun humain n'a été conçu pour être connu par deux milliards de personnes » disait Peter Falk-Colombo). Il a tout cramé. Les plombs ont sauté, et s'ensuit un noir. Sa mort n'est pas un dénouement fatal et désiré, mais une extinction. En quoi elle ne souffre pas davantage une surglose mythologique que celle d'un tox qui s'est fait un mauvais shoot sous un porche à Porte de la Chapelle. Une histoire de vie, et non pas une de ces téléologies romantiques-nihilistes qui infectent la littérature rock.

Il y a, ici comme dans d'autres domaines, un étrange crédit prêté à la mort, source d'une poésie de la nécessité rétrospective – s'il est mort, c'est qu'il y était voué. Au passage on est vraiment très loin du clownesque, on a rechuté dans le sérieux sépulcral d'un poème de Chateaubriand au mieux, d'un film de James Gray au pire.

Peut-être que cette téléologie a, dans certains cas, et même dans celui de Cobain dont après tout je ne connais pas le détail des « derniers jours », quelque pertinence. Je ne nie pas qu'il y ait, au sein du vivant, des forces de mort, au prix d'un court circuit du conatus (je renvoie là-dessus à Deleuze détaillant rigoureusement ce processus dans son cours sur Spinoza, disponible en ligne). Mais comme elle est dominante, j'essaie de faire valoir un autre récit, au nom d'une stratégie de rectification dialectique, ou d'intranquillisation des hypothèses majoritaires. C'est un principe d'écriture : non pas tant l'esprit de contradiction, que le contrepoint. Ainsi, en diversifiant des angles de vue, on donne au vivant une chance d'être restitué dans sa totalité, du moins dans sa complexité. L'art ne saurait être réduit à la plainte des maudits. S'il n'est pas davantage que cela, il est vraiment peu de choses. Je ne peux me résoudre à ce que l'art soit peu de choses.

06 août - 09 août 2015

Les âmes : Je n'ai pas l'impression que Clément Rosset se définisse dans aucun de ses textes comme nietzschéen de gauche. L'expression me semble aussi étrange que celle dont on affuble parfois, pêle-mêle Léon Bloy, Nimier, Rebatet, Bernanos ou Léautaud, tous taxés d'*anarchisme de droite*, même si je vois *vaguement* à quoi elle renvoie. Tu dis d'ailleurs dans *Deux Singes* avoir classé dès la terminale le dossier Nietzsche « sur l'étagère anarchisme de droite », trouvant néanmoins le Monsieur particulièrement séduisant (« le nom auquel je me plais à être associé aux yeux de mes semblables lettrés et supérieurs est Nietzsche, N,I,E,T,Z,S,C,H,E qui font : Nietzsche »). Si tu es encore réticent face à sa « moustache pleine de puces », reste entendu que « les grands esprits sont de gauche même quand ils sont de droite », ce qui est une autre manière d'apprécier les puces (*Fleas*). Et tu affirmes la chose bien avant de découvrir, durant l'été 95, la force foncière des écrivains effectivement droitiers. Tu dis au final à l'époque pouvoir « illustrer une réplique de Montherlant par un vers de Desnos, croiser les lexiques de Bakounine et de Drieu, aimer Diderot et Saint-Augustin » puisqu'on peut faire dire tout et son contraire aux mots. La preuve : « anarchiste de droite ». Alors évidemment tu n'en es plus à l'équation posée en 88 selon laquelle « l'écrivain pense juste, or penser juste c'est penser contre, donc le bon écrivain est contestataire, donc en gros communiste, donc en gros avec nous », mais pas loin. Je me goure peut-être, mais j'ai quand même l'impression que

l'expression "nietzschéen de gauche" traduit ce genre de petit arrangement en forme de synthèse qui nous mènera sûrement bientôt à saluer des "anarchistes de droite de gauche". Je me moque, mais c'est en gros ce qu'on reproche en premier lieu au nietzschéisme de gauche, même s'il ne s'appelle pas toujours comme ça, défendu par Bataille, Onfray, Camus, Blanchot, Deleuze, Foucault et j'en passe. "Pourquoi se réclamer d'un nietzschéisme de gauche ?" serait ainsi la première question. La seconde, avec Macherey qui chronique le livre *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* serait : "pourquoi se réclamer nietzschéen tout court ?" : « De tous les philosophes, Nietzsche est sans doute celui qui sollicite le moins l'adhésion, l'allégeance, voire même la reconnaissance. Nietzsche est impossible, injustifiable, (...) définitivement intempestif et importun ». Non pas que ça soit de mauvais goût de se revendiquer de lui, mais que l'affiliation semble impossible. Si Dieu est mort, pourquoi s'encombrer de maître ? Pour Clément Rosset, comme pour toi je crois, il faudrait penser "comme" avant de penser "avec" le philosophe à puces moustachu. Alors qu'on pourrait agir en anarchiste. Par exemple. Dit autrement, la question serait : est-ce que tu subsumes ton anarchisme sous ce nietzschéisme gauchisé de la même manière que, tu le disais dans ta réponse précédente, tu inscris l'option féministe qui est la tienne dans une option vitaliste plus large ?

FB : Accord total, ici, et qui me permet de préciser. C'est pour la faire courte que j'ai parlé de "nietzschéisme de gauche". Ce syntagme est effectivement inapproprié.

Plus justement je dirais que je suis de gauche – et là encore mieux vaudrait dire que je suis marxiste et libertaire, s’il faut absolument être quelque chose - et que parallèlement Nietzsche compte parmi les trois ou quatre penseurs qui m’accrochent le plus. Comme Foucault, Deleuze, Rancière, (on reconnaîtra là d’ailleurs une certaine lignée), Nietzsche me parle (au sens où Lordon dit que, lisant Spinoza, “ tout m’a parlé ”). Soyons prosaïques, puisque nous sommes des amateurs : de Nietzsche je peux dire a minima qu’il me parle. Que *ça me dit quelque chose* – et toute une vie ne suffira pas à élucider quoi exactement, et c’est tant mieux, c’est dans cet écart entre “ ça me parle ” et “ de quoi ça me parle ” que se glissent les approximations qui soutiennent la rêverie, la pensée envisagée comme formalisation provisoire et donc amendable d’une rêverie. On en arrive donc à l’articulation minimale, la plus ouverte, celle du “ et ” : je suis de gauche et nietzschéen. Ou, plus modestement factuel : je suis de gauche et lecteur régulier de Nietzsche. C’est donc tout sauf un maître – je ne fais aucun usage de ce mot qu’exhalent sans modération nombre d’intellectuels, et même des supposés libertaires comme Onfray. Cette fréquentation, ce compagnonnage libre, je l’ai ici et là désigné sous un mot simple, celui d’amitié. Nietzsche n’est ni un maître, ni une référence, mais un ami. Un ami ne me chaperonne pas, mais il me touche, il me chauffe, il me tripote, il me chatouille, il me parle. Quelque chose joue entre lui et moi. Quelque chose se joue. Quelque chose matche.

Je ne sais pas si le punk est de gauche – Dieu nous garde d’une telle restriction de sa puissance -, mais je constate, narrateur de moi-même, que ma vie a beaucoup oscillé

entre ces deux pôles. Je ne sais pas si Nietzsche est de gauche, et franchement on s'en branle, et effectivement Rosset ne s'est jamais dit nietzschéen de gauche, ni même de gauche tout court d'ailleurs, mais je sais que le jeu institué entre ces deux pôles est très fécond. Au bout du compte je dirais ceci : Nietzsche n'est ni de gauche ni de droite, mais sa fréquentation fait beaucoup de bien à un type de gauche, en tant qu'elle promet au moins deux précieux bénéfices :

– découplage de la gauche et de la morale, en tout cas de la moraline. Là-dessus, je suis assez bavard dans *Deux singes*, parce que c'est crucial : après avoir précocement rallié la gauche sur le mode infantile-chevaleresque de la défense de la vertu (voir chapitre « 85 »), je contracte assez vite un fort dégoût à l'endroit de la gauche qui s'attribue un magistère moral (voir chapitre « 92 »). Oui il est possible, en travaillant un peu, de tenir que la solidarité indéfectible à l'endroit des classes populaires s'opère sous un autre régime d'affects que celui de la défense paternaliste de la veuve et de l'orphelin. Sur ce point le structuralisme d'un Althusser, le matérialisme scientifique d'un Marx, la précision archéologique d'un Foucault, le vitalisme amoral d'un Deleuze, aident beaucoup. Aident beaucoup à redéfinir le pli existentiel qui ordonne la gauche qui m'importe : non pas supériorité morale, mais puissance analytique supérieure, puissance de captation du réel. Après tout l'affaire n'est pas nouvelle, puisque déjà à l'œuvre dans *l'Idéologie allemande*, où avant l'heure Marx se moque de l'humanisme para-chrétien de ses collègues allemands de gauche, Feuerbach en tête. Ce que les droitiers contemporains nomment, avec un sacré culot, la « bien-pensance de gauche, ne concerne en fait

qu'une vieille famille sociale et idéologique qui nous aura bien plombé : les bourgeois de gauche qui, oblitérant l'analyse de classes – et pour cause - ne conservent de la gauche que le plus faible, le plus infantile, à savoir un petit kit d'options morales inconsistantes (le racisme c'est mal, un enfant affamé c'est pas juste, Le Pen est méchant, mieux vaut la paix que la guerre, mieux vaut être bien portant que malade)

– déconnexion de la colère et du ressentiment. Ça c'est un peu le fil conducteur de l'enquête de *Deux singes*, et notamment du chapitre 2001 où, via l'antisémitisme de gauche, je repère dans les forces contestataires un possible soubassement ressentimental. La colère comme pulsion affirmative, le ressentiment comme passion triste. La colère se porte sur des configurations sociales précises, le ressentiment sur le vivant lui-même. Reste que la colère est aussi pour une part une "passion triste". "La plus belle des passions tristes", dit Lordon, mais quand même. Alors on formulera encore autrement, et ça nous renverra pour une part au premier bénéfice : la gauche gagne toujours, dans son expression même, à se concentrer sur son acuité analytique. Qu'une sensibilité particulière à l'injustice préside à un engagement de gauche, c'est une chose, et finalement c'est assez sain (il est assez sain que des gens s'émeuvent qu'un clodo crève de faim sans aussitôt se dire que quelque part il l'a mérité), mais l'exercice même de cet engagement devra dépasser ce premier stade sensible et travailler essentiellement à produire des analyses, des descriptions, des récits, éventuellement des actes pensés pour répondre à une situation donnée. C'est ce qui me plaît tant chez Foucault et Rancière : chez eux l'énergie politique s'ancre

dans un fait sensible (chez Foucault, l'homosexualité, chez Rancière sa base chrétienne, pour aller vite), mais ils la dépassent en produisant des travaux qui empruntent beaucoup à des trames narratives. Ni mots d'ordre, ni prescriptions programmatiques, ni incantations morales, mais la description des structures d'aliénation et de leurs variations (surtout le premier) ou le récit d'expériences d'émancipation (surtout le second).

Un mot sur l'anarchisme de droite. Effectivement on pourrait se passer de ces étiquettes, et même à la rigueur de celle d'anarchiste. Nous n'avons pas besoin de ces mots pour penser. Il reste qu'ils présentent l'intérêt de cristalliser des options, des tempéraments (plus haut j'ai dit marxiste libertaire, c'est insatisfaisant mais ça parle un peu, ça n'épuise pas l'affaire mais ça aide à la circonscrire, à l'approcher ; et puis je n'aime pas la prétention trop répandue à se croire irréductible à des étiquettes – croient-ils vraiment que leur génialissime pensée est inédite ?). Mais surtout ces expressions ont un usage social. Elles circulent. Sur le plan relatif et nominaliste qui est celui de la délibération entre sophistes (et non pas entre philosophes orgueilleusement rivés à la vérité pure), il n'est donc pas inintéressant de dialoguer avec elles. Ainsi donc l'anarchisme de droite. Stricto sensu, cette expression proche de l'oxymore n'a pas de sens. On ne voit pas comment un anarchiste pourrait être de droite, et à bien écouter les gens ainsi étiquetés, il apparaît que leur trait commun est une sorte de bougonnerie autoritaire, à rebours des bases anti-autoritaires de l'anarchisme (Eastwood, qu'on a souvent qualifié ainsi par désarroi de pouvoir le classer, en est un bon exemple). On observe aussi chez tous

une indifférence remarquable et révélatrice aux faits historiques où s'est incarné, même provisoirement, l'hypothèse anarchiste. Mais alors que désigne donc le mot anarchiste, à eux accolé ? Eh bien la pire, pour moi, des acceptions possibles et relatives du mot : un fiel intransitif, une mauvaise humeur (voir Rosset sur la « bonne nature » entendu comme disposition joyeuse au vivant même tragique – à compléter par le morceau des Zabs, *Logique du pire*, écrit par Xavier, le plus nietzschéen du groupe, en hommage à Rosset), et pour tout dire une poisseuse misanthropie, volontiers étayée de misogynie, et qui mène à une tenace dépréciation de toute entreprise d'émancipation. Ces gens sont bien, *in fine*, des complices objectifs de la norme. Il se trouve que leur fiel, mais aussi leur salutaire incrédulité, les rend tout aussi réfractaires à un embrigadement réel dans le cirque politique (c'est en cela qu'on peut les aimer parfois), d'où l'écart de langage qui les affilie encore malgré tout à l'anarchisme. Dans un texte pour *Transfuge*, je proposais une distinction entre anarchiste et anar. Mots encore une fois réversibles mais sur lesquels on peut broder une terminologie opératoire. L'étiquette, si erronée soit-elle, peut aiguillonner une pensée, produire des effets de vérité. En cela cette catégorisation a, même mal embouchée, une pertinence.

15 août - 19 août 2015

Les âmes : Cette distinction entre anarchiste et anar m'intéresse. Arrêtons-nous dessus si tu veux bien. Je reprends ta démonstration, celle de la conférence. Pour toi, on peut toujours expliquer que le punk est politique par sa cause, mais tu préfères dire qu'il est principalement politique par ce qu'il produit. Car ça, tu en es sûr. Le punk produit de l'anarchie. Il accouche d'anarchie. Il pratique l'anarchie. Les punks affirmes-tu, n'ont jamais voulu installer et encore moins instaurer l'anarchie, mais par contre, ils l'ont pratiqué d'une manière fondamentale. Comme c'est un mouvement minoritaire, ça vaut en 76, comme en 86, comme en 95 pour toi, comme aujourd'hui pour de nombreux jeunes gens, les punks sont les héritiers sociaux de rien du tout, et donc en gros ils n'ont pas une thune. C'est la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel : le pauvre devient toujours plus intelligent que le riche. Pourquoi ? Parce qu'il faut qu'il développe un système de débrouillardise là où le riche s'en tamponne le coquillard, car comme il est un héritier, il n'a pas besoin de développer d'intelligence ni pour réussir ni même pour vivre dans la société de ses privilèges. Les punks, eux, n'ont rien, donc ils sont contraints de mobiliser leur intelligence. Ce qui explique pourquoi certaines personnes qui n'ont aucun diplôme en poche, pas même le brevet ou un quelconque C.A.P., ont développé une dialectique à toute épreuve et sont bien plus futés et affutés que d'autres qui ont tanné leurs fesses sur les bancs de l'école.

On nous refuse l'accès à quelque salle que ce soit pour jouer du punk, pour dessiner sur les murs ou pour boire des bières. Pas de problème, dis-tu : on va se créer notre propre espace en ouvrant un squat. Cela implique à présent une expertise certaine dans l'organisation de concerts, qui par ailleurs requiert une certaine intelligence politique dans la compréhension des rapports de force. Quand les flics essayent de défoncer la porte par exemple, ou qu'ERDF coupe le jus du squat quelques heures avant le concert, ou pire, le lendemain matin, quand il n'y a plus personne, juste des canettes et de la merde partout dans la baraque, on expérimente l'antagonisme. Là c'est moi qui brode. Bref, le punk n'a pu et ne peut compter que sur lui-même. Cela produit une grande capacité d'auto-organisation : c'est un peu le rêve dis-tu de l'anti-division marxiste du travail [ou le stade ultime du libéralisme et de l'auto exploitation, au choix] : tout le monde fait tout. Du fanzine au bar en passant par le siphonage, la bouffe, l'électricité, le vol, la mécanique, le son, la sérigraphie, j'en passe, dont accessoirement la musique. C'est une école de l'autogestion. C'est de l'anarchie au travail. Et tu expliques, tu le disais plus avant, que ça a formé en toi l'anarchiste que tu revendiques être devenu et que tu étais peut-être déjà.

Tu rappelles quand même que quand tu avais 14 ans, tu étais stalinien. *Deux singes* peut d'ailleurs être lu comme le devenir libertaire du communiste que tu étais. En 85, pour toi, « le communiste est un sentimental qui dans certaines circonstances ne fera pas de sentiments ». Et tu écris avec un sens certain de la formule : « Je suis de gauche parce que je suis sensible, je suis d'extrême gauche parce que je suis extrêmement sensible, je suis léniniste parce

que l'extrême sensibilité a besoin de divisions blindées ». Disons que ton père était communiste orthodoxe. Ça peut laisser des traces. Tu étais trop indiscipliné pour demeurer stalinien, mais quand même tu partais sur des bases qui n'étaient pas exactement anars. Il y avait même un petit mépris pour les anars chez les Bégaudeau dont tu avais hérité ataviquement parce que tu étais fan de ton père politiquement : « Adrien objecte à mes décrets léninistes les crimes perpétrés dès 17 par les bolcheviks. Veux pas le savoir. Défense de la révolution à tout prix. Violence nécessaire. (...) Le glaive est un moment du Bien, dit en gros Robespierre à Danton dans le film de Wajda suivi avec passion un dimanche soir. Moi je suis une synthèse des deux personnages, un humaniste qui se donne les moyens. Dans le patrimoine rock que nous visitons en cumulant nos cartes de médiathèque, les groupes les moins perchés ont ma préférence. Les Who plutôt que les Cream. Les Stones plutôt que les Beatles – Let it bleed plutôt que Let it be. Et bientôt les Clash plutôt que tout le reste. Hate and war ». Voilà au final, contre toute attente, ce qui t'a décoincé, ce qui t'a déraïdi et qui a fabriqué en toi un corps anarchique, ou réveillé le corps anarchiste que tu avais déjà : « Ce qui m'a empêché d'accomplir ma destinée d'intello de gauche, c'est mon goût pour la singerie, le rock, le féminin, la vulgarité, la sous-culture inavouable. Le singe, c'est ce qui vient parasiter tout ça. Le singe qui ne veut pas devenir savant. » Ça n'est donc pas pour rien – qui en aurait douté -, si Boubou, le macaque ramené par l'oncle Didier dans *Deux Singes*, fait son entrée dans le roman et la vie de Chouchou en 77. C'est, selon toi, la pratique à la fois musicale et sociale du punk, la découverte de

cette société des égaux où il n'y a pas de chef, où il n'y a pas d'autorité et où toutes les choses se dessinent en permanence à plusieurs qui t'a empêché de devenir Régis Debray. Ou Olivier Besancenot comme tu l'écris dans *Deux Singes*. Et de conclure ta conférence à l'IEP par ces mots: « Je vois à quel point le punk a fabriqué en moi l'anarchiste que je suis, que je prétends être ». Et moi, c'est justement ça qui m'intéresse de discuter ici : l'anarchisme. Ne serait-ce que pour cette dernière précision que tu apportes, « que je prétends être », qui est le gage d'une honnêteté certaine.

Les précisions sont toujours importantes chez toi. Tu parles volontiers par exemple de “tempérament anarchiste”. Pour ma part je n'aime pas trop le terme “tempérament”, car je crains qu'il soit naturalisant. J'aimerais si tu le veux bien que tu expliques ce terme. Que tu le déplies. A première vue, tous les organisateurs de festival R.A.C. (*Rock Against Communism*, punk d'extrême droite pour le dire rapidement), devant les contraintes qui leur sont imposées, sont amenés à développer eux aussi, un tempérament anarchiste en s'élevant à l'intelligence de l'organisation, dans la joie et au nom de la joie – européenne - , ce qui pourtant ne fait pas d'eux des anarchistes. Il n'y a que les fascistes à la *Casa Pound* pour surfer sur ce genre de confusion en utilisant une rhétorique nietzschéenne autrement moins *réjouissante* que la tienne et en tentant de récupérer l'imagerie et certains modes d'organisations de la gauche dite radicale (centres sociaux, occupations et interventions dans l'espace public, organisation de concerts à dominante punk). Comme dirait Nicolas Caudeville qui t'interviewait à Perpignan : « Louis Alliot

est parfois anarchiste : il range mal sa chambre ! », ce à quoi tu répondais : « C'est le seul moment où il est anarchiste ou alors je ne comprends plus ce mot ». Et effectivement, avec leurs conneries, on en arrive parfois à ne plus comprendre qui est quoi dans le bordel post-moderne. Il existe aujourd'hui un courant nazi punk, un courant hardcore Krishna, des punks chrétiens et des punks conservateurs comme Michale Grave des Misfits, créateur du site internet *Conservative punk*, ou Johnny Ramone qui a soutenu publiquement George Bush pendant les élections américaines ou encore Dave Smalley de Down by law, sans parler des scènes RIF et RAC. Le punk n'est donc décidément pas de gauche. Et tant mieux. Pour le meilleur. Et pour le pire ! Mais je me demande si tous ces gens ont seulement pour dénominateur commun le goût ou la pratique de la musique punk, ou bien s'ils partagent également ce tempérament anarchiste dont tu parles ? Dans tous les cas cela limite l'expression à une disposition essentiellement psychologique, en tant que "vie du corps" sans renvoyer nécessairement à une philosophie politique historiquement datée. Or, j'ai l'impression te concernant que tu passes d'un registre à l'autre, ou pour reprendre tes termes, d'un récit à l'autre, ce qui peut parfois décontenancer mais qui au final s'entend parfaitement ramené à l'expérience de la vie.

On peut appréhender le problème sous un angle différent : Jello Biaffra, chanteur des Dead Kennedys, a assurément un tempérament anarchiste. Nul doute que c'est le punk qui a produit ou réveillé ce tempérament en lui. Mais est-il anarchiste lorsqu'il se présente à la mairie de San Francisco en 1979 ? Il est peut-être toujours un punk, et en cela il est peut-être encore mû par un

tempérament anarchiste. Ce qui a sans aucun doute donné un ton particulier à sa campagne. Mais, si tant est que cette question ait un sens ou un intérêt, a-t-il agi en anarchiste au sens philosophique du terme et tel que le résume par exemple Craig O'Hara dans *The Philosophy of Punk* : « L'anarchie est la seule forme de pensée qui ne cherche pas à contrôler l'individu par la force. L'anarchie rejette toute mainmise étatique. Elle représente la revendication de l'individu à pouvoir mener la vie de son choix sans qu'elle dépende d'aucune manœuvre politique. En refusant d'être dirigés, vous prenez votre vie en main » ? Vu la gueule de sa campagne, on pourrait se dire que oui ! D'une manière autrement plus nette, puisqu'il ne s'agit plus d'un mandat local ou communaliste, était-il anarchiste lorsqu'il a brigué en 2000 l'investiture du *Green Party* pour l'élection présidentielle ? Ou lorsqu'il a encouragé tous les punks à voter pour empêcher que machin soit président ? Pour moi, non. Et je le dis sans dogmatisme, ni dédain pour la personne de Jello Biaffra d'autant qu'il ne se définit peut-être pas comme tel ou qu'il le soit par ailleurs resté à bien des égards, n'essentialisons pas. Je peux d'ailleurs être curieux, bien que septique, quant à la stratégie politique qui est la sienne. Comme je suis curieux à la rigueur de discuter avec des anarcho-syndicalistes de la C.N.T. ou avec Jean-Marc Rouillan lorsqu'ils rejoignent les rangs du N.P.A. Mais je pense que ce faisant, ils renoncent non pas à leur tempérament anarchiste mais à l'action anarchiste dans ce qui la définit. Ou alors, moi non plus je ne comprends plus ce mot.

Tu dis dans *Deux singes* avoir voté pour Mélenchon en 2002. Après tout pourquoi pas : le roman, une fois de

plus, raconte le devenir libertaire d'un communiste. Ça passe peut-être par là. Mais au chapitre 89, tu écris : « Je refuse la démocratie électorale au nom d'une conception supérieure de la politique à laquelle je ne donne aucune incarnation. Zéro + zéro ». Tu écris aussi avoir brassé avec les Verts. Je ne sais pas si tu as voté Eva Joly aux dernières élections, mais tu as participé aux universités d'été des Verts de 2007. Non sans avoir laissé libre court à ton tempérament anarchiste puisque tu y défendais l'individualisme là « où on attend de l'intellectuel qu'il éclaire le monde et stimule les entreprises solidaires pour l'humaniser ». L'anarchiste néanmoins a plutôt tendance à se tenir très éloigné des partis. Et à ne pas voter. Plus récemment tu as réalisé avec la bande Othon un documentaire sur la difficulté d'une mise en actes de la démocratie participative et sur ses enjeux dans une petite ville comme Montreuil. A travers cet éclairage, *On est en démocratie !* se révèle être aussi un documentaire autour de la figure de Dominique Voynet, maire de la ville. Là encore, le portrait d'une politicienne – ou même plus simplement un documentaire sur le citoyennisme - n'est pas ce qu'on attendrait d'un anarchiste. Soit qu'il travaille à charge (combien de procureurs façonnent l'anarchisme politique ?), ce que tu critiques notamment sous le terme de “comédie des vertueux” dans ton roman : « Embarrassé, Chouchou, par le sous-texte de tout discours indigné : je suis meilleur que le salaud que je stigmatise. Embarrassé par l'autoportrait flatteur que dessine en creux toute incrimination, et par un surplomb moral dont pas plus qu'un autre je ne suis digne – *je rêvais d'être propre, mais j'avais déjà les mains sales.* ». Soit qu'il s'en méfie viscéralement, comme le tigre en sous-bois.

Mais bref, il ne faut jamais rien attendre, par définition, et d'un point de vue du bon sens, d'un [tempérament] anarchiste, ni tenter de le circonscrire. Ça donne des ruades. Et c'est certainement ce tempérament qui vous conduit, toi et tes amis, notamment grâce à la liberté que vous offre votre façon de vous organiser, de filmer et de monter ce film, à montrer, au sens où c'est l'image qui parle, le hiatus qui existe parfois entre la tête et le corps. L'élue verte est ce que tu appelles une "vraie démocrate", sauf qu'elle trouve que le peuple n'est jamais à la hauteur de la haute idée qu'elle se fait du *demos*. « Du coup ça l'agace, ça la tend, et son honnêteté devient une rigidité » dis-tu. Rigidité du corps que d'aucuns rapprochent de celui de la compétitrice en natation qu'elle a été. Il y aurait la tête. Et puis il y aurait le corps. Certes, l'un n'est jamais coupé de l'autre, du moins chez l'être vivant [et hormis la poule – un temps]. Mais il y a parfois prévalence de l'un sur l'autre. On peut par exemple imaginer à l'aune de ce constat que chez un militant ou chez une militante anarchiste, la tête l'emporte sur le corps, sur la vie du corps, sur ce tempérament anarchiste qui nous prémunit la plupart du temps du danger du moralisme, du moins de basculer tête la première, justement, dedans. Mais il faut préciser que l'inverse est vrai aussi. Le tempérament anarchiste peut conduire à ne jamais s'engager, par peur de la chute, peut-être, mais à ne jamais s'engager quand même, nous dispensant de toute action C'est un peu ce que tu évoques quand tu parles de ta peur panique de la clausturation identitaire : « Le réflexe vital de garder un pied à l'extérieur, comme le filet de lumière sous la porte rassurait mes nuits d'enfance. Jamais complètement quelque part, ou alors

après repérage des issues de secours. On est un peu là. On est moitié pas là. Sur de telles bases euphémistiques on n'épouse pas une cause, on n'épouse rien, on ne milite pas, on se tient en lisière de la politique. On s'y penche et aussitôt se redresse, de peur que le corps entier bascule ». Anar, s'il faut faire une distinction aussi erronée soit-elle comme tu dis, renverrait pour moi aux deux à la fois : à la figure de l'indigné et à celle du simple concerné. « Nous sommes, écris-tu, de la génération un peu. Un des fleurons de notre idiome est : moitié. Il est moitié bon ce beaujolais. Le mec de Sophie il est moitié pas rock'n roll. Je suis désolé j'ai moitié vomi sur ton oreiller. Je ne joue qu'à moitié la comédie du leader. Je n'ai qu'un peu fini lecteur du talmud ». L'anar est la moitié d'un anarchiste, du moins au stricte plan onomastique. L'anar, s'il faut faire une distinction à laquelle je ne crois pas, serait plutôt pour moi l'anarchiste hors sol. Je m'aperçois en t'écrivant que ça n'est pas facile en fait de définir, ni de questionner l'anarchisme.

Prenons différemment encore la question. Et revenons au documentaire *On est en démocratie !* Tu loues en Dominique Voynet son « intelligence pragmatique ». Ce pragmatisme, notamment chez les Verts, peut parfois faire peur, notamment quand on lit *l'Enfer vert, un projet pavé de bonnes intentions* de Tomjo, mais cette notion m'intéresse parce qu'elle renvoie à une distinction un peu restrictive que Fabien Hein fait entre les punks dans son essai sur le *Do it yourself*.

Selon lui, la scène punk rock est traversée par deux grands courants philosophiques. « La scène continentale dit-il s'inscrirait plutôt dans le courant anarchiste, tandis que la scène américaine se rattacherait plutôt à

la tradition pragmatiste ». Il prend soin de préciser qu'il ne s'agit pas d'opposer des punks strictement anarchistes à des punks uniment pragmatistes, tous étant à des degrés divers à la fois anarchisants et pragmatiques. Il convoque, pour mettre en perspectives deux types de radicalités punks, deux figures majeures de la scène punk internationale. D'une part Penny Rimbaud, chanteur du groupe Crass, qui représente le courant anarcho-punk à propos duquel, une nouvelle fois, tu es particulièrement critique dans *Deux Singes* : « en huit ans l'essentiel de notre énergie caustique aura été dépensé à agacer les anarcho-punks et leurs slogans prêcheurs de convertis. Mort aux vaches mort aux condés, scande le groupe Parabellum, repris en chœur gouailleur par tout ce que le pays compte de bouges keupons. Pas par nous. Nous on aime bien les vaches. Les ruminants en général ». Et d'autre part, Ian Mac Kay, chanteur du groupe hardcore straight-edge américain Minor Threat, que tu cites souvent (je crois que tu l'as déjà évoqué dans cet entretien), fondateur du label Dischord Records et chanteur d'un autre groupe phare – notamment en termes de vente de disques - Fugazi. D'une part une radicalité utopiste, révolutionnaire ou insurrectionnelle, dans la figure de Penny Rimbaud pour qui “il n'est d'autorité que la sienne” (“*There is no authority but yourself*”). De l'autre, une radicalité pragmatique, réaliste et concrète, dans la figure de Ian Mc Kay pour qui le désir révolutionnaire commence par soi-même : « Nous venons du punk et nous n'avons jamais eu pour objectif de détruire le système. Notre objectif vise à fabriquer notre propre monde : foutez-nous la paix et laissez nous faire notre truc ». Fabien Hein, qui penche plutôt clairement pour le pragmatisme du second écrit

en termes parfois spinozistes : « Ian Mac Kay apporte au punk un surcroît de puissance », la possibilité d'une « révolution sans illusion » loin de tout messianisme révolutionnaire : « un engagement qui repose moins sur l'attente sans cesse différée d'un paradis sur terre et sur les passions tristes inhérentes à cette attente, que sur la création, ici et maintenant, de situations où puissent se développer la joie et la puissance d'agir du groupe ».

Il conclut son chapitre par une citation de l'espingouin José Ortega y Gasset imprimée sur la version cassette de l'album *Repeater* de Fugazi : « La révolution ne consiste pas en une révolte contre l'ordre existant, mais dans la mise en œuvre d'un nouvel ordre contraire à l'ordre officiel ». Dans *Deux singes*, on peut lire : « Vous croyez à la révolution ? demande la journaliste dans la dernière scène [d'un scénario tourné l'été 2001]. Je crois à la rotation, répond le jeune homme de gauche. Une par jour et ça suffit, ça nous va, ça nous fera une vie ».

D'où p'têtre chez toi, j'me disais, les rimes en abab (j'ai fait du rock'n roll / dans l'ascenseur / à Brétignolles / c'est chez ma sœur, *Ascenseur pour Brétignolles*, Zabriskie point, 1992) plutôt qu'en a.c.a.b (*All Cops Are Bastards*, 4skins, 1982 avec Tony "Panther" Cummins au chant, même si pour le coup on est loin aussi de l'anarcho-punk)...

FB : Je commence par la fin, pour dire l'éclat de rire qu'ont déclenché tes dernières lignes. J'adore ce genre d'hypothèses tordues. Et je te félicite d'avoir exhumé la première compo des Zabs, qui dépérit au cœur de notre première démo quasi introuvable.

Pour le reste, tu fais encore feu de tout bois, et c'est assez jouissif de te lire, mais je vais être obligé de trier, et donc de laisser de coté certains points pour essayer de clarifier l'affaire, au risque encore de la simplifier.

Le signifiant "anarchiste" implique depuis deux siècles des dizaines de millions d'individus, de mouvements, d'initiatives, de textes. On se casse fatalement les dents à essayer de ramasser tout ça dans une synthèse. Ce qui ne rend pas inepte la tentative, une promenade inaboutie n'empêche pas de rencontrer des trucs en chemin, mais en l'occurrence je préfère laisser de coté les débats, passionnants mais épuisants, et sans doute pas si urgents, qui ont toujours eu cours dans cette constellation – rapport à l'État, aux élections, type de fédéralisme, questions d'échelle, articulation entre le local et le global etc. Surtout que ces débats ont plus ou moins une visée orthodoxe : le but est d'établir une sorte de canon, produit par encyclique, et par extension de définir le profil officiel de l'anarchiste pur, pas coupé à l'eau. C'est à qui sera le vrai et pas la contrefaçon. Au fond ce sont des débats normatifs, dont le débouché idéal serait une mise aux normes de tout le monde. Ils visent, par surplomb théorique, à définir comment c'est qu'il faut faire. Alors que le principal charme de l'anarchisme a à mes yeux, c'est son anti-centralisme, son décentrement total, la dissémination des foyers conducteurs ; c'est que la théorie y arrive en second par rapport aux initiatives plus ou moins spontanées des gens. *A nos amis*, que je finis à l'instant, ne cesse d'osciller entre le prescriptif (ça c'est pas révolutionnaire, ça oui) et un immanentisme qui me

plait bien : il n'y a pas de mode d'emploi de la révolution, la révolution c'est ce que les gens font. La vérité c'est une initiative, une phrase, un discours, une émeute qui, dans une circonstance donnée, impose sa consistance. Dans une autre circonstance, cette vérité serait autre. On peut-être y a-t-il, d'une séquence à l'autre, des redites dont chacun pourra tirer des conséquences. Par exemple nous savons désormais, et depuis longtemps, que la bourgeoisie de gauche finit toujours pas rallier le camp de la réaction. C'est bon à savoir.

Loin d'une démarche normative qui sent trop le rigorisme, et pour tout dire la morale, je préfère m'en tenir au réel, qui est impur, au sens physique du terme, c'est-à-dire mélangé. Le mélange n'est pas la contradiction. Contradiction est un terme péjoratif, et encore bien gluant de morale (bien que certains se piquent d'avoir des contradictions, y voyant une marque de finesse). Le mélange, c'est la contiguïté et la succession. En moi cohabitent des affects divers (contiguïté), et d'une situation à l'autre (succession), c'est l'un ou l'autre de ces affects qui peut dominer. Pour reprendre une métaphore présente dans *Deux singes*, c'est comme les boutons d'une table de mixage : pour un morceau tu montes un peu la basse et tu baisses la guitare, etc. A chaque instant le mix change, même si les éléments sont toujours les mêmes. C'est une question de modulation, de géométrie variable. C'est la vie. Je ne suis pas anarchiste quand je bois un thé. Je ne suis pas anarchiste quand je me douche. Je ne suis pas anarchiste quand je joue à la belote. Je ne suis pas non plus le contraire. Je suis autre chose. La vie est une suite de faits qui, fort heureusement, ne se laissent pas évaluer à l'aune d'un critère unique.

C'est en ce sens que *Deux singes* ne cesse de contrarier, à renfort de nuances, d'où sa longueur, la dramaturgie linéaire pratiquée partout ailleurs : avant je suis ci, à partir de tel moment je suis ça; ; longtemps j'ai été ceci, et puis arriva le jour où, et alors plus rien ne fut comme avant. Hors amputation des deux jambes après un accident de moto, ça ne se passe pas comme ça la vie.

C'est le sens du second chapitre « 77 » livré trois-cents pages après le premier. Cette année (qui vaut pour l'enfance en général, 71-81), on va la *repasser* en essayant de modifier le mix, de mettre en avant des éléments délaissés lors du premier passage. Dire que je suis un stal devenu libertaire est trop simple, trop linéaire. Les deux modalités ont cohabité en moi, et selon un mixage assez équitable. Schématisons : j'étais stal, ou disons classiquement communiste (PCF, en gros), par où je continuais mon père, et par où façonné par l'école républicaine je m'inscrivais dans la lignée de l'intellectuel à la française, verbeux, abstrait, autoritaire, en lice pour avoir la plus grosse (l'agencement idées-sport-phallus). Mais dès le départ s'animaient simultanément en moi des affects dérogatoires à cette première tendance, des affects qu'activaient le rock (via mon frère, donc), la drôlerie de ma mère, le type d'environnement féminin dans lequel j'ai grandi, la potacherie des potes, l'impureté culturelle de la télé, un contexte globalement prolo, et puis aussi un père qui n'était pas que stal, qui était aussi fondamentalement libéral, doux, pas du tout dogmatique ni moralisateur etc. *Deux singes* raconte comment progressivement une modalité a pris le pas sur l'autre, comment le mixage l'a de plus en plus mis en avant, au point de presque étouffer l'autre. Je dis bien presque, car ne je ne vois pas comment

on pourrait “ ne plus être du tout ” ce qu’on a été si longtemps, et avec une telle consistance. C’est d’ailleurs une déloyauté à la vie que de brûler ce qu’on a adoré, c’est-à-dire de croire totalement dissouts des affects qui ont intensément agi en nous. On ne change pas de viscères – et dire qu’on ne change pas de viscères, ce n’est pas essentialiser (je comprends ta prévention contre la notion de “tempérament”), c’est intégrer la biologie à la constitution de soi, ce qui devrait apparaître évident à tout le monde (même si la biologie a forcément mauvaise presse dans les interrogations identitaires). Donc de cette basse, il reste des traces. Je ne lis plus depuis longtemps de philo systématique, mais j’écoute toujours avec plaisir un penseur platonicien comme Badiou, toujours tendu vers la synthèse conceptuelle d’une situation. En résumé ce genre de synthèse me paraît toujours se gagner contre le multiple, être une sorte de mensonge par omission, mais son énonciation en soi a un certain charme. De même que je continue à trouver intéressante la position centraliste d’un Lénine, qui est tout sauf bête (et Lordon fait bien de prévenir ses copains anarchistes qu’il faudra bien faire avec l’État, toujours, que penser hors de lui c’est assimiler la révolution à un pique-nique). Mais clairement ce n’est plus vers la dictature du prolétariat, que se portent mon attention politique. Plutôt vers les initiatives autogestionnaires, minoritaires, communales, zapatistes, etc, à partir desquelles j’ai tissé la troisième partie séparatiste de *La politesse*.

Donc voilà : collégien de 1986, je suis alternativement traversé par des pulsions anarchistes et marxistes-autoritaires. Ça dépend des situations. Je suis fasciné par la raideur verticale des personnages de *L’armée des*

ombres, mais aussi par les clowneries de Chabat et les potacheries animalières de Bouchitey. J'aime la rigueur idéologique de Strummer, mais aussi l'inconséquence de ces branleurs de Pistols. J'aime les femmes à poigne du PC et les pétasses à chewing-gum.

L'existence d'un individu – plan sur lequel tu as bien vu que je préférerais me situer, à la fois par souci d'éviter les synthèses creuses, et aussi parce que c'est le périmètre où la vie est véritablement vécue, où elle est incorporée - est de type modulateur. Je suis un module qui se module. Et alors j'en viens enfin au point : ce n'est pas parce que je crois que la seule hypothèse émancipatrice durable se joue dans les marges de la scène politique majoritaire que je m'interdis de suivre cette scène. Oui les députés sont des “ fondés de pouvoir de la bourgeoisie ” (merci Karl), oui le “ capitalo-parlementarisme ” s'est bien assuré que les mêmes dominants soient perpétuellement aux commandes, mais ça n'empêche pas que je puisse m'intéresser à tel ou tel aspect de la vie législative. Par exemple, au sein de notre pathétique gouvernement, la loi sur le logement de Duflot, c'est intéressant. Ou la suppression des peines plancher par Taubira, que je peux saluer tout en étant très dubitatif sur l'existence même des prisons. Ainsi peuvent s'appréhender les exemples que tu prends d'engagement sur la scène électorale d'anarchistes revendiqués comme Biafra : une expérience, une tentative, pour voir, pour mieux comprendre, pour s'éprouver, pour donner un tour concret à l'enquête. Du moment que les types en question n'endossent pas l'habit à vie, pour devenir aussi cons que les occupants habituels de ces postes, je trouve ça acceptable voire désirable.

(Au passage je n'ai pas voté Mélanchon en 2002, puisqu'il ne se présentait pas, j'ai voté Besancenot puis Chirac. Et je ne vote plus depuis 2007 et ne voterai plus. J'aurai voté six ans : de 2001 à 2007 ; ce qui fait une vie électorale assez limitée)

Notre docu sur Montreuil est certes parti d'un fait électoral, à savoir l'arrivée à la tête de la ville de Voynet en 2008, cumulé au fait qu'on la connaissait et qu'on pouvait lui demander de la suivre caméra en main. Cette situation proprement politique était à elle seule intéressante, parce que cette verte prétendait en finir avec les pratiques pachydermiques du communisme municipal qu'elle avait destitué. Mais ce qui nous intéressait avant tout, c'était la vie concrète d'un élu, son quotidien, comme on suivrait n'importe quelle profession. Heureusement que notre curiosité ne se limite pas à ce qui nous tient à cœur, sans quoi on ne s'intéressait à pas grand chose. Sans quoi on ne ferait pas de documentaire sur une entreprise, puisque l'entreprise libérale c'est de la saloperie. Sans quoi il n'y aurait pas de docu sur le fascisme. Si on a fait aussi un docu sur les jeunes sarkozystes de 2007, c'est évidemment pas par affinités mais le contraire : c'est parce qu'ils étaient notre autre que ça nous donnait envie de discuter avec eux. Deux singes finit par la pratique du documentaire comme façon de sortir, non de la politique, mais de la politique entendue comme épanchement d'idées, à quoi on préfère la politique entendue comme enquête sur le réel. La pratique du documentaire est a-dogmatique. Elle n'a qu'une religion : le réel. Et si jamais s'impose devant la caméra un réel qui ne s'ajuste pas à nos convictions, eh bien nous y rendrons justice quand même. C'est aussi ce

que j'essaie de faire en littérature. L'art doit être autant que possible, un suspens de l'idéologie, de la conviction.

Tout cela étant précisé, j'en viens à l'essentiel. A le regarder de près, *On est en démocratie !* (en ligne sur mon site) quitte très vite la scène municipale – dont il montre la bêtise incurable en quelques scènes -, et même assez vite Voynet, pour se pencher sur un processus de démocratie participative. Le participatif, c'est sans doute la configuration la plus démocratique que peut se donner le système en place. Même si on sait qu'au bout du compte c'est un leurre, une façon d'acheter le silence en donnant la parole, et d'injecter un peu d'autogestion incolore et sans saveur dans le gros gâteau paternaliste. C'est ce que montre le docu, et nous nous en doutions, mais du moins avons-nous eu la délicatesse, la délicatesse propre au documentaire, d'aller le vérifier, en donnant la parole aux intéressés, et en suivant longuement les ateliers (la durée est l'arme anti-dogmatique du cinéma).

Au bout du compte je ne dirais pas que ce docu est anarchiste, la curiosité qui nous anime active plusieurs affects (par exemple notre intérêt commun pour l'urbanisme, pour les problématiques concrètes soulevées par une ville, au ras des pâquerettes de la vie des habitants), mais qu'il a une composante anarchisante, en tant qu'il restitue une certaine impasse du participatif, et laisse éventuellement conclure que la vraie démocratie devra se donner des dispositifs très dissemblables de l'existant (pour info, la bande Othon n'a pas grand chose à redire aux analyses de Rancière sur le tirage au sort comme seul mode démocratique de désignation des dirigeants). C'est surtout son mouvement qui est anarchiste, sa pente : elle nous déporte ostensiblement

du mauvais théâtre du pouvoir à la scène plus vivante des délibérations de quartiers, entre égaux.

Il est vrai que j'ai pu dire (dans un entretien j'imagine) que Voynet a un corps de démocrate, mais que sa haute exigence démocratique lui procure une certaine désolation devant des citoyens pas à la hauteur de cette exigence : leur tolérance au clientélisme, leur demande de paternalisme, leurs manquements au civisme, etc. C'était aller trop vite et tu me donnes l'occasion de rectifier, de renverser : sa désolation dénote qu'au fond elle n'est pas démocrate. Qu'au fond elle n'aime la démocratie que si les gens sont parfaits – en écho au puriste Rousseau : tout le monde peut donner son avis, à condition qu'il soit avisé ; à condition qu'il aille dans le sens de la raison, à condition qu'à la fin la pluralité se fonde dans le Un ; à condition que tout le monde soit responsable et s'aligne sur l'intérêt général, qui serait censément un et indivisible (cette notion d'intérêt général n'est vraiment pas marxiste : comme s'il se pouvait qu'un patron ait les mêmes intérêts qu'un salarié). Ce fait me permet d'esquisser en creux ce que serait mon tempérament anarchiste, s'il est admis que l'anarchisme serait une radicalisation de la démocrate, voire la conviction que la démocratie est radicale ou n'est pas. Un démocrate n'aime pas le peuple et le nombre qu'aussi longtemps qu'ils vont dans son sens : il y fait allégeance dans tous les cas. Le démocrate s'en remet inconditionnellement à la délibération collective, y compris quand elle est chaotique, approximative, pulsionnelle, dangereuse, etc. C'est-à-dire que dans tous les cas il refuse que certains sachants, ou sages, ou experts, s'y substituent. En politique il n'y a pas de sachants, pas de sages, pas

d'experts, pas de politologue ou d'émancipologue. Ce qui nous ramène à la fois aux travaux tenaces de Rancière et aux axiomes de Ian MacKaye que tu évoques. Pour ce qu'un vieil ami appelait à son propos " un anarchiste biologique ", personne n'est plus légitime qu'un autre, aucune expertise ni statut ne vous donne un titre à décider à la place des autres. Aucune place n'est méritée ou légitime – c'est-à-dire que chacun a toute légitimité pour occuper n'importe quelle place. D'où, analogiquement à mon intérêt pour le tirage au sort, mes positions pédagogiques radicales et dissonantes en ces temps autoritaires : le meilleur maître est ignorant, personne ne saurait apprendre à personne, on apprend toujours seul, etc. Je passe vite car ce n'est pas le sujet central. Je passe vite car on est encore ici sur le plan théorique, sur le plan où le tempérament s'est projeté en théorie, en opinion, en option proprement politique.

Je reviens à la zone infra-théorique, au terreau viscéral sur quoi elle germe (tu fais bien de noter que chez moi les deux vont ensemble, comme une cause et son effet, comme un corps et la pensée qui en émane). Je reviens à Voynet : j'ai pu constater en l'observant que le spectacle de l'irresponsabilité la hérissé, la révulse. Eh bien moi je dois confesser que ce même spectacle a, la plupart du temps (géométrie variable oblige, ce n'est pas toujours le cas, et parfois j'ai des irritations de maître d'école), tendance à me ravir. Je me souviens d'une amie instit' qui disait qu'elle était outrée que la déléguée de classe du film *Entre les murs* avale une dernière bouchée, alors qu'on vient de lui spécifier, autoritairement qu'on ne mange pas pendant un conseil. A cette amie je disais que ce geste furtif, vu et revu au montage, me procurait à chaque fois

une joie intense. C'est un exemple parmi mille, mais au moins c'est très concret, très physique, comme il arrive qu'on aime passionnément un segment de quatre notes dans un morceau. Et attention, je n'aime pas ce geste en tant qu'il serait insolent. Parce que ce serait repasser du côté du supra, du politique. Et puis ça subordonnerait, même par la négative, ce geste à une autorité ; l'insolence se calque encore sur ce qu'elle conteste. Un anarchiste ne tue pas le père, ne s'en prend même pas à lui, ce n'est juste pas son problème, il trace des diagonales de vie à l'écart du rapport vertical à l'autorité (et c'est bien ce qui nous irritait chez certains anars, obsédés par les flics ou par le FN – voir la chanson des Zabs *La bête*, assez nulle musicalement mais texte que je pourrais signer, si je puis dire). J'aime ce geste de la déléguée parce qu'il dénote plutôt un souverain menfoutisme. J'aime tous les gestes qui dénotent une souveraineté du corps livré à sa vie propre, à son érotique interne. Un singe qui se gratte l'aisselle, il se gratte l'aisselle, il ne le fait pas par insolence, et c'est bien là son insolence suprême, un pied de nez n'en est un que s'il ne se connaît pas comme tel, d'où ma passion pour la gestuelle animale (comme pour celle des fous) Voir Iggy justifiant le punk-rock : *proof's in the pudding*. La preuve du punk-rock, c'est que j'en mange, c'est lui-même, c'est que j'en fais, c'est qu'il me fait jouir, et je n'ai là-dessus de comptes à rendre à personne. Je fais mon truc à moi, seul ou à plusieurs, seul si ça me fait jouir, à plusieurs si j'entrevois une jouissance égale ou supérieure (oui écouter de la musique dans un concert démultiplie la jouissance de l'écoute, mais parfois pas, parfois c'est mieux tout seul, il y a des masturbations plus intenses que certains rapports,

et inversement). Et ces calculs de jouissance j'aimerais en être le seul auteur, que la société s'en mêle le moins possible. Toute la pensée de Foucault se déploie à partir de cette impulsion affective : que la machine sociale foute la paix aux individus. Ce n'est que dans un second temps qu'une dilection spontanée pour l'autonomie (et chez lui on voit bien que ça partait d'un truc simple : j'aimerais pouvoir baiser en paix avec des mecs) se politise en prédilection pour les initiatives d'autogestion, que je vois d'abord comme des stratégies de défense contre cette infernale propension qu'a la société, et toujours plus avec la modernité (ce que Foucault appelle la biopouvoir, qui se donne mille agents, depuis l'État jusqu'à la police mais en passant par la médecine, le droit, l'école, les prescriptions multiples sur le bien-être ou le « vivre-ensemble ») de harceler l'individu.

Je pourrais prendre les choses par un autre angle, détailler encore, mais ce serait une sacrée tache, et un peu redondant par rapport à la carte affective d'un libertaire que déplie « 77 bis », à quoi je me permets encore de renvoyer. Cette carte pose au centre une modalité érotique : j'aime ce qui échappe. J'aime la vibration d'un corps qui dit : je suis singulier ; je suis irréductible. J'aime le malaise qu'on voit parfois à des gens en fonction (de prof, de flic, de tout), parce qu'il est un cri de leur singularité, il est un message du corps qui dit : je ne suis pas réductible à cette fonction, pour une part j'y échappe. L'anarchisme est sans doute un art de la fugue. Sa question concrète, urgente, c'est : comment échapper ?

Tout cela n'engage que moi. Je ne prétends pas épuiser le sujet, ni arrêter une définition. Je n'entends pas non plus apporter des preuves judiciaires au dossier de mon anarchisme. Je n'ai pas breveté le mot ; l'anarchisme est la somme des rêveries, des pensées, des actes, que des individus multiples et différents ont tissés et tisseront autour de ce mot. Ce qui est sur, c'est que ce mot me parle, qu'il m'inspire, qu'il est un des rares identifiants auxquels je veux bien m'affilier, du moment que le débat ne se referme jamais. Le refermer serait le tuer, et serait pour le coup contradictoire avec la notion, qui suggère une ouverture des champs d'existence. Tout ce que je peux faire, c'est me raconter, raconter ma cohabitation quotidienne avec moi. Et par exemple constater chez moi, comme je constateraï un goût pour le chaussée aux moines, la persistance d'un mode d'appréhension des situations. Chaque jour je vérifie une constante, ce que j'appelle un foncier, que le mot anarchisme peut approximativement désigner. Un exemple : je suis allé à Cannes à l'occasion de la sélection d'un film où je jouais. Un puriste dirait : fallait même pas y aller, dans ce foutoir mondain. Mais je ne suis pas puriste, et surtout ne pas y aller eut été entrer en dialogue, conflictuel mais en dialogue, avec la norme de ce bazar, et lui accorder une importance que je lui dénie. Sans compter que ça m'aurait valu des discussions à la con, et qu'alors la structure aurait été encore plus pesante – bref c'eut été un mauvais calcul d'autonomie. Une fois là-bas, eh bien, à coté de certaines rigolades, j'ai vu que mon corps ne se trouvait pas bien. Que cette palme m'emmerdait plus qu'autre chose, qu'en aucun cas je ne lui accordais une pertinence esthétique dans un sens (c'est une palme

donc c'est un bon film) ou dans l'autre (c'est une palme donc c'est de la merde). Très important, ça : la question n'est pas de savoir s'il faut ou non accepter le Goncourt (sauf à vouloir commettre un geste symbolique et en cela politique, mais est-ce bien la peine ?), mais de voir si ton corps s'en trouve spontanément gratifié et légitimé (auquel cas désolé mon pote mais on va pas pouvoir compter sur toi pour l'émancipation). J'ai vu mon corps avoir une patience très limitée dans ce contexte, je me suis vu arrêter les frais très vite. C'est ainsi qu'on s'éprouve, qu'on s'éprouve en situation. C'est ainsi que se vérifient, au jour le jour, certaines intuitions sur moi-même : décidément ce n'est pas dans ce genre de configurations que mon corps se convient le mieux. Ainsi une bonne connaissance de soi, de ses affects, passe par l'observation des situations où l'on se convient, et de celles où l'on se convient moins. Ce qui nous renverrait aux réflexions qui ont ouvert cette réponse : je ne m'inquiète pas de voir un chanteur de punk-rock, Jello Biafra ou un autre, briguer une mandature municipale ou législative, pour moi ce n'est pas plus compromettant que de faire du jet-ski ; ce à quoi je serai très attentif, c'est à l'adaptabilité du corps de ce nouvel élu à sa fonction, et à la sociabilité politique. Si je le vois s'y sentir bien, et y rester, si je vois qu'à la fonction son corps ne résiste pas, alors je ne vais pas l'incriminer, sur le mode de la délation morale qui a tellement cours dans les milieux radicaux, mais je ne vais pas m'interdire de penser qu'au fond ce type n'a pas le corps anarchiste que je lui supposais. Ma rupture définitive avec Voynet, qui était un peu une pote dans les années 2005-8, s'est faite sur ce mode. Bon d'abord elle n'a pas aimé le film, sans du tout nous expliquer

pourquoi, sans doute attendait-elle un truc à sa gloire (elle se fait d'ailleurs voler la vedette par une autre, et ça Dominique elle aime pas ; Dominique a des rapports un peu compliqués avec les femmes, et ça aussi pourrait être relevé dans le dossier de son démocratism), mais surtout, j'ai reçu en 2011 un mail de sa secrétaire qui m'invitait à assister à sa remise de légion d'honneur. Rage immédiate en moi : que cette femme se trouve flattée de recevoir cette breloque à la con, libre à elle, et au fond j'ai appris à savoir qu'hélas c'est une républicaine comme tous les autres ; mais qu'elle ait cru une seule seconde que je pourrais assister à cette farce, là c'était un peu too much. Je le lui ai écrit sèchement, et depuis plus de contact, et c'est très bien comme ça. On n'est pas faits pareil. « On n'embrasse pas pareil », avait dit Christine Angot pour se dissocier des journalistes, dans une tribune. J'aime bien. Au fond il s'agirait de ça : on sent pas pareil. On n'a pas le même corps. Tu parlais de son corps de nageuse, c'est intéressant. Je me suis trouvé une fois en présence de Florent Manaudou (je le raconte dans *La politesse*), eh bien je me suis dit, non pas banalement qu'on avait rien à se dire, mais qu'on n'appartenait tout simplement pas à la même espèce. La chanson des Zabs, Si c'est un homme, faisait déjà droit à cette intuition anti-humaniste.

Je prends un dernier exemple concret. Je ne suis pas loin de penser que la propriété c'est le vol, et je suis propriétaire. Les esprits moraux y verront une contradiction coupable, moi non. Il se trouve que certains calculs d'autonomie (servis par quelques droits d'auteur indus) m'ont fait opter pour l'achat d'un appartement (on est mille fois plus dépendant quant on est locataire, et dépendant notamment, j'en sais quelque chose, de

la connerie des bailleurs), mais ça ne m'empêcherait pas d'être tout à fait favorable à ce qu'on me retire la propriété de ce bien, du moment que ça s'inscrit dans une politique globale, et qu'on me laisse l'habiter. Mais l'essentiel n'est pas encore là : l'essentiel est qu'au niveau de la vie du corps, propriétaire ou locataire, c'est pareil, c'est le même espace (40 mètres carré), les mêmes odeurs, le même plancher, les mêmes craquelures au plafond. Je ne dis pas ça pour me dédouaner d'une mauvaise conscience que je n'a absolument pas. Ce qui me poserait question, c'est de surprendre mon corps en réelle posture de connard. Du point de vue du corps, rien ne ressemble plus à un appartement acheté qu'un appartement loué. Ce qu'il faut voir, c'est la gueule concrète de cet espace, et alors là mon corps a conscience tranquille : aucun élément bourgeois là-dedans, et je passe sur les détails qui feraient crier ma mère si elle le voyait (mais elle sent bien qu'il vaut mieux pas). Pas parce que je me retiens ; juste parce que ça me convient comme ça, et qu'un intérieur entretenu me disconviendrait. Comme il se trouve que je me sens beaucoup mieux dans un PMU que dans un bar lounge, dans une brasserie crado que dans un restaurant nappé, etc. Ça ne fait pas de moi un saint, ni un modèle d'insoumis : c'est comme ça, c'est factuel. Une affaire de perception, disait Deleuze en définissant la gauche. Comme la gueule de mes amis, comme les lieux que je fréquente, les films que j'aime, la musique, la bouffe, ma petite amie. Un tempérament se décline dans tout ça. Et si quelqu'un vient à le mettre en doute, je ne perdrais pas mon temps à me justifier, à donner des gages. Rien n'est plus pénible qu'un type qui se justifie. Je sais ce que je sais, je vois ce que je vois, je suis le meilleur expert de ma vie,

tout procès extérieur en embourgeoisement m'indiffère parce que je connais mon corps, je suis H24 avec lui. Il faut avoir un certain sentiment de sa puissance pour tenir cette ligne. Ce qui nous mènerait à ce qui me semble un trait fondamental, quasi-énergétique, du tempérament anarchiste, et là-dessus Nietzsche nous aiderait bien : celui qui n'a pas besoin du suffrage d'autrui, de son adoubement, de sa légitimation. Ce qui induit, et là on en viendrait à l'infra de l'infra, une capacité d'être le principe de sa joie. En dernière instance, l'anarchiste est, pour moi, celui qui s'autorise ; qui est son propre auteur. Ce qui est une autre façon d'appréhender, et peut-être de rafraichir, l'éculé *Do it yourself*.

23 août - 27 août 2015

Les âmes : Je l’entends bien, et je te remercie une fois encore de répondre avec autant de clarté et de sincérité à des questions difficiles, mais pour “être son propre auteur”, puisque nous en sommes là, il faut encore le pouvoir. Et le vouloir. « Ne pas avoir besoin du suffrage d’autrui, de son adoubement, de sa légitimation » est une chose. Ne pas avoir besoin et envie de l’aide des autres, de leur solidarité et de leur légitimité en est une autre. Or les deux se superposent généralement, ce qui complique l’histoire. Restons dans le punk, et prenons l’exemple du groupe américain Green Day que tu découvres en 1997 en écoutant Fun Radio. Tu écris : « Renseignement pris, le chanteur et ses deux acolytes ont mon âge et non quarante-cinq ans comme Johnny Rotten et nos idoles bedonnantes de bières. Le punk peut donc se décliner au présent et plaire au nombre, quoi qu’en pense la vox punki qui, quand cela arrive, a une formule toute prête pour refouler le groupe consacré : déviance commerciale. Green Day et Offspring sont des produits, des attrapes-nigauds, des pièges à faux rebelles. Vieux discours, discours vieux. Discours de jeunes vieillards. Je ne le tiendrai plus ».

Dans *En Chine avec Green Day*, Aaron Comethbus raconte sa tournée en Asie avec ce groupe punk qu’il a connu il y a plus de vingt ans, alors que ces jeunes gens énervés n’étaient absolument pas connus. Déjà alors, il les accompagnait en tournée, mais dans un van pourri. En 1994, ils signent chez une *major* et vendent l’album

Dookie (Caca) à 20 millions d'exemplaires. La notoriété les sépare, le temps passe et creuse le fossé éthique. Aaron, lui, continue à rédiger des fanzines, à faire de la musique à Berkeley et à faire vivre une scène underground qu'il défend toujours corps et âme. Eux, à présent, jouent dans des stades remplis à craquer où l'on ne vend plus seulement des tee-shirts à leur effigie mais tout un tas de trucs comme des tasses, des pares-soleil et d'autres merdes du genre. Les derniers invitent le premier à les suivre, comme au bon vieux temps, à l'autre bout du monde cette fois. Sauf que ce n'est plus le bon vieux temps. Deux styles de vie radicalement différents se retrouvent ainsi, côte à côte, le temps de quelques dates, entre hôtels de luxe, concerts à prix exorbitant et chaussettes qui puent toujours autant. L'occasion pour le fanzineux de deviser sur l'amitié, le vieillissement et l'éthique punk. Aaron écrit que « signer sur une major était quelque chose d'un peu stupide à faire, mais que dans leur cas ça s'avéra une bonne décision ». Car sinon, ils en seraient probablement toujours à faire la plonge aujourd'hui. Et à être sans un sou en poche comme la plupart de leurs vieux amis qu'ils ont laissés derrière eux. Non pas que ça soit déshonorant ou mal de faire la plonge explique-t-il : certaines personnes n'attendent rien d'autre de la vie et ça leur va tout à fait de vivre tranquillement, à la mesure de leurs corps, et en faisant l'économie de toute ambition. Un peu comme lui. Mais les membres de Green Day étaient différents et ils avaient un talent particulier et une envie brûlante de le partager. Ils ont été les auteurs d'eux mêmes, sans écouter la vox punki qui leur disait que ça n'était pas bien, n'ayant selon eux de compte à rendre à personne. Ils sont allés non seulement au bout

de leur potentiel, mais ils l'ont dépassé de loin. Sauf qu'il y a un prix à payer à ça : « leurs vies avaient été arrachées aux racines. Même des décennies plus tard, ils semblaient toujours blessés d'avoir été rejetés de la scène punk à laquelle ils avaient appartenu et qu'ils avaient aimée ». D'autant qu'ils n'ont pas seulement été rejetés par cette scène qui a par ailleurs pour une partie profité de leur notoriété à travers par exemple les concerts de soutien à *Food Not Bombs* ; ils s'en sont tout simplement coupés. Eux mêmes. Comme des grands. Car ça va avec ce genre de succès dont la démesure ne se décline ni avec l'indépendance ni l'autonomie. Quelques exemples que donne Aaron : les Green Day ne peuvent plus se déplacer sans garde du corps. Ça peut paraître anecdotique mais cela implique un certain nombre de désagréments pour des punks épris de liberté, et qui désirent s'autoriser, comme accessoirement de devoir partager leur quotidien avec des vétérans d'Irak ou pire, d'Abou Graib, de ne pas pouvoir sortir comme ils le veulent, quand ils le veulent et de devoir composer sans cesse avec la bleusaille. Ils ne peuvent plus jouer dans de petites salles. Beaucoup de leurs amis d'antan ne peuvent tout simplement plus payer le prix d'entrée prohibitif de leur concert. Bref, la misère ! Aaron assure qu'ils sont restés punk – c'est-à-dire attachés à la musique punk -, mais ce sont à présent des punks hors-sol. On en revient ainsi à cette moitié d'anarchisme qui menace *toute personne qui s'autorise*, mais au détriment de ses racines et de certains principes ou attachements de base. Concernant Green Day, après tout, on pourrait dire que c'est leur problème. Et effectivement, tant mieux si c'est la vie qu'ils ont envie d'avoir et tant pis pour leur giffe sinon. Je m'en

contrecarre. Mais par contre, ils ne sont pas arrivés là où ils sont tout seul. Ça, je m'en fous pas. Aaron note non sans pertinence : « Green Day n'était pas une simple histoire de gamins pauvres qui s'en étaient sortis à la seule force de leur bras - ils avaient été aidés de bout en bout par tout un réseau de personnes qui travaillaient sans être payées. Ce dédain du profit était une des choses qui rendaient la scène punk unique ; Green Day n'aurait jamais tourné ni sorti de disques s'ils avaient essayé de suivre une carrière traditionnelle. Dresser le groupe contre les "puristes" qui le critiquaient était une manière facile d'éviter toute vraie discussion sur les majors ou sur les différences entre classes ».

Alors, il y a effectivement les puristes de la scène et on est libre de penser ce qu'on veut d'eux : ils existent. Pour n'en citer qu'un, Tim Yohannon de *Maximum Rock'n roll* qui écrit dans un édito du célèbre journal amerlock en 1993 : « Le punk n'a absolument rien de commun avec les label\$ intégré\$ [aux major\$] et leur opportuni\$me de \$uceur\$ de moelle. Pas davantage qu'avec leurs \$tructures antidémocratique\$... Et encore moins qu'avec les bâtards de groupes qui signent chez eux. Qu'ils aillent bien se faire foutre et bon débarras aux Butthole Surfers, Flipper, Hole, Nirvana, L7... ainsi qu'à tous leurs fans, qui, comme les hippies, sont incapables de voir où tout cela les mène ». Les choses au moins ont le mérite d'être claires, sauf peut-être sur ce dernier point qui demeure plus obscure : où tout cela nous mène-t-il ? Mais à côté de ça, il y a autre chose qui se joue : c'est que souvent, et d'autant plus quand on est pauvre, on n'est jamais vraiment le seul ou la seule auteur de soi-même. Cette possibilité reste principalement l'apanage

des possédants (bien que les riches ne vivent qu'en écrasant des têtes, mais c'est un *autre* problème). Pour ceux et celles qui n'ont rien ou pas grand chose, souvent, ça passe au contraire par la solidarité et un tas d'autres processus, souvent collectifs, et qui engagent autrui. Et cela change évidemment la donne : je n'ai pas besoin du suffrage d'autrui, de son adoubement, de sa légitimation. Mais j'ai besoin de son aide et de la solidarité des autres sans quoi et sans lesquels je ne peux me réaliser. Ce qui implique à mon sens, non pas une fidélité, terme que je laisse aux droitiers et aux tendineux, mais une politesse. Voire une délicatesse, ce qui entend quelque chose de proprement physique, qui est de rester intègre à là d'où on vient. Intègre non pas au sens moral, mais au sens physique, matérialiste voire amoureux du terme. C'est pour cette raison qu'on dit embrasser le punk, ou embrasser une cause. Tu le dis très bien, c'est une affaire de corps. L'anarchisme est une affaire de corps. Pour moi, c'est faire corps. Et ça élimine de fait un certain nombre de difficultés.

Ian Mac Kay, une fois de plus, est très pragmatique sur cette question. Mais avec un tempérament anarchiste conséquent dans le dosage. Les potards sont montés. Il faut rappeler que Fugazi c'est plusieurs dizaines de millions de disques écoulés par leur propre label, *Dischord Records*. Si bien qu'en septembre 93, Ahmet Ertegun, président d'*Atlantic* se déplace lui même pour faire signer un contrat au groupe, chose qu'il n'avait fait qu'une seule fois au cours de sa carrière dit-on, et c'était pour proposer aux Rolling Stones de rejoindre l'écurie *Atlantic*. Les Fugazi l'ont royalement envoyé paître (aussi parce qu'ils pouvaient se le permettre, c'est

toujours pareil). Pour Mac Kay, « dès le moment où vous signez avec une *major* vous devenez un investissement dont on attend des retours. Il n'y a pas nécessairement quelque chose de mal ou de bien là-dedans. Mais je ne suis pas intéressé par l'idée d'être instrumentalisé pour les besoins de quelqu'un qui doit faire du fric. Bien sûr, nous pourrions signer avec une *major*. Nous avons eu des douzaines d'offres de leur part. Mais au final, il me semble plus intéressant de faire partie d'un groupe punk rock ultra-indépendant. Le jour où nous nous arrêterons cela sera de notre propre fait ». Sous-entendu : nous n'arrêterons pas parce qu'on nous aura foutu à la porte, ou parce qu'on aura craqué sous la pression d'une vie qui n'est pas la nôtre et à laquelle nous n'aspirions pas, mais parce qu'on aura décidé de mettre un terme au groupe de notre propre chef. Ils décident de faire corps à ce qu'est le punk en s'autorisant à vivre ce qu'ils désirent sans se couper de ce qui les a rendu forts, tant est si bien que *Dischord record* est devenu indépendant au sein-même de la scène et selon ses propres principes. L'équilibre est parfois difficile, mais ils prouvent que c'est possible. Ça leur offre plus d'autonomie qu'ils en avaient au départ, et plus de puissance. Mais ils savent que c'est en demeurant intègres, non pas à des principes immuables, mais à leur propre corps, à leurs propres sensations, à leur propre manière d'être au monde chevillée à la scène qu'ils aiment, qu'ils ont pu s'autoriser tout ça. D'où une certaine délicatesse à l'égard de tous ceux et toutes celles qui les ont portés et supportés.

Je suis un être social. Je me réalise aussi à travers les autres, à travers toutes ces interactions qui me constituent. Karl, encore lui, ne disait-il pas : « L'individu

est l'être social. Sa vie – même si elle n'apparaît pas sous la forme directe d'une manifestation commune de l'existence, accomplie simultanément avec d'autres - est une affirmation de la vie sociale ». « L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu singulier. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux ». « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ». Aussi est-ce normal quand certains passent de l'autre côté – dans un monde qui n'est pas le mien, dans un monde qui est contre le mien -, il est normal donc à mes yeux que ça traite. Ne serait-ce que pour continuer à faire vivre et alimenter cette solidarité à l'œuvre dans le punk et qui est aussi une solidarité de classe. Continuer à faire corps avec les autres corps qui font le mien. Ce n'est pas par idéalisme qu'on fustige les transfuges. C'est par pragmatisme ! Car au final, grand bien leur fasse aux groupes qui font carrière. Ils vivent leur vie. On s'en cogne. Mais pour les autres, celles et ceux qui restent à quai, c'est toujours la même merde. Les invectives et les insultes généralement ne s'adressent pas à eux. Ils ne les écoutent de toute façon plus. L'insulte, dans ce cas, n'est jamais vraiment ressentimentale, ou elle l'est secondairement. Elle est avant tout fédératrice. Elle n'ostracise pas. Elle rassemble. C'est un fait de corps. La langue est un "effait" de corps. Surtout lorsqu'elle crache.

A qui s'adressait Lester Bangs lorsqu'il a écrit dans *Sniffin glue* « Le punk est mort le jour où les Clash ont signé avec CBS » ? Pas certain que ça soit aux *Clash*, car de toute façon, comme dirait Bernanos, à quoi bon ? Mais plutôt, peut-être, à tous ceux et toutes

celles qui les avaient portés jusqu'alors et pour qui le punk signifiait encore quelque chose. En se trompant, il a néanmoins posé un jalon, en même temps qu'une limite qui est aussi une extension de notre puissance. La trahison allait à présent de paire avec la grande arnaque du rock'n roll qui, tel le phœnix, renaît de ses cendres chaque fois qu'on le croit mort, lâchement assassiné par l'un ou l'une de ses enfants : Blink 182, Jawbreaker, Bad Religion, Anti-flag, Against me, Rancid, Rise Against, La Mano Negra... Libre aux groupes qui suivirent de pactiser avec le diable ou non. De l'ignorer ou de jouer avec. Comme tu l'écris, c'est pour beaucoup une façon de s'éprouver. De jouer avec le feu comme chantaient les *Shériff*, mais pour le plaisir de se brûler et donc de se sentir vivre. Quitte à revenir dans le circuit underground, même si c'est une attitude déroutante. Vers le milieu des années 80, raconte Fabien Hein, l'un des membres du groupe Chumbawamba a aspergé Joe Strummer de peinture rouge afin de le convaincre d'abandonner sa vie de rock star. Bien tenté, sauf que 1. qui l'eut cru, ça n'a eu aucun effet sur Strummer, 2. il s'est pris le même pot de peinture en retour. Et ça tâche aussi. « En 1997, l'album *Tubthumper* – dont le morceau “Tubhumpting” devient en 1998 le générique du jeu vidéo Coupe du monde 98 - connaît un succès planétaire. Aussi quand en 2002, Chumbawamba autorise *General Motors* à utiliser le titre “ Pass it along” pour accompagner l'un des spots publicitaires, et empoche 100000 dollars au passage, la communauté punk crie à la trahison. L'argent a beau être reversé aux groupes activistes *Indymedia* et *CorpWatch* qui engagent aussitôt une campagne d'information contre les agissements de *General Motors* sur le plan social

et environnemental, rien n'y fait. Le groupe aura sans doute compris la leçon : à la même période, il refuse ainsi les 700 000 dollars que lui tend *GeneralElectric*, de même qu'il décline le million de dollar que lui offre *Nike*. Et lorsque quelque temps plus tard il est remercié par *EMI* suite à des niveaux de ventes décevants, le groupe décide de relancer son propre label (*MUTTrecords*)». Tout ça pour ça diront certains. Mais ça aura au moins permis aux autres acteurs de cette scène d'éprouver leurs corps pour gagner en puissance là où le corps seul et un temps hors-sol de ces musiciens aventureux en a perdu. La question qui se pose serait : à quel point l'individu peut s'émanciper de la scène ou d'un milieu qui a contribué à faire ce qu'il est, à accomplir le corps qu'il est devenu pour s'autoriser à vivre ce qu'il a envie de vivre, sans nuire à ce terreau là et sans perdre en puissance ? C'est une question ma foi compliquée, et qui dépasse de loin le cas du punk-rock.

Certains tentent le grand écart, comme Henri Rollins, le chanteur de *Black flag*, qui explique qu'il a opté pour une forme de braquage : « J'aime être invité par les grands médias, les émissions bien faites. Je vais y chercher le fric que je peux investir ensuite dans mes propres petits projets artistiques. J'adore consacrer l'argent de ces entreprises à des entreprises contre-culturelles. C'est une mission à la Rambo. Je ne le fais pas pour devenir une rock star. Maintenant que j'ai de l'argent et que beaucoup de gens font attention à ce que je raconte, je dispose d'une opportunité formidable. Pour moi, cela représente un coup à jouer. Entrer, faire mon truc, avoir le privilège de jouer au con, mais ne jamais être un vendu ». Pourquoi pas, même si comme tu le disais, « rien n'est plus pénible

qu'un type qui se justifie ». En tous cas, il faut pouvoir le faire. Le grand écart. Pour ma part, c'est typiquement le genre de choses dont je tente de me tenir éloigné. Je n'ai plus les lombaires.

S'il est parfois difficile de se tenir à l'abri du succès, tu en sais quelque chose, il y a des choses dont on peut se tenir éloigné si on ne veut pas se couper de ses racines : tu citais les distinctions par exemple. C'est tout à fait clair. La télévision en est une autre – mais c'est sûrement en partie une affaire de tempérament -, tout comme les gros contrats et tout ce qui brime l'autonomie de manière générale. Être anarchiste, c'est aussi s'autoriser à refuser. Pour soi. Dans *En Chine avec Green Day*, Aaron Cometbus parle de certaines choses qui « vous frappent, vous répugnent pour des raisons instinctives, qui ont probablement quelque chose à voir avec votre culture et la façon dont vous avez été élevé ». Il emploie à leur sujet le terme hébreu *treyf*. « Littéralement, ça signifie non-kasher, mais je l'utilise également pour décrire des choses comme des voitures, les bars, les clubs de strip-tease, les flingues, les chiens, le rock'n roll et les matchs de football américain. Les choses qui sont *treyf*, vous les évitez, non pas parce que vous les haïssez en soi, mais parce qu'en les évitant, vous vous gardez de devenir comme les gens que vous détestez ». On aura bien noté qu'il ne saurait y avoir de règles en la matière, mais le but est le même pour tous les tempéraments anarchistes : faire corps. Ce qui va parfois avec lâcher prise. On est dans le réel.

Prenons à présent, si tu veux bien, la chose différemment. Tu nous dis que Nietzsche nous aiderait bien sur ce coup là. Revenons donc à lui un instant.

Dans un livre intitulé *Misères du nietzschéisme de gauche, de Georges Bataille à Michel Onfray* Aymeric Monville reproche à la figure et à la pensée de Nietzsche sa trop grande plasticité, en citant cyniquement Michel Foucault qu'il exècre, contrairement à toi : « Nietzsche a développé des idées, ou des outils, si vous préférez, fantastiques. Il a été repris par le parti nazi ; et maintenant, ce sont les penseurs de gauche qui, pour bon nombre d'entre eux l'utilisent. Nous ne pouvons donc savoir, de manière certaine, si ce que nous disons est révolutionnaire ou non ». Sa critique ne s'arrête pas à l'exposé de cette seule et indéniable confusion. Sa thèse est de dire que si Nietzsche a été utilisé différemment selon les époques, il a servi aux mêmes groupes contre les mêmes adversaires en permettant de continuer le combat contre le marxisme et le socialisme dans le contexte de la prétendue société de consommation. Il faut rappeler qu'Aymeric Monville est traducteur et directeur d'une collection d'ouvrages marxistes aux Éditions Delga. Qu'il a publié (et mal traduit selon les germanophones, nous on entrave que dalle au schleu) *La Destruction de la Raison. Nietzsche* de Georges Lukács, et surtout, qu'il est le disciple de Michel Clouscard, l'auteur de *Critique du libéralisme libertaire, généalogie de la contre-révolution*. Pour Monville, le nietzschéisme de gauche est l'idéologie dominante du « libéralisme libertaire », phase du capitalisme toujours répressif sur le producteur, mais permissif pour le consommateur. Monville, en bon deleuzien sûrement, s'intéresse lui aussi aux productions du nietzschéisme : « que se passe-t-il aujourd'hui quand le discours nietzschéen, affirmatif, "jouissant sans entraves", est confronté au réel, aux conditions de

production et de consommation ? Que se passe-t-il quand la perspective de la société d'abondance des années 60 se trouve ramenée à la crise actuelle ? Michel Clouscard a montré que ce type de discours libertaire (la liberté du surhomme) ne pouvait alors plus s'exprimer que comme névrose, névrose qu'il a résumé en une formule connue : " tout est permis, mais rien n'est possible "». Pour lui, le nietzschéisme de gauche est « l'expression d'une société d'abondance aux rouages bien huilés, qui peut jouer sur tous les tableaux en faisant croire à la permissivité libertaire pour tous mais dont seule une élite peut jouir, jouir de l'autre. C'est l'idéologie qui permet à la bourgeoisie de faire croire aux nouvelles couches moyennes qu'elles participent elles aussi à ce festin que propose le vitalisme nietzschéen. » Alors que tu expliques dans les 457 pages de *Deux singes* comment tu as quitté le banquet de la passion politique, nous voilà en quelque sorte ramené à celui du vitalisme nietzschéen. On ne quitte pas la table entre vous deux. Pour alimenter le pique-nique, je te citerai dans un film documentaire sur le dernier concert des Zabriskie point, en 1999, intitulé « Je suis une vidéo machine » dans lequel tu déclarais :

« Chaque fois qu'on dit qu'on fait du punk-rock, on nous regarde avec un air condescendant : "Ah oui, c'est pas mort ?" et tout ça... Faut bien voir, si on regarde le champ médiatique actuel, à quel point on est encore marqué par le punk ; il y a beaucoup de gens qui sont les fers de lance de la société spectaculaire qui viennent du punk rock, qui ont été des punks à 16 ans, et qui ont pas oublié ça. Moi je dirai pas qu'ils ont trahi, ils ont continué quelque chose, ils restent dans l'élan, même si ça n'y ressemble pas. Jean-Paul Gaultier par exemple est un mec qui était dans les milieux

punks new-yorkais en 76, et il est toujours à la pointe de la mode. Le punk a structuré quelque chose. Je dirai même qu'on est peut-être à l'avènement ultime du punk. Tous ces gens qui avaient 16, 17 ans en 77 ont maintenant 45 ans, ils sont en position de pouvoir, ils occupent la place. On pourrait même parler, ça serait problématique mais bon, de l'esprit Canal +, qui est ce qui se fait de mieux en humour – on pense ce qu'on veut de Canal + par ailleurs - ils ont ouvert quelque chose d'énorme, ils ont en gros 40 ans, ils ont été dans le punk-rock, dans la sociabilité punk rock parisienne de l'époque. Je pense par exemple à Ariel Wizman, qui est à *Nulle part ailleurs*, qui faisait un groupe en 76. Alors même qu'on célèbre la mort du punk rock depuis 15 ans, il n'a jamais été aussi efficace d'une certaine façon. Il n'a jamais eu autant de charisme ».

Un ancien bassiste des *Wampas* a écrit une chanson intitulée : “Never Trust a Guy Who Never Been Punk”. Ce à quoi Didier Wampas (d'ailleurs proche de la bande Grolandaise) a répondu en intitulant l'un de leurs derniers albums : “Never Trust a Guy Who After Having Been a Punk Is Now Playing Electro”. Bon, blague à part, Ariel Wizman – que je ne connais pas personnellement- est typiquement le genre de personnage qui ravive mes passions tristes. Que des petits bourgeois aient traversé et qu'ils aient été traversés par le punk rock avant de faire les guignols sur Canal +, cela ne nous apprend rien sur le punk qu'on ne savait déjà (il impulse effectivement une incroyable vague de créativité spontanée chez les personnes qui le pratiquent d'une manière ou d'une autre, quel qu'ils soient) mais davantage sur le *nouvel esprit du capitalisme* (pour reprendre le titre de l'essai de Luc Boltanski et Eve Chiapello). Celui-ci tente

systématiquement de phagocyter cette créativité, mais également l'autonomie que le punk produit (le *Do It Yourself* éculé dont tu parles et que l'on retrouve à présent sur les publicités pour la chaîne de *fastfood* Subway), pour les transformer en injonctions et façonner par exemple « l'esprit d'entreprise » des années 1980 dont Canal + reste un très bon exemple. Si nous observons les choses sous cet angle, on a la désagréable impression qu'en ne gardant que l'affirmatif nietzschéen (prévalence du corps sur la raison), et en évacuant en quelque sorte tout engagement (prévalence de la sensibilité sur la dialectique), on en arrive effectivement à valoriser économiquement et socialement des tempéraments, des dispositions psychologiques résumés dans l'expression actuelle "mon côté punk" (qui s'adresse à tout et n'importe qui), au détriment de quelque chose de plus profondément politique et subversif chez ceux et celles qui, pour de multiples raisons, ont du mal à être les auteurs d'eux mêmes. Mais peut-être je me trompe. Il est tard.

Il me semble en tous cas que cet exemple de l'esprit Canal + illustre ce que Clouscard entendait par le concept de libéral-libertaire. Je dois dire ici, que tout comme "nietzschéen de gauche" ou "anarchiste de droite" (ce que tu en dis précédemment est une fois de plus très éclairant, mais m'inquiète un peu sur mes humeurs noires), je n'aime pas non plus l'expression "libérale-libertaire", confuse et confusionniste, même si c'est un bon mot et que je vois bien à quoi elle réfère, nous venons d'en donner un exemple. Elle donne beaucoup plus de nuances et de ramifications, notamment à travers le trait d'union (un peu comme dans le "et" de marxiste *et* nietzschéen), que ne peut offrir le seul terme "libertarisme" par exemple

qui ne recouvre pas vraiment la même réalité. Et Michel Onfray, dans son imposture, ne défend pas autre chose aujourd'hui en faisant l'éloge, au nom du nietzschéisme de gauche, d'un supposé « capitalisme libertaire ». Mais je crois, sans vouloir simplifier une pensée complexe qui *a priori*, même si je n'y adhère pas, ne mérite pas qu'on la traite avec condescendance (d'autant que je dois l'avouer, je n'entrave pas tout ce que dit l'auteur de *L'Être et le Code*, et je ne mets pas en cause ici son accent), que derrière cette critique justifiée du capitalisme et de ses transformations, c'est bien l'anarchisme que ce coquin de Clouscard attaque – en bon vieux stalinien qu'il prétend ne pas être -, et ce jusque dans ses formes conséquentes, et non pas seulement libertariennes donc. De la même manière que c'est la bohème qu'on attaque dans l'expression "bobo", en prétextant critiquer le bourgeois. Rappelons à toutes fins utiles que pour les marxistes-léninistes, l'anarchisme exprime fondamentalement les intérêts de classe de la petite-bourgeoisie et qu'à ce titre il faut le combattre. Ça demande donc d'être conséquent et de se poser la question de l'attitude à tenir face à la récupération de la créativité révolutionnaire par le capitalisme spectaculaire marchand et la neutralisation du tempérament anarchiste par la logique libérale. Selon Fabien Hein, l'esprit DIY portait en germe les conditions de sa récupération par le Capital : « Les notions d'autonomie, d'autoproduction, d'autoformation voire d'autosuggestion (cf. la *Positive Mental Attitude*), ainsi que la capacité à développer une activité productive à des coûts très réduits, tout ceci tendait à faire du créateur punk le parfait représentant de l'individu « entrepreneur de lui-même », se vivant et se pensant comme origine

absolu de son action, « étant à lui-même son propre capital, étant pour lui même son propre producteur, étant pour lui-même la source de ses revenus », que décrivait précisément Michel Foucault au moment où se brise la vague punk des années 70 et où émerge le mouvement hardcore américain. En un mot, à cet individu formaté selon les exigences de productivité et de contrôle social de la machine économique contemporaine, à la fois adaptable, maniable, compétitif, efficace, flexible, et capable de vivre les situations d'aliénation comme librement consenties ». On pense évidemment au piège qui menace l'expérience *Dischord records*. Et dans une certaine mesure à la rédefinition que tu proposes du *Do It Yourself* éculé à travers le paradigme de l'anarchiste comme son propre auteur. Comment alors se protéger et s'armer contre le nouvel esprit du capitalisme afin de ne pas se retrouver à obéir bêtement à la rationalité économique en pensant agir au service de son propre désir ? Comment s'autoriser dans ce monde sans servir en fait les logiques libérales ? Au final, la question que je te pose, comme solution à ce défi, pourrait être : comment être marxiste et anarchiste ?

FB : Je vais tacher de me frayer un passage dans cette belle jungle d'hypothèses, et pour ça prendre des chemins obliques, et peut-en cela être décevants.

D'abord dire que cette histoire de trahison me laisse toujours perplexe.

1. le mot est très approximatif, parce que réversible. D'abord parce qu'on n'appelle jamais trahison, mais divine conversion, le passage d'un individu du camp

opposé au notre. En somme un républicain qui rallie l'anarchisme, je n'en dirais pas, moi, qu'il trahit, mais qu'il se rend enfin à la justesse. Et je saluerai son évolution. Inversement les républicains se sentiront trahis.

2. je le redis, cette question sent un peu trop le rigorisme moral qui plombe les périmètres alternatifs, même si j'apprécie ton effort de la ramener à des considérations pragmatiques. Fondamentalement, on n'a pas besoin de ce lexique péri-militaire et tant prisé des chroniqueurs de cour (Valls trahira-t-il Hollande ?). Un type a été punk et ne l'est plus ? C'est sa vie. Je lui souhaite d'avoir fait le bon choix compte tenu de son tempérament (et d'ailleurs un vitaliste radical dirait que tout choix est bon, puisqu'alors le tempérament suit sa pente). S'il m'était arrivé de cesser d'écouter les Clash et Rancid, je n'aimerais pas qu'on vienne m'emmerder avec ça, je fais ce que je veux avec mes oreilles. Un type a vécu en vrai punk puis adopte un mode de vie bourgeois : paix à son âme. J'aurai parfois une pensée pour lui dans mes prières.

3. Ce n'est jamais en ces termes que s'est posée la question pour nous, les Zabs, à notre échelle. On se foutait même un peu de la gueule des mecs, nombreux et répétitifs, qui, depuis les backstages de la MJC de Pouzauges où on venait de jouer devant 52 pèlerins, soulevaient la question éminemment urgente de la signature avec une major. Bref nous n'avions aucune gloire à nous dire fidèles au minoritaire, vu que le majoritaire n'avait aucune idée de notre existence et a fortiori aucune intention de venir nous débaucher. En

somme cette question, morale au pire, politique au mieux (j'y reviendrai) ne pouvait se poser à nous que dans les termes abstraits et hors-sol (je reprends à dessein ton terme) d'une mauvaise copie de philo. Et donc nous exposait à des décrets vaseux et qui n'engageaient qu'eux-mêmes : moi une major, jamais ! Oui c'est ça, ouvre moi une kro plutôt.

4. Le plus important, en tout cas ce qui m'intéresse au premier chef, d'où ma délectation de te voir en partie aborder en partie le sujet en ces termes, c'est la façon dont ca se passe concrètement, dans une zone inférieure à celle de la politique – laquelle, non vécue, ne peut donc qu'être une zone symbolique. Cette zone est celle de la vie telle que vécue. Dans cette zone qu'arrive-t-il vraiment à l'individu concerné, en deçà des symboles ? J'ai déjà réfléchi dans ce sens dans la réponse précédente : je n'ai pas trouvé symboliquement indigne d'aller à Cannes, mais j'ai éprouvé que mon corps ne se convenait pas dans ce périmètre. J'ajoute aujourd'hui que je n'ai pas quitté, une par une, les trois émissions de télé auxquelles j'ai pu collaborer parce qu'il m'est apparu qu'y participer était trahir mon camp minoritaire (surtout que j'y défendais des livres et des films qui dérogeaient souvent au goût dominant), mais parce que je ne m'y sentais qu'à moitié bien, et parce que la bourgeoisie culturelle qui en squatte sans partage les places, m'a très vite fatigué, voire consterné. Des décisions radicales de ce genre (j'arrête, au revoir les gars) requièrent d'ailleurs avant tout d'avoir les moyens de les prendre. En l'occurrence, j'en avais la latitude financière, les revenus de chroniqueur ne m'étant pas indispensables. De même que MacKayz, comme tu le suggères, avait les moyens, le succès de Fugazi étant

ce qu'il est, de continuer en indépendant. Tenir un cap existentiel nécessite moins une force morale qu'une situation favorable. La vertu c'est d'abord une affaire de force – comme le confirment l'étymologie latine et le sens en usage chez les Romains. La problématique morale devient une problématique technique : organise ta vie de sorte que des subsides dispensés par des milieux inamicaux ne te soient pas nécessaires. C'est pas facile pour tout le monde, moi j'ai eu plutôt du cul dans cette loterie, mais je trouve assez sain ce repositionnement du problème.

C'est sous cet angle “infra” que je voudrais appréhender le cas Green Day. J'ai connu ce groupe, en 94 plutôt qu'en 97, au moment de *Dookie*, comme à peu près tout le monde. D'abord par *Basket Case*, que je tiens encore pour une sorte d'absolu du tube punk-rock, puis par cinq ou six chansons de l'album. Et puis j'aimais le jeu main droite de Billy Joe, sa voix, sa netteté mélodique, sa gueule, sa potacherie, ses dents, ses deux potes. J'ai commencé à le dire dans les itw de fanzines, et évidemment les rigoristes m'ont pété les couilles avec ce groupe ricain-MTV, blabla. Je répondais que ça n'est un problème de passer dans une major que si ça affecte ton art, or en l'occurrence force était de constater que cette situation économique n'entachait pas leur inspiration, puisque sont arrivés vite derrière *Insomniac*, deux fois plus punk que le précédent, puis *Nimrod*, un des cinq plus grands albums de l'histoire du rock à mon sens. C'est donc pas mal, parfois, de perdre de vue un peu le contexte, et de voir ce qu'on y fait. La stratégie entriste de Rollins, je ne la trouve ni bien ni mal, ce que je vais regarder de près c'est le contenu de ses prestations, leur

densité, leur radicalité. Si un type se la joue « je vais dans les médias pour être le poil à gratter » et qu'il ne gratte rien, c'est un peu raté. Bref il faut voir. Il faut : voir. Et dans le cas de Green Day : entendre.

Mais bien sur les censeurs du punk refusaient d'entendre. Ils parlaient d'un groupe de musique qu'ils refusaient d'écouter, c'est fort non ? Or moi la morale je la situe d'abord là : dans la justesse quant au réel, dans la rigueur de l'analyse. Article 1 : on ne parle pas d'un groupe de musique sans l'écouter. La morale de ces rigoristes est toute autre, et purement idéelle, symbolique. Leur article 1 : respecter l'orthodoxie théorique. L'art, ils s'en branlent. Cet écart entre eux et moi s'articulant sans doute à notre rapport divergent à l'art. Au fond ces gens sont des militants qui parfois croisent l'art dans le cadre de ce militantisme. Chez moi l'art n'est pas un moyen, ni un support, mais une fin. Quand on composait avec les Zabs, notre idée n'était pas de coller à un dogme, mais de faire un bon morceau. Notre idée n'était surtout pas de servir la cause. L'art ne sert que sa propre cause. Un bon morceau est juste. Soyons fous : un bon morceau est moral.

Devrais-je donc me priver des films de Tarantino, sous prétexte qu'il est produit par des ultracapitalistes ? M'interdire de lire Bernanos parce qu'il est un catho de droite ? Eu égard au fait que je vais vieillir et voir des amis mourir et mourir moi-même, et qu'au fond la joie est rare, ma réponse est non. Aux symbolistes étroits, aux empêcheurs de jouir, je ne peux que dire : vous ne mesurez pas à quelle intensité vous renoncez. Et c'est dommage, parce que ce qui nous importe est de bien vivre, non ?

Non ? Ah bon je croyais.

Concernant Green Day, je ne suis sans doute qu'un pauvre petit esthète désengagé, mais la question qui me travaillait, comme elle m'a travaillé pour tout groupe aimé, c'est : combien de temps seront-ils musicalement performants ? Le temps, par définition, a fourni la réponse : jusqu'en 2000, et *Warning* est pour moi leur vrai bel album terminus, traversé par des accents folk, comme une extinction en douceur du punk-rock. La flamme punk-rock, qui brule vite, était consumée. Il restait alors une alternative : spliter ou continuer sur un autre mode. Les trois zigues ont continué, et se sont reconvertis en groupe de Power pop. Il y a là je crois, une grande lucidité sur le stade énergétique où ils en étaient ; sur le carburant esthétique qui leur restait sous le capot. Eh bien il leur restait de quoi faire des concept-albums assez pompeux qu'on écouterait un peu, puis plus du tout. Le livre dont tu parles intervient donc à un moment où, avant même de parler de leur mode d'être et de pensée, les Green Day ont muté en groupe de stade. Et alors son constat me semble presque tautologique : ben oui, quand t'es un groupe de stade, tu n'es plus un groupe de squat qui se déplace dans un van toussotant. Les GD sont passés à une autre dimension, qui par définition révoque la dimension punk. Aucun scoop là-dedans – autant s'étonner de voir pousser des cheveux blancs à un quadragénaire. Dans le biotope d'une tournée internationale, même Didier Wampas, aurait l'air d'un VIP qui se la pète. Même à notre échelle, les backstages où les bières étaient à volonté nous inclinaient à nous vivre comme des pachas, alors qu'on était dans une salle municipale de Dijon. Et on tachait de cacher qu'on était

des baltringues quand un technicien nous demandait ce qu'on voulait comme lights.

Si vraiment on veut continuer à jouer à la police des âmes et des mœurs, il faut regarder la vie hors tournée, la vie quotidienne. Les trois Green Day ont familles et maisons, est-ce une contre-indication au punk ? Dans ce cas pas mal d'artistes majeurs de la scène actuelle sont virés de l'émission "sois punk ou dégage", et moi je suis un super punk. Ce qui m'intéresserait plutôt, c'est de voir ce que Billy Joe fait de sa vie, comment il parle à sa femme et à ses potes, ce qu'il pense de ci et ça, ce qu'il écoute, voit comme films, etc. Dans cette zone infra, celle du quotidien, il n'est plus question de symbole, mais de la tangibilité d'un tempérament.

C'est aussi en cela que la question de la trahison, du passage à l'ennemi m'intéresse peu ; si tel groupe a fait du punk tant qu'il était inconnu et se met à faire de la pop dès qu'on le remarque, c'est que sa punkitude n'était pas très substantielle. Du point de vue de la clarté, on devrait alors se réjouir que tout devient plus juste. Les métabolismes parlent d'eux-mêmes. Je ne redirai certes pas de la même façon, seize ans après, les trucs sur Canal+ que tu rapportes, et notamment pour avoir observé Wizman, dont les faits ultérieurs montrent bien que sa séquence punk procédait de la pulsion la plus inconsistante et donc périssable qui soit, à savoir la volonté de coller au truc du moment, d'adhérer à ce qui ne s'appelait pas encore une tendance. A la fin des années 70, dans le Paris branché, le distinctif c'est le punk, voilà pourquoi un type comme lui, et une trentaine d'autres dandys, ont pu effleurer ce mouvement – pour très vite

s'en dissocier quand il fut passé de mode. La passion de ces mecs, c'est la mode, point. De la même façon que l'ami Jacno n'aura branché son groupe sur l'énergie punk que durant trois ans avant de passer à l'électro, qui allait mieux à son habitus bourgeois-dandy. Je partage ton aversion pour ces gens dont la question esthétique centrale voire unique est, comme dit une rubrique des Inrocks : où est le cool ?

Ce qui atteste une consistance, donc, c'est le temps. Dans le cas de GD, ils ont servi du punk rock en barres pendant dix ans, donc je ne peux mettre en doute la puissance de leur adhésion à ce style. Après, il y a la panne d'inspiration, la fatigue, l'envie de poser le jeu etc. Dans le cas de l'ami Fat Mike, alors là c'est sans discussion possible : ce mec est un punk-né et pour toujours. Et pour en revenir à MacKaye, il est sans doute resté l'anarchiste qu'il a toujours été – puisqu'il l'est resté c'est qu'il l'est -, mais j'observe au passage que la musique de Fugazi, quoiqu'on en pense (moi plutôt beaucoup de bien, bien qu'elle me glace un peu), s'extrait des canons punk-rock, et qu'il faut donc que ses membres n'aient pas cru à la puissance sèche du genre pour lui préférer des compositions plus arty, des arrangements plus complexes. On voit que je suis un peu musicocentrique, mais c'est encore ma stratégie de rectification dialectique : c'est quand même un monde que dans ce dossier musical on parle si peu de musique ; un monde, aussi, qu'on se focalise sur la signature chez CBS des Clash (pas toi, je sais), en laissant de côté le fait remarquable que finalement ce groupe dit punk n'aura fait qu'un album procédant vraiment du genre (mais quel album, putain). Dès le second, ce n'est plus pareil, et

ne parlons pas de la suite – qui est admirable, mais dénote que les membres du groupe (surtout Mick Jones, crois-je comprendre) se sont vite senti à l'étroit dans les stricts cadres esthétiques du punk-rock ; que cette musique ne leur a pas paru si forte et riche qu'ils puissent y trouver matière à jouir plus de deux ou trois ans. Quelqu'un qui pense que le punk est la musique de la joie tragique, qu'il y a là comme une sorte d'art total en tant qu'il ramasse tous les bouts du vivant, est bien résolu à y passer sa vie.

Je veux cependant bien quitter la musique, pour en arriver à l'angle proprement politique du problème. On pourrait commencer par se demander : que des groupes issus du minoritaire signent chez des majors constitue-t-il un réel problème politique, par-delà les symboles ?

Oui, dira-t-on, parce que ces transfuges fortifient l'ennemi qui nous siphonne nos forces. Mais l'ennemi ne serait-il pas fort de toute façon? Oui, dira-t-on encore, mais nous autres nous perdons des soldats. Mais si ces soldats passent si facilement du côté majoritaire, c'est que leur positionnement à nos côtés était bien fragile, et que dans tous les cas de figure on n'aurait pas pu compter longtemps sur eux.

Où est le problème alors ? Où est vraiment le problème ? Eh bien je crains qu'en l'occurrence le problème ne soit que théorique. Je crains qu'en l'occurrence on brasse pas mal d'idées et peu de réalités, et qu'à ce titre tous les positionnements sont branlants – et l'on reviendrait aux écueils dont je prétends dans *Deux singes* m'être guéri, à savoir une sorte d'hypertrophie théorique où ne se moulinent que des idées, où ne se bricolent que des

agencements d'idées. Oui bien sûr on peut tenir qu'il y a un recoupement possible entre le DIY et certaines options libérales. Oui on peut tenir que l'autonomie est une valeur du néo-management, etc. Et conclure, soit que toutes ces idées ont été récupérées-par-le-système, soit qu'elles étaient dès l'œuf des idées libérales. Et dans les deux cas accoupler les deux modes de pensées sous le nom de libéral-libertaire (attelage qui fait des ravages depuis quelques années, dans la bouche des Michéa, Zemmour, Boutin, Soral, Cardet (<https://www.youtube.com/watch?v=Zm6nfe91ioE>, minute 8'12), et tant d'autres gens pas exactement scrupuleux en matière de justesse ; et surtout presque tous de droite ; et ainsi les proto marxistes comme Monville qui se tuent le cerveau à nous expliquer que Foucault était en fait un horrible suppôt du libéralisme, devront à nouveau bosser pour nous expliquer comment il se fait que leur cher Clouscard n'ait été repris pratiquement que par des gens de droite). Sur le plan des idées on peut tout tenir, c'est une habitude et une passion françaises que je connais bien, et que seul peut troubler l'advenue d'un petit truc qui fait qu'on ne peut plus tout dire. Ce truc s'appelle le réel. Le caillou dans la chaussure. Le réel dit : tu peux toujours dire que je suis bleu mais d'évidence je suis jaune. Ta parole, relativisée à moi très réel devant toi, perd de sa superbe. Le réel, c'est ce qui résiste, disait l'autre. Ce qui résiste, en tout cas, aux idées pures. Le réel, ce serait donc d'abord de passer des idées pures aux individus qui les portent, démarche saine si l'on s'accorde à penser qu'une idée n'existe que comme émanation d'un individu, pris dans la relativité de sa situation et de ses affects. Si sur le plan céleste des idées le couplage libéral-libertaire est

possible – puisque n’importe quoi y est possible - eh bien ici-bas je ne vois aucun individu de chair, dans le champ français a minima, qui soit à la fois libéral et libertaire. Chez les libertaires, il est unanimement entendu qu’on lutte contre le libéralisme et ses saloperies, et qu’on travaille à lui substituer d’autres formes de sociabilités, d’échanges, d’existences. On le vérifiera en écoutant les prises de position politiques des quelques figures de la scène intellectuelle qui s’étiquetteraient ainsi : Ogien, Iacub, T.Levy, Le Vaillant, La Gasnerie, bibi, sont anti-libéraux. Un type particulièrement visible récemment se revendique volontiers libertaire, c’est Varoufakis – et de fait je flaire en lui ce tempérament, cette complexion disaient les classiques. Eh bien le même homme se dit aussi volontiers marxiste, et quand bien même il ne le dirait pas, je pense que ses actes et ses positions radicalement anti-Troïka, et les conséquences qu’il a tirées de la situation de ce premier trimestre témoignent en sa faveur. La chose n’est pas étonnante : un libertaire conséquent ne peut être qu’anti-libéral, dans la mesure où le libéralisme est factuellement une contre-indication à l’esprit libertaire. J’y reviens.

J’y reviens après un crochet par les deux seuls types qui, dans le champ public hexagonal, me semblent pouvoir, à première et courte vue, se voir accoler l’étiquette lib-lib : Cohn-Bendit et Gaspard Koenig (moins connu mais très symptomatique). Or que se passe-t-il dans les faits : si l’un et l’autre sont des libéraux substantiels, c’est-à-dire dignes successeurs du premier moment de cette pensée originellement puissante et révolutionnaire (comme le dit Marx), en réclamant à la fois moins d’État dans l’économie et sa non-intervention

dans les domaines moraux (légalisation du cannabis, GPA, mariage gay), on constate chez eux une absence totale de discours social, c'est-à-dire une indifférence totale aux conséquences factuelles de la non-intervention de l'État pour la part populaire de l'humanité qu'ils méconnaissent. Libertaire, Cohn Bendit ? Mais alors j'aimerais l'entendre davantage sur l'école, dont il ne parle plus, ou sur l'aliénation des basses classes, pour lesquelles il n'a jamais un mot. Sa haine du centralisme cégétiste (vieille rancœur compréhensible) le fait refouler sans discernement toute problématisation par classes. C'est son inconséquence théorique et pratique. Au bout du compte, ce type n'est ni vraiment libéral, et encore moins libertaire. C'est un social-libéral ultra-européen. Point. Dans le cas de Koenig, son pedigree bourgeois le rend indifférent à toute description précise de la liberté du marché. La dérégulation, ce n'est pas, par magie, la voie royale de toutes les énergies individuelles, c'est un blanc-seing donné aux forts pour subordonner le troupeau en le fragilisant, précarisant, flexibilisant. Koenig, envers et contre les faits, continue à se raconter (mais quel autre récit serait accessible à ce garçon propre grand dans les grands lycées parisiens puis exilé à Londres, et sponsorisé aujourd'hui par des groupes d'influence londoniens) que le marché libre est le meilleur creuset des libertés. Il oublie ou feint d'oublier qu'un de ses maîtres, Friedman, a été conseiller de Pinochet, et que les idées de l'école de Chicago (dérégulation totale) n'ont pu être développées que dans deux dictatures sud-américaines (Chili puis Argentine), puis au prix de la paupérisation, et donc de la suraliénation de tout un pan des classes populaires dans l'Angleterre de Thatcher et

l'Amérique de Reagan (voir là-dessus le docu inspiré du bouquin de Naomie Klein, *La stratégie du choc*). On peut encore longtemps prétendre que l'ouverture du marché ne s'accommode que de la démocratie, voire la produit, il y a le réel chinois qui s'impose là comme un pied de nez, et accouple sans problème, comme la Russie de Poutine, le capitalisme et la dictature. Je pourrais bien sûr multiplier les exemples, et rappeler que dans l'histoire les libéraux n'ont jamais aucun scrupule à faire appel à la logistique répressive d'État pour écraser les révoltes ouvrières, et exemplairement les insurrections anarchistes. On sait bien de quelle liberté parlent les libéraux, à l'exclusion de toutes les autres : celles d'entreprendre, de profiter, de prospérer, de spéculer, de faire fructifier. En revanche, vive les prisons, vive l'école, vive la police, vive les valeurs – tiens au passage j'entendais récemment Wizman parler des repères familiaux qui se perdent et c'est bien dommage, et qu'à l'école on ferait bien de mieux serrer la visse ; voilà qui est très libertaire, n'est-ce pas ?

Tous les faits le montrent : un libertaire conséquent n'est jamais libéral. Parce qu'il observe, sans discontinuer, que le libéralisme est une force d'aliénation, qu'il tend toujours aux trusts, aux fusions, et donc au Un ; qu'il est un vecteur d'uniformisation (Monsanto way) et pas du tout de multiplicité. Dernière petite observation : je n'entends jamais, jamais, aucun de ces libéraux, exemplairement les deux cités, mentionner les zapatistes, Bakounine, Victor Serge, les ZAD, les tentatives communales ici et là, etc, ni aucune expérience autogestionnaire en cours : à vrai dire ils n'en connaissent même pas l'existence. C'est un fait.

J'en dirai autant du point de vue de l'entrepreneuriat

“smart” dont on dit parfois qu’il réalise un certain idéal de communauté douce. Oui certains discours de management cool sur la fluidité, la circulation, l’initiative libre, la créativité, peuvent faire écho à certains axiomes de la pensée libertaire. Sauf que, c’est comme pour Green Day et Rollins, la comparaison ne vaut que si on s’en tient aux formes. Le contenu, quel est-il ? Du management cool pour créer quoi ? Pour qui ? Pour mener quelle vie ? Pour faire mener quelles vies aux gens qui consommeront les “innovations” des smart workers qui auront conçu ça en buvant du thé au quinoa ? Là encore l’éventuelle analogie lexicale et idéale masque en fait des incompatibilités totales de tempéraments et de vies. Un type comme Xavier Niel se vit peut être comme un fougueux libertaire lorsqu’il s’en prend aux oligarchies d’État qui bloquent les initiatives et figent les hiérarchies, quand il faudrait permettre à tous de créer son job ou sa boîte, sans demander de diplômes par exemple (c’est le principe de son « incubateur » en banlieue). Mais voilà qui est très restrictif comme autorisation à vivre. Le mec qui prétend penser « out of the box » ne pense que dans la vieille box de l’entrepreneuriat, du mérite, de la performance, et surtout d’une vie dont le travail serait l’épicentre voire la passion exclusive etc. Un libertaire ne balise pas ainsi la liberté de chacun. La liberté c’est aussi celle de ne pas créer d’entreprise, voire de ne pas travailler, voire de passer sa vie à se vernir les ongles (pour les mecs) ou à se repasser en boucle le Barca-Arsenal de 2011 (pour les filles) – d’où la préconisation libertaire ultime du revenu universel et inconditionnel de base. Trouve-moi un libéral qui préconise ça (et pas 800 euros, hein, 800 euros ça s’appelle une enclade) et je m’engage

à écouter tout Benjamin Biolay en boucle pendant deux semaines. Koenig en parle en chuchotant, parce qu'il sait bien qu'une telle mesure induirait un système général de redistribution qui lui-même induit des systèmes de régulation démocratique.

J'ajoute un point de méthode, mais qui me semble fondamental, et à vrai dire le nœud de la problématique. Admettons que certaines configurations, fatalement rares, du champ libéral réalisent certaines options libertaires. Je n'y crois pas, mais admettons. Est-ce que ce serait un problème ? Nous revenons à ce par quoi j'ai commencé. Ce ne serait un problème que du point de vue d'un purisme théorique, ou d'un esthétisme politique dont la passion première serait de créer des systèmes cohérents, et non pas de créer des possibilités réelles d'émancipation. Du point de vue, encore une fois, d'un purisme moral exclusif de toute autre considération. Ce systématisme est infécond, et sinistrement sectaire. Il est plus intéressé à la cohérence de ses idées qu'à l'intensité de vie des gens à laquelle il était a priori voué. Il est fécond de saisir le réel du monde comme un système (oui il y a un système du capitalisme mondialisé, oui il y a une machine libérale dont le fonctionnement peut se théoriser, voire peut se ramener à des théorèmes), mais il n'est pas bon que le système ainsi posé étouffe les analyses des situations ponctuelles. La vie est vaste, et multiples sont les schémas d'émancipation. Oui il arrive qu'un individu s'émancipe dans un contexte d'entreprise à la con, comme il arrive symétriquement qu'un anarchiste qui a rallié une ZAD connaisse sa pire expérience d'aliénation (à cause d'un gourou local, ou plus simplement parce que finalement son conatus est mal ajusté, contre toute

attente théorique, à ce périmètre communautaire). En vérité, le couple émancipation-aliénation est à géométrie variable et sa ligne de front bouge d'une situation à l'autre, et c'est bien ce qu'essaie d'établir et de décrire Foucault, qui n'était pas exactement marxiste, mais dont les marxistes ont bien tort de se passer (déjà un mec comme Monville y gagnerait un peu en talent, ça lui ferait pas de mal). Exemple dans ses derniers travaux : la supposée libération de la parole sur le sexe n'est pas forcément signe de libération tout court, mais peut-être une ruse ultime du contrôle, ou plutôt un appel des forces de "gouvernement" (mot qui a un sens large chez lui) à produire cette parole. Autre exemple hélas trop connu : ses articles sur la révolution iranienne. Évidemment les grossiers, qui ne pensent que par camps, lesquels camps ne sont qu'indexés à la morale, en ont retenu que "Foucault a soutenu Khomeiny". Or ce qu'il dit n'est pas aussi grossier. Ce qu'il dit est qu'il y a là un agencement révolutionnaire inédit, qui échappe (échapper est la passion foucauldienne) à la fois au libéralisme planétaire et au grand soir de la geste ouvrière marxiste. Il y a là quelque chose d'intéressant, que sa prose précise et nuancée tache de nommer – mais bien sûr on ne se donne pas la peine de le lire, et c'est bien dommage, parce que la pensée d'un auteur n'existe que dans le maillage précis de sa prose. Donc on regarde ça de loin, pas trop dans le détail, juste dans les grandes lignes, pour que ça s'intègre aux gros traits du système préexistant. Et après commence la distribution des points moraux. Chacun reçoit son bulletin en fin de trimestre. Foucault écrivant sur Téhéran? : -4. Green Day signant avec une major : -12. Rollins à la télé : -7. Ce qu'écrit Foucault, ce que joue Green Day, ce que dit Rollins : s'en fout.

Je ne connaissais pas la phrase de Foucault sur Nietzsche, qui me semble parfaite, et d'une précieuse honnêteté. Bien sûr que, de Nietzsche, comme peut-être de tout penseur mais surtout d'un penseur poète et fragmentaire comme lui, on peut tout faire. Bien sûr qu'on peut le tirer à gauche et à droite, et ce fut fait. Ce qui compte, c'est la puissance de ce qu'on en fait : Foucault voit chez Nietzsche quelque chose qui lui parle, sur quoi il peut greffer et faire proliférer sa pensée libertaire, eh bien il le fait, sans prétendre du tout qu'il s'agirait là de décréter que Nietzsche est libertaire, d'où sa phrase. Ensuite le lecteur juge librement si l'exercice est pertinent, si Nietzsche autorise cette saisie, mais surtout si elle est porteuse, si elle produit de la pensée et du sens. Le vitalisme de Nietzsche peut être accolé au nazisme, à l'énergétique libérale, à la subversion de la morale bourgeoise, à l'émancipation des masses, chacun fera son marché, et c'est le produit qui compte, à rebours de cette mauvaise passion, nihiliste dirait Nietzsche, comme il le dit du positivisme triomphant de son temps, de dégager la vraie vérité figée et immuable d'un phénomène, a fortiori si c'est un livre ou un auteur. S'active ici, entre égaux, un exercice libre de la pensée dont le récepteur est libre de ressentir la légitimité et la force. S'organise là, informellement, sans décret, une démocratie des discours et des goûts, auxquels les soldats moraux seront toujours tentés, tel un stalinien débarquant dans une commune autogérée, de mettre fin en gravant le dogme dans le marbre : Nietzsche c'est ça, l'anarchisme c'est ça. Et pour conclure par le décret autoritaire par excellence : c'est comme ça et pas autrement.

Or la vie n'est jamais "comme ça et pas autrement". "Ça" peut prendre plusieurs formes, et pour en revenir au point, oui les configurations d'émancipation sont multiples, et le penseur anti-systématique tachera de faire justice à la multiplicité de ces schémas. Pour ça il devra s'armer d'un outillage narratif et non plus conceptuel, comme déjà évoqué plus haut. C'est ce qui me fait dire que la forme littéraire est un creuset plus ajusté à une cartographie libertaire que la forme philosophique, intimement tentée par le système et par le Un.

Je me suis vu m'orienter radicalement vers la littérature alors que j'aurais pu tout aussi bien aller vers l'essai, la philo. J'en tire des conclusions nettes sur ce que je suis.

La nécessité de faire système peut éventuellement être à nouveau posée lorsque se pose la question de la prise de pouvoir. Pour renverser le capitalisme, qui est infiniment fort, on a besoin de définir une stratégie et donc de systématiser une analyse. Là on en revient aux vieux débats entre Bakounine et Marx, entre l'hypothèse fédérale et la nécessité centraliste. Il me semble que les deux ne sont pas si incompatibles. En tout cas on peut avoir, comme moi, un tempérament peu porté sur le centralisme, peu désireux d'État, et pour autant reconnaître qu'au sein de la lutte, on ne peut pas se passer de cette question de la prise du centre. Simplement l'État doit rester un moindre mal, un pis aller, qui n'a d'intérêt que comme moment de l'avènement de l'autonomie – double moment du reste parfaitement nommé par Marx. Comme j'en reviens ici à des vieilles lunes, et que sur ce point je ne connais pas de plus efficace mise au point que

la sienne, je renvoie à la courte synthèse orale de Lordon : <https://www.youtube.com/watch?v=4PEJISvVZaY>

Comme on le voit dans la seconde partie de son intervention, Lordon est par ailleurs très précieux pour appréhender l'autre point que tu abordes (désolé, j'en laisse de coté, mais c'est le jeu), et qui s'articule autour du désir. Oui, dit Lordon en filant "l'anthropologie réaliste" de Spinoza, le capitalisme est un système de production, mais est dans le même temps une machine à créer et satisfaire des désirs, et quiconque veut le renverser devra prendre la mesure de son pouvoir érotique, de sa capacité à se rendre aimable ou désirable. C'est toute l'histoire moderne du capitalisme : alors que dans un premier temps il fournit des produits de nécessité, il en arrive (très tôt, dès le dix-neuvième, mais de façon massive après-guerre), à rendre les marchandises non seulement nécessaires mais aussi désirables. Ce n'est pas pareil : je trouve nécessaire une ampoule pour le plafond de ma cave, mais pas spécialement désirable. Un smartphone je le trouve nécessaire ET désirable ; peut-être même plus désirable que nécessaire. C'est le désir que j'en ai qui va muer en nécessité. Parallèlement, alors qu'il n'a fait d'abord que réquisitionner des ouvriers pour qu'ils produisent, le capitalisme en vient bientôt à demander à ses salariés d'aimer travailler, de désirer leur job, d'investir érotiquement leur boulot (c'est tout le discours du néo-management). En ce sens la mise au centre du strict signifiant "désir" n'indique pas en soi une politique libertaire, et il faut sans doute dissocier entre des désirs aliénants et des désirs émancipateurs. Là encore cela nécessitera d'étudier des situations précises de désirance. Sachant, et j'en reviens à mon option anti-systématique,

qu'on devra se garder de régler le problème trop vite, et de poser une stricte dichotomie : d'un côté les mauvais désirs aliénants produits par le capitalisme, de l'autre les bons désirs qui viennent de moi-même en tant que moi-même.

D'abord parce qu'il n'y a pas de "moi-même" – et donc là-dessus je te rejoins lorsque tu poses que l'entité moi est fallacieuse, rejoignant par là Marx qui se moquait de l'égoïsme ou égo-pholie de Stirner, et Lordon lorsqu'il postule "l'hétéronomie" fondamentale du sujet humain, toujours produit par addition de conditionnement extérieurs.

Ensuite, parce qu'il y a des sales désirs non-prescrits par le capitalisme. Je peux par exemple désirer taper ma femme. Bon, là les systématiques de gauche se précipiteront pour affirmer que dans une société égalitaire et non patriarcale ce désir violent disparaîtrait. On peut entendre ce discours, et parier à bon droit que des changements structurels changent les affects, mais sans dissiper la pensée tragique, c'est-à-dire la conscience que la douleur et la violence ne disparaîtront qu'avec la vie même- c'est aussi en ce sens que Nietzsche, qu'il soit de droite ou de gauche ou royaliste ou fan de Beyonce, fait toujours du bien à la gauche. Des mecs taperont toujours des femmes, capitalisme ou pas. On ne peut pas tout mettre sur le dos du "système". D'ailleurs, livré à sa solitude de marbre, ce seul mot est très con, c'est un mot à la Philippon, ou alors propre à tous le neuneus dont la pensée politique s'est arrêtée à leur treizième visionnage de *Matrix*. D'ailleurs dans le seul usage de "système", même quand il est critique, ma troisième oreille entend un désir de système.

Mais surtout il peut arriver, dans l'impayable bordel de la vie, que la marchandise soit un vecteur d'émancipation, ou, au bas mot, de joie vraie. Parlons par exemple du type qui a voulu un smartphone parce que c'est beau et que tout le monde en a un, parce que sa désirabilité par tous le rend beau. Bon : désir aliéné. Mais il se trouve que ce smartphone lui permet de commencer une correspondance par texto avec une fille qu'il n'aurait jamais rencontré sinon, et dont il va tomber amoureux, et qui lui fera découvrir NOFX, groupe dont il n'avait jamais entendu parler, étant fan de Colplay et de Lady Gaga. Eh bien le désir aliéné de la marchandise a ponctuellement produit de l'émancipation. C'est la grande ambivalence du capitalisme vécu, que nous avons évoqué 5600 lignes plus haut, à propos des outils de diffusion de la musique, qui, commercialisés par stricte stratégie d'accumulation du capital, n'en ont pas moins permis aux musiques minoritaires voire contestataires d'essaimer et à un petit vendéen comme moi d'ouvrir son horizon. Les marchandises nommées radio-cassettes ne m'ont pas englué dans la grégarité consommatrice, mais élevé dans le ciel du rock. Je dis là une banalité, mais c'est pour en revenir à l'essentiel : je crois qu'il est tout à fait possible de tenir ensemble une analyse générale du capitalisme, et une description locale et ponctuelle de ces effets obliques d'émancipation. L'un ne contredit pas l'autre. L'un et l'autre peuvent se mener alternativement, la preuve c'est ce que je fais, c'est ce que nous sommes nombreux à faire : d'un côté l'analyse systémique des rapports de production, de l'autre le récit particulier des situations très diverses que cette donnée globale laisse exister. A mon échelle, cela consiste juste à

activer alternativement, en écrivant ou lisant, en parlant ou écoutant, un pli politique et un pli documentaire. Je pourrais dire aussi, en schématisant : un pli sciences humaines et un pli littéraire.

23 août - 27 août 2015

Les âmes : Tu es loin d'être décevant. Rassure-toi ! Sauf peut-être sur le smartphone. Mais c'est personnel diront les mauvaises langues. Revenons à Clouscard. Ou Gloopscard, comme on veut, notre philosophe stalinien le plus aimé à droite. Qu'est-ce qu'il dit qui pourrait nous intéresser ici et qui aurait effectivement à voir avec les radio-cassettes sur lesquels nous avons ouvert cette (longue) discussion ? Il prolonge en fait le travail entamé par Henri Lefévre en tentant une analyse critique de la vie quotidienne dans une perspective marxiste. En s'intéressant à ce qu'on appelle les superstructures, Clouscard décrit de quelle manière, à partir de la Guerre froide, le capitalisme s'est révolutionné en colonisant les âmes (et non plus seulement les corps), à travers les puissants moteurs que sont les "marchés du désir", véritables contre-dons à l'instauration du plan Marshall par les atlantistes. « L'esprit du capitalisme n'en est plus à l'austérité pénitentielle, mais au jésuitisme de la séduction ». Ce qu'il décrit, c'est le "stade suprême" de l'aliénation en montrant comment le désir et l'imaginaire sont devenus des marchandises licites qui ont redynamisé l'économie du profit. Et cette métamorphose s'accompagne inmanquablement d'un apprentissage quotidien de masse par le biais d'un système de rituels initiatiques à cette nouvelle société qu'il analyse dans *Le Capitalisme de la séduction*, sorti pour la première fois en 1981, quelques années seulement donc après la naissance du punk. Et il cite plusieurs de ces rituels : le flipper, le

juke-box, le poster, les jeans, le haschisch, la moto, et surtout le rock.

Dans ce dernier cas, il reprend à son compte les théories musicales de Dominique Pagani qui avait montré dans un séminaire de Lefébvre sur le thème de l'intégration (c'est-à-dire dans le vocabulaire marxiste la manière dont la société intègre ce qui prétendait s'y opposer) que le montant des ventes de disque était toujours proportionnel à la stabilité de la métrique dans la musique consommée. Selon lui, il n'y a jamais eu que deux accords et demi dans toute l'histoire du rock, et c'est cela qui lui a assuré un succès planétaire au détriment des musiques populaires. « Quand tu as entendu les premières mesures d'un rock explique-t-il, tu les as toutes entendues ». Dans le numéro de décembre 1976 du fanzine *Sideburns* une illustration lui donne raison en présentant sous forme de tablature trois accords (un la, un mi, un sol) avec la légende suivante : « voici un accord, en voici un autre, puis un troisième. A présent monte un groupe ». Or, pour qu'un truc se vende rapidement et massivement, il faut qu'on puisse le mémoriser le plus vite possible. Ce que permet la métrique du rock, qu'il soit punk, hard ou indie. Voilà ce qui expliquerait pourquoi ça fait cinquante ans que la musique de masse n'a pas évolué et que c'est toujours le même timbre qu'on entend, celui de la guitare amplifiée. Clouscard reprend cette idée dans son analyse de l'idéologie du désir : le rock, ou à sa base le blues, n'est rien d'autre que le jazz sans le swing, autrement dit, un rapport au temps bien particulier : « Le rock (et ses dérivés) découpe la durée musicale en tranches homogènes, répétitives, similaires. Le temps devient une durée linéaire débitée en tranches toujours

identiques. C'est le temps du même, du devenir réduit à la répétition. Ce qui a été sera. (...) Le Même garantit le Même. L'Autre est radicalement interdit. L'Autre, c'est-à-dire la différence, aussi infime qu'elle soit ». La rengaine est connue : le rock, comme ses versions perfectionnées grâce aux machines (la techno et l'électro), sont des musiques répétitives qui scellent une durée close faisant non seulement écho au plaisir et à la jouissance de la cadence apprise chez l'être humain à travers l'obéissance et la soumission archaïque à la tétée, mais supportant aussi super-structurellement une société fondée sur des rythmes de production et de consommation constants. Clouscard n'est pas particulièrement fin lorsqu'il dit que le rock est par essence capitaliste, mais il s'appuie sur la psychanalyse pour étayer sa thèse : « Le rythme en son étymologie, en sa genèse, est un fait culturel, le lien social du désir à la jouissance ». Il insiste par ailleurs sur l'arnaque que constitue à ses yeux le fond contestataire du rock, celui en gros qui accompagne les luttes sociétales, au détriment des luttes sociales. Pour lui, « le jazz sera perverti en rock : La Fureur de vivre. La musique de la subversion et de la révolte (...) sera le raccordement de deux dynamiques: celle du rythme – et non du swing -, celle de la contestation – et non de la révolution ». Dans sa rhétorique, les musiques contestataires binaires ne débouchent jamais vraiment sur des avancées sociales – au mieux sur de l'émancipation, pour reprendre tes termes, réduite à l'épanouissement individuel - mais plus profondément sur des modifications des habitudes des modes de consommation. « Le rock apportera le jean et la libération sexuelle, le reggae donnera une vision romantique et dodelinante à la consommation

de marijuana, le punk ouvrira d'immenses marchés aux tenants des "no future" ».

Celles et ceux qui nous lisent encore penseront peut-être que je m'éloigne définitivement du fil général de notre discussion, mais tu abordes toi-même cette distinction faite entre le jazz et le punk rock dans *Deux singes*. Voici le passage précis: « le jazz adopté en même temps qu'une certaine fluidité tout américaine. A l'époque, c'est la musique des fils - Afro-Amérique, caveaux enfumés, corps secoués. En 89 c'est celle des pères. Ce n'est pas en la reprenant à notre compte qu'on dérèglera la machine à reproduire. (...) Un soir de 91, un bassiste de rock a le malheur de raconter qu'il s'épanouit davantage en composant du jazz. Musique plus complexe, dit-il. Ose-t-il dire. A-t-il l'outrecuidance de dire en notre présence. Je le corrige. Je le rectifie. La vraie complexité mon pote, la vraie complexité est simple, le binaire est un dépassement du ternaire et non l'inverse. Je le punis verbalement, avec l'approbation admirative de mes compagnons ».

Une manière comme une autre de remettre du swing dans ton (punk) rock. C'est l'occasion surtout de revenir sur un point que tu avais abordé au début de ta conférence et que je n'ai pas relevé, à propos justement de cette complexité du simple dans la musique punk rock, mais que tu déclines aussi en littérature, et dans le cinéma. Le simple serait lié au réel, non ? D'où sa supériorité à tes yeux. Dès qu'on ajoute des mots, en gros, c'est comme les accords : on complexifie, ce qui n'est pas forcément un gage d'efficacité, ni de qualité : y'a qu'à voir mes questions !

FB : Je commence par la fin. Le style oralisé de l'extrait de *Deux singes* que tu cites indique qu'il s'agit du report, caricaturé à des fins comiques, d'une parole en situation, celle de Chouchou étudiant qui n'aime rien tant que les joutes de soirée, quitte à user de mauvaise foi pour servir sa cause. Donc je n'épiloguerai pas des heures sur le rock comme supérieur au jazz parce que plus simple, ou plus subversif parce qu'écouté par des gens issus de classes inférieures à celles d'où sortent les inconditionnels de jazz. Je laisse les généralités au Chouchou d'alors, qui avait à prouver qu'il avait la plus grosse, et à notre ami Clouscard, que je connais peu, et qui comme ça à vue de nez m'a l'air d'être un beau spécimen d'intellectuel à la française. La question de la simplicité, en art, m'intéresse (j'en ai effleuré la question dans *l'Antimanuel*, en me référant à ce que Nietzsche appelle le grand style, et qui est un foisonnement vital ramassée dans un trait limpide – et c'est sans doute, oui, ce que j'aime dans le punk-rock, mais aussi dans l'alexandrin classique ou le style de Beckett), mais Clouscard ne l'envisage évidemment pas comme une question esthétique – j'ai remarqué que tous les penseurs néo-réacs, de Onfray à Michéa, ne s'intéressent pas du tout à l'art en soi. Sans doute pensent-ils que l'art en soi est un divertissement bourgeois. Ou peut-être sont-ils tout simplement hermétiques à toute expérience esthétique, les pauvres bichons. Nous n'allons donc pas parler d'art, mais de politique encore. Et je vais encore m'astreindre à chatouiller le bel édifice systémique de ce Clouscard, érigé avec de la grosse pierre de taille, et des généralités en béton.

Non, encore une fois, que je réfute l'effort, parfois productif, surtout lorsqu'il est comme ici sous-tendu par des postulats marxistes, de rendre compte de ce qui, dans le réel, fait système. S'il reste quelque chose qui puisse dans le monde se penser comme un système, c'est bien l'économie, et donc le capitalisme, puisque l'économie a pris cette forme à peu près partout sur la planète. Ce qui autorise aussi à parler de LA marchandise, et d'en noter la séduction, peaufiné au long des décennies par le design, le packaging, la pub, le placement de marque, tout ce qu'on regroupe sous le nom de marketing. Et à soutenir que telle marchandise, puisqu'elle a été produite par le capitalisme, a dans sa constitution même, des ressorts capitalistes. Et donc par exemple le rock. Cette belle machine théorique livrée à sa plénitude monarchique sans contre-pouvoir, celle du penseur dans son bureau, peut cependant se gripper dès lors qu'on sort du bureau, pour observer le rock dans sa factualité, dans sa pratique quotidienne. Le rock tel que quotidiennement vécu. Clouscard penseur du quotidien ? Mon œil. S'en fout complètement de savoir comment les gens vivent réellement quelque chose. Le but n'est pas ici de défendre ce qui m'est cher (tous les penseurs du monde ne pourront rien contre ma certitude que le rock fut ma providence). Le but est de faire valoir un certain nombre de faits de vie. En somme je ne veux pas défendre le rock, qui se défend très bien tout seul, mais le *vécu* (s'il est possible de rafraîchir ce mot, devenu imprononçable sans rire). On va procéder rigoureusement, ça nous changera des auteurs aujourd'hui invités dans ces pages.

1. Le rock a-t-il toujours déjà été une marchandise ? Que dira-t-on alors de son premier état, le blues, chanté

par des nègres solitaires dans les premières décennies du vingtième ? Il se trouve que les canons sont les mêmes trois accords, simplicité, épure totale à coté de quoi les arrangements des Stones et de Led Zep paraîtront du Schoenberg. Est-ce déjà l'effet de la mainmise du capitalisme -alors qu'aucun titre de blues ne se vend, ou si peu ? Le blues a-t-il été sous férule marchande dès son avènement dans les champs de coton ? Sous le fouet, c'est certain. Et c'est un mal suffisant.

2. Clouscard a l'air de sauver le jazz. Mais le jazz n'a-t-il pas été promu, monté en mayonnaise, marketé par le capital ? N'a-t-il pas été the music-to-listen parmi la bourgeoisie américaine puis européenne dans les années 20-30 et après guerre ? Comment se pourrait-il alors que sa structure même ait été épargnée ? Il faudrait tenir, pour ce faire, que le capitalisme des années 20-30-40 était plus cool, moins agressif, laissant davantage de latitude à ses producteurs et ses consommateurs, et qu'il y eut un moment où la marchandise ne se voulait pas séduisante. Cette hypothèse, qui a le vent en poupe aujourd'hui, relève de ce que le foucaldien De Lagasnerie appelle une critique réactionnaire du capitalisme, puisqu'elle a tendance, plus ou moins explicitement, à réhabiliter son moment paternaliste aux dépens de son moment dit néolibéral. En poussant un peu, on arrive à une apologie des trente glorieuses, et tout le monde finit gaulliste. Et alors ces supposés marxistes seraient donc en train de dire à Marx qu'en fait à son époque à lui y avait pas de raison de se révolter, c'était encore du capitalisme à visage humain, qui, même mettant la main sur le jazz, le laissait s'épanouir pleinement. Tout cela n'est pas sérieux. Il n'est pas sérieux de trouver plus cool un capitalisme

qui faisait travailler les enfants, et leurs parents 65 heures par semaine. Donc je veux bien que le rock soit façonné, dès l'œuf et jusque dans sa chair musicale, par le pervers capitalisme jésuitique, mais alors il faudra admettre que le jazz aussi. Ce que Clouscard ne saurait admettre, et je perce bien sa manœuvre pour l'avoir tant de fois repéré chez nos intellectuels à la française. Manœuvre sollygistique : 1. j'aime le jazz 2. je n'aime pas le capitalisme 3. donc le jazz n'est pas capitaliste. En revanche je peux abandonner à l'ennemi le rock, puisque je ne l'aime pas. Ce qui donnerait : 1. je n'aime pas le rock 2. je n'aime pas le capitalisme 3. puisque tout est dans tout, il est probable que le rock et le capitalisme aient à voir l'un avec l'autre. Au bout du compte cette théorie est, comme toute théorie, un autoportrait de son auteur, mais dans sa pire version, celle du plaidoyer pro-domo. Je vais donc à mon tour syllogiser. 1. j'aime le rock 2. je n'aime pas le capitalisme 3. donc le rock n'est pas capitaliste. Chacun ainsi aura défendu son petit bout de gras, et on sera bien avancés.

3. Pour avancer un peu, je vais, moi, faire le geste que Clouscard ne fera pas. Il faut bien qu'il y en ait qui soit plus intelligent que l'autre, comme disait ma Tata Paulette. Je vais donc casser mon propre syllogisme. Et d'abord tout concéder à Clouscard qui pose que je suis une pauvre merde aliénée lorsque j'écoute et jouis du rock. Ainsi : 1. j'aime le rock 2. le rock est capitaliste 3. aimant le rock je suis capitaliste. Mais ma gentillesse a des limites et je ne vais pas m'en tenir là. Acceptant ce postulat, je vais juste essayer de l'effriter. La littérature ce peut être ça : non pas dissoudre un système de pensée mais le diffracter, le disséminer dirait Derrida. En prenant le schéma par deux angles.

– le rock est capitaliste ; écoutant du rock, je suis capitaliste. Bien. Et alors ? Le capitalisme est-il univoquement répréhensible ? Marx a dit et redit à quel point le capitalisme était un progrès par rapport à l'âge patriarcal et féodal de l'humanité. Il est évident que pour une part le capitalisme accompagne ou soutient un mouvement d'érosion des hiérarchies, et de libération des corps. Et si Cloucard veut ramasser avec mépris ces évolutions très tangibles, très libératrices, sous le nom de "sociétal" (nom honni par tous les cocos orthodoxes, qui de fait ne se sont pas trop offusqués de l'homophobie du parti jusqu'à il y a peu), il faudra qu'il m'explique en quoi est si méprisable l'évidente libération du corps féminin permise et soutenue, entre autres, par la musique populaire, et exemplairement le rock. Nul besoin d'insister, à titre de précaution, sur le fait que le capitalisme n'est libérateur que par conjonction, et que sa ligne ordinaire est quand même d'être une machine à aliéner, réprimer, uniformiser. Du moins aura-t-on fissuré le bloc uniforme, et donc remis le capitalisme dans le jeu de la dialectique, ce qui normalement devrait complaire à un marxiste. Et dès lors on peut tenir que le rock, et quelques autres produits du capitalisme (le cinéma classique américain, disais-je dans mon livre sur Mick Jagger, mais tant d'autres) sont les rares sécrétions réjouissantes d'une organisation globalement destructrice. Par une ruse de la raison libertaire, par un pli pervers de l'histoire, le capitalisme produit des objets et des cultures qui sont une invitation à fuir les modes de production qui leur ont donné le jour. On a toujours tort de surestimer l'ennemi, dirait Rancière, ou, ce qui en revient au même, de lui prêter une parfaite rationalité

dans le calcul de ses effets. Surestimation qui recoupe finalement l'idée de la "main invisible" chère aux libéraux qui croient à cette rationalité efficiente, auto-régulatrice, vertueuse, du marché. Or le capitalisme est le train de *Snowpiercer* : une machine folle, et de plus en plus folle, qui ne sait pas où elle va, qui court pour ne pas tomber, qui croît pour ne pas mourir, et en gros fait n'importe quoi, émet des actifs toxiques, parie contre soi, rachète tout ce qui bouge quitte à devenir obèse, détruit ses ressources en les exploitant etc. Et donc accouche souvent de trucs qui le mettent à mal, quitte à retomber sur ses pieds assez vite. Par exemple Internet tue l'industrie du disque qui par réaction se met à marchandiser internet – mais du moins cela ouvre-t-il des brèches plus ou moins longues, dans lesquelles s'engouffrent les énergies alternatives.

4. Est-ce à dire qu'en fabriquant le rock, le capitalisme a fabriqué la créature qui, se retournant contre son créateur, l'éradiquera ? Bien sur que non. Je ne crois pas à l'efficacité politique de l'art, qu'il se présente comme contestataire ou non. Du moins me garderai-je de trancher entre les thèses générales et donc arbitraires qui sur ce point se heurtent depuis toujours (« l'art contestataire joue pour la norme car il donne un débouché non politique aux énergies contestataires » vs « l'art contestataire ne fait pas la révolution mais il fédère des énergies qui peuvent à terme se donner un débouché révolutionnaire »). Un peu comme « les jeux vidéos rendent violents » vs « ils permettent de défouler sans frais le potentiel violent des gamers ». Spéculation, spéculation, donc je me sors du jeu. Et je reviens à moi. Dans le temps où j'écoute du rock, suis-je sous le joug du capital ? Le corps que forme les activités liées au rock

est-il homogène au corps idéal du capitalisme, soumis, productif, etc ? Je note d'abord que mon corps rock, mon corps enrocké, ne produit rien, sa dépense est gratuite et autonome, ce qui n'est pas une bonne nouvelle pour le capital. Ensuite ce corps invente une temporalité propre – je me repasse le morceau que je veux, autant que je veux, de sorte qu'à chaque écoute son prix diminue (par division du prix de départ avec son temps d'usage), jusqu'à l'asymptote de la gratuité. Sans parler, bien sûr, de la jouissance reconductible qu'il me procure, sur les perceptions qu'il déploie, sur les rêveries qu'il mobilise, etc, et qui toutes n'appartiendront qu'à moi – les rêveries mobilisées par le rock ayant en outre peu à voir avec les valeurs structurantes du capitalisme, et bien plutôt avec sa contestation. Donc quand bien même le rock serait tout entier formaté à son image par le capitalisme, il se trouve que ma façon de le consommer me déconnecte en grande partie des rapports de production du capitalisme, et m'isolent un temps de son théâtre imposé. Cette objection est sans doute aussi vaine que la thèse qu'elle réfute, mais on sait bien qu'à discuter des hypothèses faibles on risque toujours de s'affaiblir.

5. Dans la continuité de 4. Deux morceaux de rock auront, d'après notre ami, toujours pour point commun, et pour raison dernière, de relever de la forme capitalisme. Bien. Mais moi, dans ma chambre, j'en aime un et pas un autre. Des Stones j'aime *Monkey man*, mais beaucoup moins *Street fighting man*. Ou j'aime les Stones mais pas du tout Eric Clapton. S'il y en moi un différentiel de sensation, c'est que leur commune articulation au capitalisme n'épuise pas leur réalité (sinon je les aimerais autant l'un et l'autre). Il y a donc,

en eux, quelque chose qui ne procède pas du capitalisme. En tout cas, l'expérience que j'en ai déborde ce strict conditionnement. Si le système de Clouscard pose une répétition du même, c'est précisément parce qu'il est un système : un système a par définition besoin de poser que les choses sont constamment ce qu'elles sont et pas autrement, sinon c'est le bordel. Très peu dialectique, répétons-le, il implique l'identité des phénomènes à eux-mêmes, c'est-à-dire l'identité tout court, et c'est pourquoi les penseurs identitaires ne pensent que par systèmes, j'y reviendrai. En somme le système agencé par Clouscard sur le rock allègue que dans ma chambre il se passe toujours la même chose quand j'en écoute. Évidemment la variété de ce qui arrive à mon corps est un démenti factuel à cette allégation. On peut même dire que toute ma vie rock consiste à éprouver des différences, des modulations, des contrastes, lesquelles débouchent sur des hiérarchies qui formeront mon paysage esthétique singulier. Toute la vie du récepteur de rock (et de n'importe quelle musique) consiste à différencier : entre des artistes (celui-là me touche et pas celui-là), entre des albums, entre tel et tel morceau au sein d'un album (ma préférée c'est la 6, mais j'aime bien la 4, par contre la 10 bof), entre tel et tel moment d'un même morceau (j'aime bien le break mais l'intro est laborieuse). Il n'y a guère que dans un concert de punk, quand je suis fin bourré, que s'abolit mon discernement, que je ne désire plus que "du punk !!!!", ou "du bruit !!!!" selon l'expression consacrée. Tout le reste du temps, je discerne, je distingue, je différencie. Le système de Clouscard ne dit en somme rien de ma vie rock concrète. Il est inapte à rendre compte de mon expérience. Mon expérience lui échappe.

Étant bien entendu qu'il s'en fout. Pour lui ce sont là des détails empiriques. La vie telle que vécue est quantité négligeable dans sa mathématique. Son but est d'établir un système, comme sa constitution d'intellectuel l'exige et le désire. De même que le conatus de la fleur est de pousser, le conatus de l'intellectuel est de faire système, la vie devrait-elle s'en trouver nier. Au bout du compte l'intellectuel systémique (et c'est presque un pléonasme) n'a affaire qu'à lui-même. C'est sa circularité mortifère.

J'en viens à la conséquence obligée de cette catastrophe théorique. Cherchant le vidéo de Cardet dont j'ai reporté le lien ci-dessus, je tombe sur une autre vidéo, coïncidence mais en fait non, où il parle de sa "méthode clouscardienne". Pour le coup je vais au wikipedia de Clouscard et je vois que des gens comme Alain de Benoist, Soral, Michéa, s'y réfèrent. Attention je ne fais pas là de la stigmatisation morale, genre ah tu vois que c'est un con, les fascistes et les réacs l'adorent. J'y vois juste de quoi confirmer que pensée systématique et pensée identitaire vont de pair, que l'une est presque le contenu obligé de l'autre. Confirmer aussi ce que je pense depuis longtemps : un type comme Soral n'est pas une maladie du champ intellectuel, il est la figure terminale de l'intellectuel à la française dont le mantra est : tout pour le système et j'emmerde la vie. Au bout de ce mode de saisie du monde, il y a fatalement l'idée que le monde est mu par une seule entité, qu'il est même réductible à cette mainmise, qu'il n'a qu'un principe moteur, qu'une matrice – et alors il arrivera parfois que l'élite juive (ou le sionisme, ou le mondialisme, ou Jacques Attali tout seul avec ses ptits bras) soit un client tout désigné pour tenir ce rôle. Voir le bel agencement systémique monde = famille

du clouscardien Cardet dans cette autre video : <https://www.youtube.com/watch?v=ytIqj1wFm04> (à partir de 3'30). On y voit que dans son esprit chaque chose a une place, et une seule place ; que l'agencement systémique fige des identités organiques. Penser, ici, consiste à *arrêter l'identité* d'un phénomène, d'une séquence historique. Pour conjurer le multiple, la vie. Voilà à quoi mène la longue lignée des intellectuels, qu'auront un temps taché de briser, mais en vain, les géniaux déconstructeurs des années 50-80. Depuis vingt ans nous sommes repartis de plus belle. Comme en 40, si j'ose dire.

06 août - 09 août 2015

Les âmes : Tu parles “d’intellectuel à la française” et nous voyons bien ce que tu entends par là, mais il y a de grandes chances que le contempteur du mondain que prétendait être notre Clouscard à moustache aurait mal pris la chose ayant toujours pris soin de se distinguer du milieu intellectuel parisien en rappelant notamment ses origines modestes. Ce qui n’empêche rien, puisque nous ne parlons pas de ça, il est vrai. C’est néanmoins d’histoires de classe, dont nous aimerions parler enfin avec toi, mais avant cela, il convient je crois de faire un dernier détour par ta conférence en espérant avoir été le plus fidèle possible en retranscrivant le développement de tes idées et de ne pas les avoir dénaturées en leur associant souvent mes commentaires ou mes propres réflexions.

En général dis-tu, ce qui intéresse les universitaires et les journalistes, ce sont les causalités de l’émergence du punk. En gros, « qu’est-ce qui a fait que le punk est apparu en Angleterre autour de 1975 ? » C’est toujours passionnant, nous sommes d’accord, de connaître l’historicité de quelque chose, encore plus d’une révolte, d’une insurrection ou d’une révolution, fût-elle musicale. Alors on pourrait avancer que c’est en Angleterre, un pays laminé par la crise, où Thatcher, cinq ans plus tard, va nettoyer tout ça avec les méthodes qu’on sait, chômage de masse, prolétariat en crise et tout le bordel. Dans ce contexte, les fils de prolos ne veulent pas aller à l’usine, et ça tombe bien car de toute façon il n’y en a plus, et hop, ils font du punk. C’est pas bête, mais c’est un peu court à ton avis car au même moment, il y a de nombreux

jeunes gens qui rejoignent les rangs du *National Front*, et la vraie musique dominante en Angleterre, c'est le disco qui n'est pas vraiment une musique rageuse (malgré ce qu'en diront peut-être *Love, chips and peace*, ou quelques adorateurs d'*Abba*) : alors quel est le lien ? Pourquoi d'autres crises n'avaient-elles pas entraîné le punk, comme en 69 aux États-Unis, ou ailleurs à peu près à la même époque ? Pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes effets, en 2007, par exemple ? Pourquoi n'y a-t-il pas un mouvement semblable en Grèce ? En fait, d'après toi, on se penche beaucoup sur les causes, et pas suffisamment sur les productions. On cogite sur d'où ça vient, mais pas sur ce que ça fait. Et cela vaudrait pour la fiction contemporaine qui demeure très portée à déceler l'origine d'un dysfonctionnement, mais beaucoup moins à mettre en lumière ce qu'il produit. En gros, elle est beaucoup plus encline à raconter des réminiscences que des devenirs. L'époque, dans le vocabulaire qui est le tien, serait très freudienne et très peu deleuzienne. Les deux sont intéressants, notes-tu, mais tu relèves quand même que la cause est souvent spéculative car elle n'est pas là, sous nos yeux. Alors que le produire, lui, il est là, je l'ai sous le nez. On peut dire que tel gamin anglais a rejoint le mouvement punk parce que son père était au chômage, qu'il ne voyait aucun futur dans cette société. On peut dire ça. Mais si on prend 200 personnes dans un concert des *Clashs* en 76, est-ce qu'on va pouvoir dire la même chose des 200 ? On ne peut pas spéculer sur le fait que ces 200 jeunes sont malheureux ou en colère car personne n'en sait rien. Il y a 200 manières d'arriver au punk dis-tu. En revanche, ce que ça produit, ça, nous le voyons. Nous voyons ce que ça fait au corps.

Nous voyons ce que cela produit politiquement, nous venons d'en discuter. A ce stade de l'entretien, tout le monde aura compris j'espère ta manière d'appréhender le phénomène punk, qui est d'ailleurs une manière plus large d'appréhender le monde parfaitement résumée à mon avis dans cette phrase tirée de *Deux singes* : « Je ne permettrai plus qu'une pensée circule en moi sans qu'elle s'arrime à ce que je vis et éprouve, et c'est une révolution copernicienne pour qui a tété le sein politique ». C'est en gros ce qui distinguerait ta langue de celle du Comité invisible (les auteurs de *l'Insurrection qui vient* et qui ont remis le couvert cette année avec *A nos amis* dont tu parlais précédemment), et à propos duquel tu écris ne pas avoir le talent d'écriture, ni le tempérament : « Nous n'écrivons pas que nous sommes en guerre parce que nous ne nous sentons pas en guerre. Nous n'écrivons pas que la société est une prison, car nous ne vivons pas, quotidiennement, comme des prisonniers. Nous tâchons de ne pas nous excepter des constats que nous dressons ». “Police partout, justesse nulle part”, ai-je envie de dire. Précisons ici que le nous renvoie à toi, Chouchou dans le livre, et au singe Boubou dont nous goûtons la presque homonymie. La question que je me pose est : qu'est-ce que cette révolution personnelle en forme de sevrage a changé fondamentalement en toi, du point de vue de ta vie quotidienne d'une part, de ton engagement politique d'autre part, de ton écriture encore, hormis d'être peut-être plus en phase avec un tempérament essentiellement individualiste, puisque c'est ça qui est en jeu, dans ta comparaison avec Julien Coupat, non ?

FB : Tu restitues bien le fil de ma pensée, sois-en encore remercié. Mais je dois apporter une rectification décisive dans le libellé de ta question. *Deux singes* effleure en permanence une question essentielle : est-ce qu'on change ? Dans le livre, pas de réponse à cette question, mais des petites graines verbales semées ici ou là, et qui toutes suggèrent qu'on ne change pas. Qu'on ne change pas fondamentalement. Que ce que j'appelle le foncier est assez vite formé, qui admet des variations, des amendements, des ajustements, des changements de focale, des renominations, etc, mais pas de bouleversement radical, pas de "révolution". Ma rencontre avec le punk en 87, comme on l'a dit beaucoup plus haut, n'a pas été de l'ordre du bouleversement, mais plutôt de la révélation. Ces images, ces sons, ces gueules, ont révélé quelque chose en moi, une modalité vitale nichée en moi et qui avant cela n'avait pas trouvé à s'actualiser, et sur laquelle l'analyse ne peut que buter : pourquoi ai-je le corps que j'ai ? Pourquoi ma couleur préférée est-elle le rouge ? Pourquoi aimé-je le nougat et pas le melon ?

Laissant le pourquoi de côté, j'essaie de me concentrer sur le quoi : qu'est-ce qui m'est arrivé là ? qu'est-ce que ça m'a fait ? J'ai assez dit ce que m'avait fait la découverte des artistes originels du mouvement, puis leur écoute assidue, je peux maintenant essayer de dire ce que m'a fait sa pratique. Là encore la pratique n'a pas bouleversé la donne. Il ne s'agit donc pas d'une mutation. Je ne nie pas la divine capacité transformiste du punk chez certains – chose qui s'incarne tangiblement dans des vêtements, gueules, attitudes - mais dans mon cas, et je crois dans la plupart des cas, je parlerais plutôt

de confirmation (confirmation que le punk me *convenait*, que mon corps s'y trouvait bien), de consolidation, d'augmentation. Plus j'ai fait du punk, mieux j'ai compris de quoi il retournait, et plus j'ai aimé en faire, et plus j'ai su que c'est essentiellement là que ça se passait pour moi (en parallèle avec la littérature, un certain cinéma, certaines formes de sociabilité, certaines pratiques et pensées politiques, etc). Une sorte d'auto-alimentation de l'énergie.

Je n'étais qu'une graine d'anarchiste en entrant dans le punk ; la fréquentation du milieu, riche en pratiques d'autogestion, et la geste de groupe, petite cellule autogérée animée par des égaux (particulièrement chez les zabs), a fait germer la graine. Mon conatus libertaire a trouvé le meilleur site pour se donner libre cours. Voilà ce que ça a produit. Comme toute expérience, mon expérience concrète du punk m'a révélé autant qu'elle m'a fabriqué. M'a exprimé autant qu'elle m'a produit. C'est un jeu infini où causes et effets sont indémêlables. J'en viens, en désespoir de cause, à parler d'"effaits".

Détail important, tout cela ne m'est pas exactement apparu sur le moment, dans le présent des Zabs. C'est après coup que j'ai pu mesurer et nommer le processus. Cette entreprise d'élucidation a été bien aidée par la lumière, pour ainsi dire négative, projetée par ma rencontre avec la bourgeoisie culturelle par la suite. En comparaison des accablantes lacunes de cette classe, je mesurais rétroactivement la joyeuse plénitude du punk, qui m'était au présent apparu comme aussi naturel que l'eau au poisson, alors qu'il ne l'était pas. Et puis donc je découvrais ce que signifie le porte-à-faux. Dans le

punk on n'était pas en porte-à-faux. On était souvent caustiques sur le milieu, mais on s'y sentait très bien. Dans la bourgeoisie culturelle, à peu près tout me dérange. Notamment ce dolorisme, et plus généralement cette pompe, là où dans le punk régnait une salutaire ironie, une joyeuse incapacité au solennel.

C'est ce trait qui fondamentalement me sépare d'un type comme Julien Coupat : non pas le contenu de ses analyses – dont je me sens globalement assez proche, et pour cause - que la solennité du style, sa part de pose, et, gros problème pointé en bout de *Deux singes* dont l'horizon est le réel : les aises que sa prose prend avec le réel, et notamment avec sa propre réalité à lui. Il y a là un esprit de sérieux, une gonflure mythologique, qui est un autre trait de l'intellectuel à la française que j'aurais pu devenir, contre laquelle le punk m'a immunisé. Je précise ici, en réponse à ton incise sur l'anti-mondain Clouscard, que la catégorie "intellectuel à la française" n'a absolument rien à voir avec la mondanité parisienne. "Intellectuel à la française", moi le lycéen vendéen je l'étais. Et j'en rencontre plein dans des lieux pas du tout mondains. Michéa en est un beau spécimen aussi, qui bien sur se pique d'être un sudiste proche du peuple à rebours des mondains de là-haut. Inversement je tiens que Foucault, qui habitait le quinzième arrondissement et fréquentait le champ intellectuel parisien, n'est pas du tout un intellectuel à la française. Il ne procède pas comme les autres ; il n'écrit pas comme eux, comme on l'a déjà abordé. En somme ce qui me sépare de Coupat, c'est, en dernier ressort, une affaire de style ; c'est une poétique. Transposé en musique, la prose de Coupat donnerait du Malher, ou du Léo ferré chevrotant (j'entendais

récemment sa mise en chanson d'*Une saison en enfer*, mon dieu quelle boucherie, Arthur aurait bien ri, ou bien pleuré), et surement pas un morceau des Descendants.

09 septembre - 13 septembre 2015

Les âmes : Précisons que lorsque tu parles de “Coupat”, ou dans *Deux singes* de “Julien Coupat”, c’est finalement d’un personnage dont tu causes, et non de *Julien*. Comme si on parlait de Chouchou, ton propre personnage dans *Deux singes*, ou du Nantais dans *La Blessure, la vraie* avec toutes les distances et les distorsions que ça implique avec toi-même. On pourrait aussi l’appeler J.C dans une version messianique, peu importe. On lui a sûrement tout fait. Mais si on s’en tient au réel, ce n’est pas de Julien dont on parle la plupart du temps. Et ce qui constitue son personnage, c’est aussi en grande partie une littérature policière qui se caractérise par une imagination limitée, mais boursoufflée. Par exemple, je crois qu’il n’est pas inutile de préciser que malgré ce qu’en disent les versions journalistiques et policières qui ne diffèrent que très rarement, Julien, Julien Coupat et J.C ne sont pas les seuls auteurs de *l’Insurrection qui vient* comme pourraient le laisser entendre tes propos ici ou dans *Deux singes*. Trop souvent on passe sous silence ou on tente de nier le fait que ce livre est aussi le fruit d’une réflexion et d’une écriture collective. On peut penser ce qu’on veut par ailleurs de cette réflexion, de cette écriture, de cette poétique ou même du fait d’écrire à plusieurs mains, comme tu l’as déjà fait toi-même. Mais elle est collective. Le Comité invisible est un collectif. De la même manière, en somme, que le collectif Othon, moins invisible lui, est composé de plusieurs personnes aux tempéraments et parcours différents. En tout cas c’est ce qu’ils nous disent

et je préfère les croire eux plutôt que les kisdés qui ne savent pas réfléchir autrement qu'en termes de chef et de cerveau de la bande. Ce qui signifie en toute logique que Julien Coupat, s'il a bien participé à leur rédaction, n'est pas le seul à avoir rédigé ces livres. On peut donc imaginer que parmi les autres personnes qui ont élaboré ce texte, certaines ont un tempérament punk, si tant est que J.C. lui-même ne partage pas ce tempérament, mais ça, tu sembles ne pas en douter. En tous cas, il y a possiblement une composante punk, ou simplement potache dans le Comité invisible, ce qui ne les a semble-t-il pas immunisés contre cet esprit de sérieux, indéniable, qui bride parfois le texte, c'est vrai. Mais en cela, ils ne sont pas les derniers dans la famille révolutionnaire. Ça manque de blagues dirait l'ami Perrache. Immanquablement. Mais si on s'en tient à ce réel là, transposé en musique, ça donnerait plutôt du Malher au ukulélé ou du Descendents a capella et chevrotant. En tous cas, quelque chose à plusieurs voix, et de pas aussi léché qu'il n'y paraît. Il y a parfois un côté comique dans l'emphase adolescente de cette prose. Et parfois aussi des choses très bien écrites. Ou ridicules. Ou les deux. A croire que décidément, il n'y a effectivement pas qu'une seule personne qui a écrit tout ce fourbi. Bref, c'était le seul bémol que je voulais apporter à ta partition dont je partage par ailleurs la petite ritournelle sur le réel.

J'ai aussi l'impression qu'il y a souvent, dans la critique de l'écriture même de *l'Insurrection qui vient*, de son style emphatique et anxiogène, une critique – assumée ou non - portée contre l'origine sociale de ses auteurs, mais qui n'aurait pas grand chose à voir avec la lutte des classes (quand on regarde notamment par qui

sont généralement formulées ces semonces). Comme si, par ailleurs, des gens d'origine modeste, sans être des transfuges, ne pouvaient pas écrire de manière stylisée ou ésotérique. Bref. Cette critique sur les origines sociales revient souvent, peut-être parce que dans la réalité, les appelistes (en gros ceux et celles qui s'organisent autour, à partir, loin devant ou loin derrière les textes *l'Appel*, *l'Insurrection qui vient* et *A nos amis*), sont (plus ?) majoritairement issus des classes moyennes ou de familles clairement aisées. Ce qui resterait à prouver. Mais c'est du moins le cas de Julien Coupat, puisque c'est ce que nous dit la police et ce que relaye Charia Hebdo. La réponse des intéressés à ce constat, lorsqu'il est posé, est empruntée à Hegel. Elle rejoint celle des Zabs en 92 citée dans *Deux singes* : « Si des contradicteurs pointent notre niveau social ou d'études, on dégaine une citation d'Hegel soulignée en rouge dans un livre lu en diagonale, pressentant qu'elle nous dépannerait bien : il y a de la plèbe dans toute classe ; et ouais mon pote. Jouant du punk, on est la plèbe de l'élite. Le chanteur des Clash était fils de diplomate, peu importe d'où on vient l'important c'est ce qu'on fait, l'existence précède l'essence mon pote, on ne peut pas reprocher à la société de juger les gens sur leur origine et le faire à notre tour. On est des bourgeois qui jouent du punk-rock mais puisqu'on joue du punk-rock, on n'est pas des bourgeois. ».

On peut décliner l'argument à l'infini : « on est des bourgeois qui squattons dans des baraques perraves, et puisqu'on risque tous les jours la gale on est pas des bourgeois ». Ou « on est des bourgeois qui n'hésitons pas à se taper avec des gendarmes dans des pâtures et des sous-bois mais comme on est plein de boue, on n'est pas

des bourgeois ». C'est amusant, voire intéressant cette question du déterminisme social, notamment dans le camp révolutionnaire. Ne serait-ce que dans son lien avec l'écriture, avec la langue.

« Depuis *L'insurrection qui vient*, on a beaucoup glosé sur le style d'écriture du Comité invisible » lit-on dans un article justement critique du journal *La Brique*, qui lui, si j'ai bien compris, prend soin de toujours être bien compris de celui ou celle qui est censé le lire. « Certain.e.s y voyant [dans *L'insurrection qui vient*] de la littérature de petits bourgeois prétentieux, d'autres étant fasciné.e.s par la puissance du verbe. Si la question ne peut être tranchée, c'est probablement parce que les deux approches possèdent leur fond de vérité. Il est légitime de se demander à qui s'adresse ce livre. Qui peut lire et s'approprié un tant soit peu ce texte ? Certains passages nécessitent plusieurs lectures, voire sont restés obscurs à certain.e.s d'entre nous qui sommes pourtant (un peu) familiers des problématiques. À cet égard, une phrase située à la fin du livre révèle un certain aveuglement des auteur.e.s. : “Le langage, typiquement, est “le commun”, si l'on peut s'exprimer grâce à lui, au travers de lui, il est aussi ce que nul ne peut posséder en propre. On ne peut qu'en user”. Alors certes, l'énoncé est juste. Pourtant, vu ce qu'on s'est fadé à de nombreux moments dans la lecture, l'évocation du langage comme un pur bien commun fait un peu mal. Il ne faut pas sortir bien loin de son petit cercle affinitaire pour se rendre compte que si tout le monde use du langage, nombreux sont ceux qui en abusent - nous y compris. Que ce soit conscientisé ou pas, la manière de parler ou d'écrire exerce en elle-même un pouvoir. Si le langage est commun, nous sommes

infiniment loin d'être égaux dans son usage. Certains en sont justement un peu plus les propriétaires que d'autres, un fait qui comme pour beaucoup de dominations échappe plus aux dominants qu'aux dominés... »

Je comprends effectivement que cela puisse être compliqué de lire l'IQV – et d'autres pamphlets de la même veine - puisque je galère moi-même à lire ou à comprendre certaines proses alambiquées, qu'elles émanent du Comité invisible, de cercles communistes plus ou moins autorisés ou de cellules anarchistes insurrectionnalistes. Mais généralement davantage parce qu'elles transpirent l'ennui que parce que ce qu'elles disent est compliqué. Il y a par ailleurs plein de livres ou de textes que je ne comprends pas parce qu'ils outrepassent mes facultés cognitives et intellectuelles au moment où je les lis, et je n'incrimine pas pour autant leurs auteurs, sauf parfois s'ils s'écoutent vraiment parler – ou qu'ils se regardent écrire. Il y a aussi des gens qui écrivent compliqué parce qu'ils pensent compliqué. Et parce que c'est difficile d'écrire simplement. On peut leur en tenir rigueur au prétexte qu'ils n'ont pas su en cela s'extraire de leur supposé habitus bourgeois. Mais une fois encore, la complexité n'est pas l'apanage du bourge. Certains et certaines auteurs sont exigeants dans leur écriture parce qu'ils estiment pouvoir ou devoir l'être avec leurs lecteurs et lectrices, peu importe leurs origines ou leurs conditions sociales. Ces personnes partiront du principe qu'il y a plus de condescendance à l'égard des dominés qui s'en branlent de lire, au hasard, *L'Insurrection qui vient*, ou *la Joie armée* d'Alfredo Bonnano jusqu'au moment où ils s'en donnent les moyens, de ça et d'autres choses, qu'il y a plus de condescendance donc de partir du prédicat

qu'ils ne sont pas capables de lire et de comprendre ces livres si ça les intéresse vraiment, que dans le ton et le style parfois ampoulés de ces auteurs. Ils préfèrent écrire avec justesse qu'avec justice. Certaines idées enfin, à certains moments sont difficiles à exprimer en termes simples et directement compréhensibles par tous et toutes. Certes on peut simplifier tout ce qu'on écrit pour être compris par toutes les personnes susceptibles de nous lire, mais au risque que certaines idées ne soient tout simplement plus exprimées et paradoxalement, j'ai l'impression que ce sont toujours les analphabètes et les gens de peu qui trinquent en première ligne de ces prétentions égalitaristes. A ce titre, je pense que les livres ne sont pas forcément écrits pour être lus – tout court ou intégralement -, ni pour être compris – de bout en bout et par toutes et tous. Je sais que c'est assez paradoxal pour un éditeur dont l'occupation majeure est d'aider à fabriquer puis à diffuser des livres d'affirmer cela, mais c'est ce que je pense et la création des Âmes d'Atala découlent de cette conviction directement nourrie par l'expérience du punk. Les livres peuvent jouer un rôle dans la vie de personnes qui ne les ont pas lus. Edouard Louis déclarait dans un entretien à propos de *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* à qui on a beaucoup reproché d'être un traître à sa classe : « En effet, la littérature n'est pas lue par les classes populaires à qui on voudrait s'adresser. C'est un paradoxe presque indépassable. Pourtant, je pense que les livres de Bourdieu, par exemple, ont eu des conséquences même sur ceux qui ne les ont pas lus. Parce qu'ils font exister des modes de perception, des façons de penser qui font voir des choses. J'espère reproduire cela d'une certaine manière. » C'est bien le problème,

diront certains. Mais on peut inverser la proposition. De la même façon que certaines personnes écrivent de la poésie inlassablement sans jamais en lire, ou écrivent des ouvrages sans jamais en avoir ouvert un par ailleurs, *parce que ça leur plaît*, nous participons tous et toutes à l'écriture des livres qui nous entourent sans les lire pour autant. Ne serait-ce que parce que, si l'existence précède l'essence, elle précède également le texte. Dans le film de Kervern et Delépine, *Le Grand soir*, Not et Dead décident de « donner des yeux à la justice » et de déclencher la révolution, parce que « nous sommes tous des punks à chien », et ce avant même d'avoir feuilleté *l'Insurrection qui vient* à l'arrière d'une voiture tankée sur le parking du centre commercial qu'ils rêvent de détruire sur fond de punk-rock (les Wampas). Ils n'ont pas lu ce texte, mais ils ont participé néanmoins, en amont, à son écriture, jusque dans ses contradictions. Pas besoin en somme pour les opprimés de *savoir* lire un tel ouvrage pour se révolter ou cesser de l'être. Peut-être parce qu'on peut estimer qu'ils ont contribué, en puissance, si ce n'est à l'écrire à lui donner de la consistance, et surtout parce qu'ils sont en mesure de le dépasser, refusant en cela de se laisser écrire, par des comités visibles ou non.

Moi les questions que ça me pose c'est d'abord, qu'est-ce qu'on attend de ce genre de prose révolutionnaire, et ailleurs, parce que c'est évidemment différent, qu'est-ce qu'on attend de la littérature qui lui est infiniment supérieure en terme d'émancipation je crois ? Et donc aussi qu'est-ce qu'on prête comme pouvoir(s) aux livres ? Cela pose également la question un peu plus pragmatique, mais quasi inutile si on ne leur en reconnaît aucun, de savoir comment on les lit et de comment on

s'en empare. Je disais de manière un peu provocatrice qu'un livre n'était pas fait en premier lieu pour être lu. Pour certains, par exemple, un livre est d'abord un sous bock. Je pense également au passage de *Deux singes* où tu écris : « Pendant des mois de lycée dort sur ma table de nuit le livre de Bernanos qui le glorifie [le mot joie théoriquement récusé mais prisé par mon corps], et sa lecture ultérieure sera moins ample que les heures à rêver dessus, imaginant mille trames au roman *La Joie*. A la même période un autre titre a longtemps rendu superflu de plonger dans le récit *Que ma joie demeure* ».

Combien de personnes ont vraiment lu le *best seller* de la Fabrique ? Nous n'en savons rien (on peut néanmoins imaginer comme pour les autres livres, très peu), mais nous pouvons faire une nouvelle hypothèse farfelue comme on en a déjà aligné quelques autres : ce livre, à sa mesure, a peut-être contribué, en même temps que les actes qui ont nourri son écriture, à (re)placer l'insurrection dans l'imaginaire individuel et collectif d'une partie de la population (le texte vendu à plus de 50000 exemplaires a été traduit dans de nombreuses langues – anglais, japonais, farsi, arabe, chinois, hébreu...-, ce qui de nos jours, pour un texte révolutionnaire, demeure important. Ils écrivent d'ailleurs : « Il n'y a pas d'*esperanto* de la révolte. Ce n'est pas aux rebelles d'apprendre à parler l'anarchiste, mais aux anarchistes de devenir polyglottes », ce qui se discute une nouvelle fois, mais qui témoigne d'une volonté des auteurs d'être lus par un grand nombre de lecteurs et de peser). En tous cas, c'est une hypothèse que le Comité invisible reprend à son compte dans les premières lignes d'*À nos amis*. On peut gloser ensuite sur le choix du titre, l'insurrection plutôt que la révolution,

sur la nécessité d'une avant-garde dans le processus révolutionnaire, sur le pourquoi sémantique et politique de ce succès éditorial, et comme pour sa suite *A nos amis*, sur la dimension justement littéraire – esthétique - du texte au détriment d'une certaine dimension dialectique – politique -, mais pour être tout à fait franc, je prends le risque d'être décevant à mon tour, ce n'est pas ce qui m'intéresse ici. Ce qui m'intéresse beaucoup plus pour ce qui nous concerne ici, j'y reviens, c'est la façon d'appréhender un tel texte. Et une possibilité parmi plein d'autres, c'est par son seul titre (ou tout autre élément paratextuel comme une simple couverture rouge transpirant *réellement* son contenu), qui dans le cas d'IQV a mis tout le monde d'accord, détracteurs comme suiveurs, journalistes comme activistes, flics comme émeutiers, lecteurs comme non lecteurs, tous fascinés par ces trois mots qui en ont entraîné tant d'autres.

Une autre manière de se saisir de ce type de texte, notamment pour des personnes pas très à l'aise avec les bouquins, ça serait la lecture collective. La lecture collective, à voix haute comme on dit, pallie dans certains cercles les difficultés qu'on rencontre parfois à lire seul des textes ardues ou non. Ça demeure un atout (d'aucuns disent un privilège). Ceci dit, la lecture seule peut aussi être perçue comme un luxe, car cela implique justement de pouvoir être seul, c'est-à-dire de s'isoler. Et ce retrait par rapport au groupe avec lequel on vit ou on brasse n'est pas toujours une chose aisée quand on vit dans un milieu modeste. La lecture populaire serait avant tout une lecture discontinue qui s'accommode mal de certaines formes d'écriture car devant supporter d'incessantes interruptions. La réalité est aussi celle-ci,

ce qui conditionne clairement le choix des lectures qui s'oriente volontiers vers les mangas, la BD, la littérature dite populaire et les polars plutôt que vers des pamphlets ou vers le genre de bouquins que toi t'écris ou que oim je publie. Tout ça pour dire que cette question de la qualité d'expression me semble superfétatoire pour des personnes qui n'ont de toutes manières pas envie de lire, ou en tous cas pas ce genre de livres, le tout étant peut-être logiquement lié.

Pour revenir à ce que je disais, donc, pas mal de lectures collectives se sont organisées autour de certains bouquins, dont l'IQV, pour comprendre ce qui était dit justement, et ensuite pouvoir les critiquer ou s'en nourrir. Mais cela concerne des cercles organisés ridiculement restreints et avec des sociabilités bien particulières. Ce qui nous renvoie en quelque sorte à la différence apportée par Marx dans *La Sainte Famille* entre la "classe en soi" (liée à une organisation objective) et la "classe pour soi" (liée à la conscience collective). Resterait évidemment, dans le cas de la prose révolutionnaire, nous y revenons, à passer de l'une à l'autre et de nous interroger sur le rôle des livres dans ce passage et plus globalement sur *l'éducation* des masses laborieuses comme on disait vilainement à la fin du dix-neuvième siècle. Debord, à ce propos, distinguait ce qui relevait de l'idéologie (énoncée par les représentants) de ce qui était la théorie de la révolution (énoncée par celles et ceux qui participent par la praxis à la théorie). La différence entre les deux, selon lui, ne dépend pas des termes, ni de la qualité d'expression par lesquels on l'énonce, mais de qui prend la parole pour l'énoncer, car pour le dire vite, la représentation est le contraire de la conscience. Au final,

pour Debord, « la théorie révolutionnaire est l'ennemie de l'idéologie révolutionnaire », incarnée en gros par Althusser. Une manière en quelque sorte d'alimenter le débat posé par l'article de *la Brique*. Ce n'est évidemment pas dans ce sillage que tu te places, même si ce sont des choses qui t'intéressent (dans *Deux Singes* tu reviens sur le "procès sans sujet" d'Althusser). Paradoxalement, j'ai l'impression que de parler de ce qui nous occupe ici, à savoir – avec le punk - la littérature, nous permet de décentrer ou recentrer (on ne sait plus) le débat de "ce qui vient" à "ce qui est".

FB : En simplifiant, je dirais que tu poses la vieille question de l'efficacité des écrits à vocation subversive. Puisqu'ils prétendent subvertir, subvertissent-ils quelque chose en tant que livres ? Ma réponse sera simple et en trois temps, comme à l'école : 1. non 2. c'est pas grave 3. ce serait même presque une bonne nouvelle.

Fidèle à ma légende mondiale, je commencerai en rase-mottes. Car comme d'habitude l'aspect toujours oublié de ce vieux débat est le plus concret, et donc le plus décisif. L'aspect comptable. En gros : en préalable de l'examen de l'influence des livres, il serait sain de rappeler, et tu le fais un peu, que personne ne lit. Ou plutôt qu'une infime partie de l'humanité lit, et qu'il en a toujours été ainsi, avant comme après l'alphabétisation massive. Et je ne parle pas forcément des gens du peuple. Cette question de l'accessibilité des livres pour les classes populaires me semble très secondaire par rapport à cet état de fait : les lecteurs d'un livre constituent, d'où qu'ils viennent, une quantité absolument négligeable.

Là-dessus je suis tenace : quand un adulte me parle « de jeunes qui ne lisent pas », moi je dis : et toi tu lis quoi ? Quand un bourgeois me dit : « les prolos ne lisent pas, ils regardent TF1, etc », je dis : « et toi tu lis quoi, tu regardes quoi à la télé qui t'autorise à une telle condescendance ? ». Quand un parent me dit « mon fils est en seconde, l'autre jour il ramait sur Balzac, j'essaie de lui dire que c'est important de lire des classiques car ça fait partie de notre culture etc. » moi mon premier réflexe est de lui demander depuis quand lui, pas son fils, n'a pas ouvert un Balzac ? ». Il apparait alors qu'en gros personne ne lit, ou alors le dernier Goncourt, ou le dernier Musso ou le dernier Houellebecq, ou un polar scandinave. Et encore. Tu sais comme moi qu'un livre se vend en moyenne à 500 exemplaires. Que 99% des livres se vendent à moins de 1000. Donc de quoi on parle ? De rien. Être écrivain, et mon roman *La politesse* en témoigne de façon j'espère assez comique, c'est consacrer la plupart de son temps à une activité dont l'immense majorité se fout ; être écrivain c'est passer sa vie à croiser des gens qui ne vous lisent pas, qui ne lisent pas. Tu me diras : c'est finalement l'expérience de tout le monde d'exercer un métier dont tout le monde se fout. Oui sauf qu'un livre se projette vers les autres, un livre est adressé ; n'existe pleinement que s'il est lu. Donc voilà l'affaire : on écrit des trucs à lire qui ne sont pas lus. Ma situation là-dedans est intermédiaire, c'est-à-dire un peu au-dessus du tout venant : je vendouille toujours un peu (autour de 8000 en moyenne), ça facilite ma situation (j'en vis), mais du point de vue de ce qui nous intéresse, ça ne change rien. Alors certes il arrive qu'un livre jouisse d'une réception massive. Ça m'est arrivé une fois, et là pour le coup la

question de sa portée pouvait moins ridiculement se poser. Sauf qu'au bout du compte la réponse est la même. Ce livre allait-il contribuer à l'amélioration de l'école ? Non. A faire que les communautés se comprennent mieux ? Non. Houellebecq a-t-il une responsabilité dans la droitisation générale de la société française ? Non : il en est un symptôme ; il en ramasse la mise, comme Zemmour ou plus récemment De Villiers. L'imaginaire contre-révolutionnaire de ces intellectuels est congruent avec celui de l'époque. Tant mieux pour eux, tant pis pour nous.

Tu auras reconnu mon matérialisme obtus (la conscience émane des situations, non l'inverse). Je ne suis pas de ces intellectuels qui sont matérialistes sauf quand il s'agit de défendre leur suprématie, c'est-à-dire la prééminence des idées, et de préférence des leurs. Taraudés par le vague sentiment honteux d'être inutiles, ces types ont besoin de se raconter que les idées ont un poids. Et alors c'est parti sur les Lumières qui ont produit la Révolution. Un marxiste tranquille rappelle ce qui devrait être une évidence : la Révolution advient au croisement de nombreux conditionnements matériels (notamment le stade de développement de la bourgeoisie à ce moment) dont la vie intellectuelle au 18ème, l'Encyclopédie en tête, n'est qu'un symptôme.

Je ne suis pas si obtus : il se peut que des écrits jouent dans la chimie complexe qui produit un changement radical de régime. Il se peut, en somme, que les écrits aient une sorte d'existence matérielle. Il se peut surtout, et même il est avéré qu'une fois le processus révolutionnaire enclenché, la pensée des Lumières a irrigué le travail

législatif (Robespierre lecteur de Rousseau, etc.). Mais globalement les idées, les écrits, ne sont ici que des agents complémentaires et non nécessaires du processus.

Venons-en donc à un essai contemporain, qui, se détachant de l'anonymat auquel sont voués 99% des essais, a plutôt pas trop mal circulé. *A nos amis* (le livre suivant du Comité, qui, je le rappelle, m'a bien plu) commence en disant que, depuis le livre précédent, l'insurrection est venue. Sous-entendu : on l'a annoncée, elle est venue. On n'est quand même pas assez mégalomane pour prétendre qu'elle est venue PARCE qu'on l'a annoncée, mais on s'attribue une sorte de don de vision, connexe à une exceptionnelle acuité analytique. Pour le moins, les gens du Comité invisible établissent ici un lien entre leur publication et des faits politiques postérieurs. Le livre est ainsi positionné en amont – ce qui, comme tu le dis, reproduit le schéma strict de l'avant-garde : les hommes d'idées ont vu avant le peuple ce que le peuple allait faire ; ont senti avant le peuple ce que le peuple sentait à son insu. Je reviendrai sur cette prétention des intellectuels à guider le peuple, mais avant toute chose on va rester en rase-mottes pour poser :

– que nul ne peut affirmer que les « insurrections » arabes, puisqu'il s'agit essentiellement de celles-ci, ont été principalement pulsées par des affects égalitaires. Leur mot d'ordre principal était quand même : « démocratie ». Les gens de Tahrir voulaient un régime parlementaire, celui-là même qu'abhorrent Julien Coupat et ses amis.

– en admettant qu'elles soient révolutionnaires, ces insurrections, le Comité a-t-il raison de les lier entre elles

pour constituer une séquence révolutionnaire mondiale ? Fait-il bien de prendre ces mouvements comme autant de branches de l'Insurrection avec un grand I ? Les zapatistes et le mouvement tunisien même combat ? Désolé mais je vois dans ces affirmations aventureuses une nouvelle marque de la passion systémique de l'intellectuel, qui ne peut pas s'empêcher de synthétiser, de ramasser une multiplicité de situations dans le Un de son concept.

– en admettant que tous ces mouvements participent d'un seul, et que donc nos amis du Comité ont vu juste en annonçant puis en observant L'Insurrection, faut-il en déduire qu'avant 2005 c'était le calme plat ? Les zapatistes ça commence quand déjà ? Et les mouvements alters des années 90 ? Et les émeutes de L.A ? Et les mouvements de masse en Argentine ? etc. En vérité je ne crois pas qu'il y ait des séquences révolutionnaires mondiales, mais le récit, heurté, non-linéaire, fragmentaire, hétérogène, multipolaire, fractal du rapport de force entre dominants et dominés, entre le Capital et le Travail, etc.

Je n'ai pas perdu de vue notre sujet. Parce qu'en postulant que l'insurrection est venue après *l'Insurrection qui vient*, nos amis invisibles se mettent au centre du jeu, d'une manière ou d'une autre, et redonnent crédit à l'idée que les livres mobilisent des énergies révolutionnaires. Ce qui me donne immédiatement envie de revenir sur terre, et d'y ramener tous ces doux illuminés. Premièrement, si visible qu'ait été ce livre, qui l'a lu ? Une infime infime partie des gens concernés par tous ces mouvements. Une partie si négligeable qu'elle compte pour rien dans les processus.

Eu égard à la situation générale des livres et de la lecture, la question de la clarté, de l'accessibilité de la langue de livres comme *L'insurrection qui vient* m'apparaît très secondaire, voire complètement hors de propos. Même un peu lus, les essais politiques ne le sont pratiquement pas par les gens des classes populaires, et ne le seront jamais. Hier, Rosanvallon, qui dirige la collection *Raconter la vie* à laquelle j'ai participé, collection dont le principe est d'apporter un tribut documentaire au débat public en cartographiant le pays dans des livres accessibles à toutes les bourses et à tous les esprits, me dressait un bilan au bout de deux ans et vingt livres : depuis le lancement, les livres se vendent pas trop mal, mais on n'a pas réussi à toucher le public populaire visé. Indicateur absolu : Carrefour, partenaire du truc, et qui a mis le paquet dans l'exposition de ces petits livres pas chers, en a retourné 95% à l'éditeur. Qui suit la collection ? Les gens déjà très portés sur les questions sociales. Ceux-là mêmes dont la fonction tacite est de tenter d'allumer des énergies populaires : syndicalistes, assistants sociaux, profs, acteurs associatifs. Rosanvallon regrettait que la vraie cible n'ait pas été atteinte, mais comment a-t-il pu croire, lui pourtant rompu à la sociologie du livre, qu'il pouvait en être autrement ? Je ne suis pas devin mais j'aurais pu le prévenir. Les livres de *Raison d'agir*, collection lancée sous la houlette de Bourdieu et dont *Raconter la vie* reprenait le flambeau, avaient la même vocation d'éducation populaire de masse, et ont connu le même sort : succès parmi les profs et autres piliers de la gauche culturelle, et sinon ? On connaît le schéma : les livres ne prêchent que des convaincus ; ils n'attirent que ceux qui sont déjà attirés. Mon livre dans cette collection

portait sur une infirmière. Beaucoup d'infirmières m'ont dit : c'est exactement ça ! C'est pas désagréable, mais on voit bien la circularité du truc. En vérité les essais sont lus par la petite-bourgeoisie intellectuelle de gauche plus ou moins issue des classes populaires à deux ou trois générations. Je connais bien cette sociologie, j'ai baigné dedans ; c'est celle dont les rejetons s'assoient mollement sur les bancs d'hypokhâgne et de fac de sciences humaines de province, puis, politisés, en viennent à se demander comment nouer des liens politiques avec les prolos. Puis désespèrent progressivement d'y arriver. Se désespèrent de voir que les prolos ne lisent pas (en tout cas pas ce qui est considéré comme pouvant leur fournir des outils de libération), n'assistent pas aux débats sur « exploitation et fin du travail », ne votent pas ou votent à droite, etc, ce que déplorent tous les libérateurs proclamés. J'ai grandi dans cette déploration là, qui inclut à la fois une tristesse politique (le peuple manque – expression refrain à laquelle je fais un sort dans *Deux singes*) et aussi une blessure narcissique (ah si seulement le peuple voulait bien m'écouter, penser comme moi, et lire les livres aux petits oignons que des intellectuels dévoués ont figiolés pour son bien). Très tôt j'ai senti que c'était une impasse. Et *Deux singes*, notamment autour de 98, raconte à peu près comment j'en suis sorti. Comment j'ai abandonné le projet d'être l'éclaireur et par extension le sauveur du sot peuple. Comment j'ai fui ce triste savoir qui ne rend pas gai ; cette sinistre mélancolie de la petite bourgeoisie de gauche. Comment peu à peu s'est formé en moi le vademecum d'un exercice purement joyeux de la politique.

1. le peuple n'a pas besoin de moi.

2. le peuple n'a jamais eu besoin d'un manuel de la révolution pour la faire (voir là-dessus le *Courts voyages au pays du peuple* de Rancière)

3. si le peuple s'insurge, tant mieux. S'il ne s'insurge pas, tant pis.

4. plutôt que de me demander ce que je peux apprendre au peuple, tacher d'apprendre de lui. Se mettre à l'école de son inventivité, de l'intelligence qu'il produit ici et là sans avoir besoin de la mienne (appelons ça le renversement 68)

5. à l'inverse, si le peuple produit de la connerie, passer son chemin. Détourner le regard. Le peuple *veut* le racisme ? Veut en découdre avec l'arabe plutôt qu'avec le patron ? Libre à lui. Je n'ai pas de leçon à lui donner. M'empêchera pas de dormir. J'ai la vague idée que, ce faisant, il se fait plaisir mais à terme se fait du mal, mais je le garderai pour moi.

6. Je suis le peuple. Je ne suis pas moins le peuple qu'un prolo pur jus. C'est de ce peuple là que je dois m'occuper. Du peuple que je suis. Je passerai donc moins de temps à me demander ce que le peuple pourrait faire ou lire, qu'à réfléchir à ce que moi je pourrais faire ou lire. Je vais cesser de m'inquiéter de la pensée des autres et m'occuper de la mienne, de pensée. Je vais m'occuper de bien penser. Je vais prendre soin de moi, démarche que Dustan, en un joyeux renversement de l'altruisme post-chrétien, érige en commandement numéro 1 de la morale.

J'en reviens alors aux écrits. Avant de me demander comment sera reçu tel livre que j'écris, quel poids il aura dans les faits, je me demande : qu'est-ce que j'ai envie d'écrire ? Quel livre ai-je envie de voir se former

sous mes doigts ? Je n'écris pas pour changer le monde, convaincre des gens, etc. ; j'écris parce que c'est la meilleure façon de vivre que j'ai trouvée. J'écris parce qu'écrire ME convient, parce que je sens qu'en écrivant je me porte au maximum de moi-même. Si ce n'était pas le cas, j'arrêteraï. Partant de là, ma langue, sa facture, sa teneur, sa complexité, ne se décident pas en fonction de ce que je perçois que le peuple peut comprendre ou aimer, mais en fonction de ce que mon peuple domestique a envie de produire textuellement.

S'il arrive que ce que j'écris participe de la question politique, ce n'est pas parce que je me force, par devoir, à intervenir dans le débat, c'est parce que ces questions m'intéressent, m'excitent, et que j'aime les déplier dans un texte, ou me servir de l'outil textuel pour les tirer au clair. Il y a par exemple dans *D'âne à zèbre* un chapitre très radical sur le mérite où je déconstruis la notion. L'écrire m'a augmenté. L'écrire m'a fait du bien. Je suis désormais au clair avec cette notion fausse et toxique, toxique parce que fausse. Mais je ne me fais aucune illusion sur son influence dans l'esprit des 5000 lecteurs au mieux de ce livre, et à fortiori dans le débat public. Éventuellement ces pages occasionneront quelques échanges avec des amis, des connaissances, des lecteurs rencontrés au petit bonheur. Ça me va. Ça me suffit.

La vérité est que je me fous d'être utile pour la raison simple que je n'ai aucun scrupule, moi, à être inutile. Ceci s'originant dans l'affect numéro 1 d'un tempérament anarchiste : le sentiment que je ne dois a priori rien à la société ; qu'a priori je ne me dois à personne.

En tant que lecteur, j'appréhende donc ce qui est

supposément une question politique, celle de l'accessibilité d'une certaine littérature politique, comme une question littéraire. Plutôt que de se demander si tel texte est trop hermétique pour des gens qui de toute façon n'auront jamais l'idée de le lire, je me demande, moi, seul devant lui, si la complexité de sa langue est justifiée, si elle est nécessaire pour faire droit à la complexité d'une pensée (comme tu le suggères), ou si elle est complaisante, superflue, bassement distinctive. Devant tel élément de jargon, je me demande, au cas par cas, s'il relève de la pose ou d'un souci de justesse. Un fait formel, j'essaie de jauger sa pertinence, et aussi quel effet il me fait. En somme je réfléchis en lecteur, non en pasteur des âmes. Je ne me demande pas comment le peuple recevra ou recevrait la langue du Comité invisible -du reste à quel résultat viable déboucheraient des spéculations sur la réaction neuronale de milliers de cerveaux ? Je me demande ce qu'elle me fait à moi. Ce qu'elle me fait à moi, c'est que je la trouve très emphatique par moment, et péniblement mimétique des accents apocalyptiques de Debord, et puis parfois très pertinente, inventive, subtile, avec de réels effets d'élucidation de la situation contemporaine (par exemple les pages sur les « territoires » dans *A nos amis*). Résultat des courses : je me sens à la fois proche et éloigné de ce texte. Les gens qui l'ont écrit, qu'ils soient deux ou quatorze (je ne m'attarde pas sur cette question) sont des amis mais pas mes meilleurs amis.

Mon rapport à *Eddy Bellegueule* achèvera de faire comprendre la démarche. Je me fous qu'Edouard Louis ait "trahi sa classe". Faudrait-il donc s'interdire de quitter le quart-monde pour la petite bourgeoisie ? Drôle d'assignation à résidence. Ce qui me perturbe dans le livre,

outre sa relative médiocrité et sa douteuse impasse sur le processus d'émancipation de son héros, c'est le choix d'une langue aussi académique. En somme, Édouard Louis peut bien faire ce qu'il veut dans sa vie, vivre dans le Marais s'il s'y sent bien, mais son désir de coller à l'idiome officiel me laisse pantois. Sa langue est celle d'un bon élève qui montre patte blanche à la République. Ça oui c'est un problème. Un problème littéraire, et qui donc engage la vie.

Cet aspect touchant évidemment un positionnement politique. Je ne crois pas du tout que les formes esthétiques soient absolument défaussées de positions politiques. Si le style c'est l'homme, alors un style c'est aussi une position – dans le monde, dans le débat, dans le rapport de forces. Sartre ne voulait pas dire autre chose avec son affaire d'engagement, bien mal comprise. A la lumière de la langue produite par le roman, il m'apparaît que le passage d'Eddy à Edouard est un rêve de républicain : un rebut de la classe dangereuse devient un citoyen responsable. De même, il est évident que la sollicitude de la petite bourgeoisie intellectuelle de gauche radicale à l'endroit du peuple est en partie faite du souhait que le peuple devienne comme elle, s'élève jusqu'à elle, adopte ses modes de vie et de pensée. Que le peuple devienne petit-bourgeois. Cette rêverie n'est pas la mienne. Au risque de passer pour le pire des anarcho-aventuristes, je préférerais toujours une petite racaille tête à claques à la bonne élève issue de l'immigration qui, ayant montré patte blanche partout, devient ministre de l'Éducation nationale et, plus républicaine que la république, traque les dérogateurs à la minute de silence post-Charlie. Voilà le choix que laisse cette saloperie de maillage social : soit caissière chez Auchan, soit singe savant dévitalisé.

Est-ce que je souhaite à un prolo de banlieue de devenir un prof d'anglais qui vote Mélenchon ? Je ne sais pas. Je lui souhaite surtout d'être vivant, et je refuse totalement de lui indiquer des sillons de vitalité prédéfinis. C'est en ce sens que je dis que l'influence des livres et des idées sur le peuple est non seulement nulle mais pas du tout souhaitable. Aucun ouvrier n'a lu *L'insurrection qui vient* ? Tant mieux.

28 septembre - 01 octobre 2015

Les âmes : Oui, sans nul doute, et je te suis d'autant plus sur ce point que le Comité invisible élude de manière troublante dans ses textes la lutte des classes à laquelle il ne semble pas ou très peu avoir souscrit jusqu'à présent. Ce qui ne fait pas pour autant de ses membres des social-traitres, comme l'a titré Charlie Hebdo ["Julien Coupat, social traître"], après que ce dernier ait qualifié le journal satirique de « politiquement détestable ». Alors qu'il l'est, soit en passant, comme le rappelait entre autres Daniel Chéribibi : « Regarde ces cons de *Charlie Hebdo* et leur mépris de classe : pour eux le populo c'est *TF1*, *Intervilles*, *Star Academy*. Alors ils fustigent le couillon du peuple avec le bob *Ricard*. Mais il faudrait rappeler à ces peigne-culs que c'est pas des prolos qui ont conçu la *Star Ac'* et qui dirigent la grille des programmes de *TF1*, que je sache ! ». Charlie Hebdo donc à qui les inculpés de Tarnac, collectivement, ont répondu dans une lettre adressée au journal : « notre principale inquiétude, c'est qu'en perdant le sens des réalités tu ne perdes peu à peu aussi celui de la langue. Ainsi, « social-traitre » désigne, notamment dans un certain registre stalinien, celui qui, hier au service de la classe ouvrière, se met au service de la bourgeoisie, c'est-à-dire à peu près l'inverse de quelqu'un qui, par exemple, trahirait la bourgeoisie pour rallier, avec armes et bagages, le camp révolutionnaire. Tu vois la différence ? ». Pas certain, non, que Charlie Hebdo n'entrave grand chose à tout ça, ni d'ailleurs de l'exactitude de l'équation,

mais je suis nul en arithmétique. Tu parlais toi de “ l’heureuse conversion ”. Ce que je sais par contre, c’est que bien qu’apparemment disparue des pays dits développés, la lutte des classes n’y joue pas moins son rôle. Nier son existence ou en minimiser l’importance dans l’histoire ne suffit pas à la voir disparaître. Je dirai même que, quitte à me faire traiter de bolchevik – ce qui me changera de faf ou de journaliste parisien -, le triomphe actuel de la bourgeoisie est de faire croire qu’il n’y a plus de classes sociales. L’absence d’antagonismes sociaux majeurs ou conséquents ces dernières années aboutit d’ailleurs à valoriser d’autres modes de critique, souvent alternativistes, qui paradoxalement participent parfois de cette négation. Il y a cependant de grandes chances, sans jouer au devin, qu’un durcissement des conflits, comme celui qu’annonce le Comité invisible, révélera la société de classes telle qu’elle est, c’est-à-dire traversée de contradictions explosives et créera quelques surprises, notamment chez les activistes et les intellectuels qui l’auront peut-être un peu trop vite enterrée comme l’exige leur appartenance sociale. En tous cas, c’est toujours assez jouissif de te voir dézinguer ces derniers, ainsi que la cohorte d’écrivains, d’éditeurs et de gens du livre qui se posent comme des résistants : « à part quelques dandys désuets qui ont la décence de ne pas nier leur appartenance de classe, la confrérie des écrivains vivants a pris le maquis ». En définitive, on ne quitte jamais la Guerre des boutons, ni la cour intérieure du collège Jules Verne, celle de novembre 86, où deux camps se toisaient entre « Keffiehs, baskets et jeans ici, pulls Lacoste, chemisiers col relevé et blousons Naf-Naf là ». C’est toujours « oreilles classe moyenne contre nez

bourgeois ». Et j'ajouterais pour la cour de Joliot Curie, la même année à Fourmies, têtes à claques unies contre cheveux à épis de proles : « Chouchou note aussi que la fréquentation de la caste bourgeoise inhérente à son élévation sociale par l'ascenseur culturel aura produit l'inverse d'un amollissement [« toi tu interpréteras plutôt ce revirement comme une conversion au réformisme raisonnable des hommes mûrs – folie de ne pas être révolutionnaire à vingt ans, folie de l'être encore à quarante - », « un foncier radical ne peut rien contre un habitus émoullent », « à se déconnecter des vrais gens qui souffrent, on finit par penser au nom de ses intérêts de classe, c'est comme ça, c'est une loi »]. De la bourgeoisie je n'avais connu que la version adolescente, entre 83 et 89. Maintenant que j'en vois de près la composante adulte, que je converse avec eux dans des appartements parisiens, qu'ils me conviennent chaleureusement à leurs tables fines, je vérifie ce que j'avais fini par m'interdire de penser, soucieux de ne pas me raidir dans le schématisme social : si aimables, charmants, légers, drôles et de gauche soient ses membres, il y a bien quelque chose qui s'appelle la bourgeoisie, pérennisée par des réflexes de solidarité de classe plus ou moins voyants, piston héritage cooptation recommandation réseau carnet École alsacienne. Cumulées aux lectures corrélées à mon virage économiste, ces observations de terrain ravivent en moi la problématique de classes ».

Et c'est vrai que cette problématique-là n'est jamais très loin, voire toujours sous-jacente dans tes différents écrits (romans ou articles), toi qui a fait tienne la formule sartrienne “ penser contre soi ”. Tu dis : « il faut toujours avoir comme réflexe de penser contre son pays, contre sa

famille, contre son environnement sociologique, contre sa famille idéologique, et contre soi-même. Quand tu te mets à faire du punk, il faut se mettre à penser contre le punk, essayer d'en voir la faiblesse, la limite, ou le milieu. Quand tu te mets à devenir prof, il faut déployer une grande énergie à analyser l'habitus du prof et voir jusqu'à quel point tu y appartiens, à quel point toi-même tu es une machine à reproduire. Ça, ça me paraît la base de la pensée ». Car pour toi, ce qui semble caractériser le vrai bourgeois, c'est la négation de son être bourgeois. « Rien ne caractérise plus la bourgeoisie que sa négation de l'être ». Raison sûrement pour laquelle tu ne manques jamais une occasion de rappeler que tu es propriétaire d'un appartement dans lequel tu vis, à Paris – tu en parles d'ailleurs dans la présente causerie - ou bien que tu gagnes très confortablement ta vie : « moi je ne suis pas un prolétaire car je dois gagner en moyenne par mois, 6000 euros, ce qui me situe du côté des 10% des plus riches. Je suis propriétaire d'un appartement à Paris. Ce n'est pas inintéressant. Donc objectivement je fais partie du camp des privilégiés de cette société. Il y a beaucoup plus haut que moi. C'est vrai qu'il y en a qui ont hérité de beaucoup plus que moi. Avant de m'empresseur de dire que je suis un vrai mec pur de gauche je commence par des faits indéniables, qui sont mathématiques, qui sont que je fais partie de la tranche de la population qui est au-dessus, très au-dessus du revenu moyen. Il faut commencer par ça. Ce n'est pas rien de posséder son habitat. Ce n'est pas rien de ne pas avoir de problème pour manger, pour se déplacer. Factuellement je suis là ».

Et effectivement, ce n'est pas rien, comme ce n'est pas rien de le dire aussi spontanément et avec autant

de franchise. Issu d'une famille de classe moyenne mais d'obédience coco, tu t'es assez rapidement familiarisé avec l'analyse marxiste en termes de classes. Il est vrai qu'à ce titre on a parfois tendance à s'en excepter. Mais ce qui est notable chez toi, c'est au contraire que tu parles souvent, et sans fard de tes propres déterminations, qui sont parfois complexes et que ce faisant, tu casses un réflexe de classe, conscient que tu es que ton silence sur ce point contribuerait à la protéger et à la renforcer.

Quand on te demande si tu crois en la lutte des classes, tu réponds tout de go : « Je n'ai pas besoin d'y croire. C'est un constat. Pour Marx, la lutte des classes, c'est un truc très simple. c'est de dire qu'un certain nombre de mouvements un certain nombre d'événements sont impulsés par la classe dominante pour rester dominante. L'énergie que dépense la classe dominante pour rester dominante, c'est ça la lutte des classes. Si vous pensez que c'est encore à l'œuvre, alors oui, l'analyse marxiste est pertinente. Moi je crois qu'elle est. Je vois en permanence la classe dominante s'activer pour protéger ses intérêts. Contre la plèbe qui est la majorité des gens et qui ne peut pas accéder à un certain nombre de privilèges, précisément parce que les privilégiés n'ont de cesse que de préserver leur pré carré, ce qui est tout à fait normal d'ailleurs, on ne peut pas leur en vouloir ». Bon, si effectivement c'est logique que les dominants veuillent rester dominants et qu'ils tentent de conserver leurs privilèges, je ne dirais pas qu'on « ne peut même pas leur en vouloir », même si j'ai bien conscience qu'alors, on se fait une nouvelle fois rattraper par nos passions tristes. Mais penser le contraire ne serait-il pas justement le fruit d'un privilège ?

Quand je les vois par exemple, arrogants, se pavaner en terrasse de café dans les quartiers où nous zinguions parce que nous nous y habitions ou que nous nous y sentions bien, j'ai quand même envie de les frapper au visage. Juste parce que, pour conserver leurs privilèges qui n'en sont pas vraiment d'ailleurs – je veux dire par là que je ne les envie nullement -, ils écrasent, exploitent, humilient d'autres personnes et en premier lieu, systématiquement, les non-privilegiées. A cet égard, je comprends qu'on puisse leur en vouloir. Pour le coup, bas du front que je suis, j'ai l'impression qu'on ne peut soutenir l'inverse qu'en étant soi-même privilégié, ce qui permet peut-être d'être un peu plus stoïque ou serein face aux bourges qui nous entourent et qui contribuent à nous pourrir la vie, ou de trouver con par exemple de chanter en chœur contre les flics, ne les ayant jamais, véritablement sur le dos, de manière parfois quotidienne. Les deux étant liés à mes yeux. Ce n'est pas un jugement de classe (visant à la consolider), mais c'est un jugement déterminé par sa classe. Du moins je crois, mais peut-être je réfléchis encore à l'envers.

D'ailleurs, est-ce que moi, rédacteur d'*Amer* pour faire vite, les bourgeois m'écrasent ? Ou pour le dire autrement : où je me situe moi pour dire ce que je dis ? Même si effectivement, je gagne à peu près en un an de RSA ce que tu touches en un mois (et sur l'économie de quoi je phynance seul les âmes d'Atala), même si je suis co-locataire d'un logement à loyer modéré et même si je n'ai aucun héritage en vue, ce qui objectivement ne fait pas de moi un bourgeois, je ne peux pas dire vraiment que les bourgeois m'écrasent, moi directement (même si structurellement ça reste évident). D'abord, diront

certains et certaines, parce que je suis un homme, à peu près blanc, avec des diplômes même si je n'ai jamais été les chercher au secrétariat des établissements dans lesquels je les ai passés, j'ai cette sécurité de savoir que j'en ai. Ce que je sais, moi, c'est que je suis pauvre, mais pas tant, ce qui veut dire que je ne considère pas l'être (en soi), même si j'ai conscience que je le suis (matériellement) : déjà parce que si ma mère, de parents modestes, a été ouvrière avant d'être femme de ménage avant d'être secrétaire en LP, et que mon père était ouvrier qui faisait les 3 huit en verrerie, en rupture de ban familial et social, il était lui-même issu de la très petite bourgeoisie de campagne. Ses parents décédés étaient en effet agents d'assurance, ce qui d'une manière ou d'une autre m'a aussi déterminé, et que dans mon parcours de vie par exemple, j'ai appris à lire à la fois avec le *Reader digest* et Teilhard de Chardin. Enfin et surtout, parce que je me suis organisé avec d'autres gueux et moins gueux, notamment à travers les mouvements punk et squat, pour ne pas subir directement le joug du Capital comme le subit la plupart des prolétaires en ce bas monde. Ce que tu disais plus haut : « organise ta vie de sorte que des subsides dispensés par des milieux inamicaux ne te soient pas nécessaires ». Pour résumer, je préfère ignorer autant que je peux cette bourgeoisie que je méprise car je n'envie aucunement ce qu'ils vivent et leur manière d'exister à ce monde, préférant ne rien demander à personne – et surtout pas à cette engeance -, mais tout aux miens et à moi-même. Pour le dire avec des mots un peu ronflants, je préfère exprimer et développer la puissance dont je crois que nous sommes ou pouvons être porteurs, et ce jusqu'au point où nous nous heurtons aux forces réactives

et réactionnaires qui s'opposent à cette affirmation de nous-mêmes, ce qui d'après moi arrive bien plus vite selon d'où on vient en terme de classes sociales.

Au final, il se trouve que tu as une façon de vivre, un être au monde, qui te dissocierait franchement d'un certain nombre de gens appartenant à la classe dominante et que moi j'ai réussi à organiser ma vie en sorte de ne pas reproduire le schéma parental et de m'émanciper du milieu auquel je me destinais sans pour autant le quitter complètement. Et ce qui a sûrement contribué à troubler ces déterminations, comme on trouble un genre, c'est notre rencontre respective avec le punk. Pour d'autres, ça peut être par exemple la rencontre avec le BDSM, une passion démesurée pour le cinéma bis ou la pratique de la permaculture. En tous cas, j'ai l'impression que c'est cette expérience [du] punk qui nous permet d'échanger aujourd'hui, même si demeurent des différences dans la façon d'aborder les choses, selon encore une fois nos tempéraments respectifs, un certain nombre de facteurs extérieurs et enfin d'où nous venons en termes de classe. Tu notes par exemple les efforts que je fais parfois pour m'extraire de réflexes de pensée – ça n'aura échappé à personne que ma réflexion comme mon expression sont poussives notamment en regard du ton allègre qui est souvent le tien -, qui témoignent autant je pense d'une certaine intoxication de ma pensée malgré mes efforts pour la purger, que de quelques réserves face au discours parfaitement clair et rodé qui est le tien, pour la simple et bonne raison – je crois - que c'est le tien. Non pas que je le dénigre, loin de moi cette pensée à ce stade de notre correspondance, mais parce que tu le dis toi-même, tu ne parles que de toi, ou plus exactement, qu'à partir de toi-

même puisque ça reste l'une des choses que tu connais le mieux à ce jour. Bref, c'est ton histoire du punk. L'histoire de ton punk. C'est ainsi que tu as entamé avec honnêteté ta conférence à laquelle j'ai assisté. Si je galère parfois à poursuivre notre discussion, ce n'est pas tant parce que je suis con comme un skin peut l'être – ce que je suis prêt à assumer d'un point de vue de classe – mais parce que mon corps émet des réserves face à un discours qui ne lui correspond pas toujours complètement, même si j'entends qu'il t'aille lui comme un gant, et que les questions qu'il me pose sont pertinentes et légitimes. Ce qui explique par exemple mon introduction malheureuse dans laquelle je déclarais avoir quelques *a priori* à ton égard sans les développer ni même les énoncer. J'ai été effectivement dans cette méfiance par rapport à toi lorsque je suis venu t'écouter à Sciences-Po. Méfiance de classe. Parce que « Y'avait un temps j'étais étudiant, aujourd'hui j'suis punk, et c'est un peu pareil », je vois bien ce que ça veut dire, le constat que tu fais étant en partie vrai, puisque c'est ton parcours, mais ça ne me parle pas complètement. Ce n'est pas mon histoire et mon corps ne veut pas être pris dans cette toile-là. Pour moi, comme pour d'autres, l'option punk-rock n'a pas été un arrangement, du moins pas celui dont tu parles. « Dans la vie de l'esprit c'est ainsi : on s'arrange. Pour les littéraires nantis taraudés par la mauvaise conscience politique, un groupe de punk-rock est une façon idoine de donner libre cours à une fibre artistique sans sembler des esthètes déconnectés ». J'ai été punk – sans crête car sans cheveux ou pour le dire autrement un skin, c'est-à-dire que j'écoutais autant, voire plus du street-punk que du punk-rock, et peut-être pas pour rien, je veux dire

qu'on ne traite (généralement le "on" c'est des nantis justement) pas la oi ! de musique de beaufs pour rien, il y a une dimension de classe certaine dans notre rapport à la musique –, et ce bien avant d'aller à la fac et c'est entre autres parce que j'ai été punk, que j'ai découvert les fanzines et une autre manière de penser et de s'organiser, que je suis parvenu à m'affirmer et à m'exprimer dans cet espace-là que j'ai eu la (mal)chance je pense d'aller à la fac en faisant un détour par les classes prépa en tant que quota. Le punk pour moi a été le moyen de ne pas suivre les sillons qui étaient prédéfinis, comme pour toi donc, sauf que nous ne partions pas exactement du même milieu. Ça change juste la donne, même si au final, nous en sommes tous les deux à deviser sur ce qui a façonné notre tempérament anarchiste là-dedans. On s'en fout de qui vient d'où, qui gagne combien et je sais pas quoi d'autres au sein de ce mouvement qui a le bon goût de s'affranchir de ces considérations sociologiques. Mais il se trouve qu'au final, au bout de quelques années furieuses, certains et certaines, forts de leur héritage – et pas que punk - font des films, des spectacles, de la musique dans des milieux officiels ou d'autres choses professionaloculturelles très valorisantes tandis que d'autres triment comme manutentionnaires ou intermittents pour celles et ceux qu'ils côtoyaient dans les mêmes concerts ou pour d'autres gros bourges (c'est d'ailleurs, dans ce dernier cas, plus facile et plus sain à gérer dans les rapports quotidiens), quand les derniers restent à faire la manche avec leurs chiens devant le même supermarché s'ils ont survécu à la rue. Et quand on regarde bien, la répartition reste souvent la même, les déterminismes sociaux étant ce qu'ils sont. Ce qui n'est pas une raison pour s'arrêter

à cela, nous sommes d'accord : « la pensée réductionniste réduit surtout le penseur ; les sciences humaines prises dans le filet de déterminations qu'elles ont cousu. Par suite, décision de ne plus me faire le complice de l'araignée en nommant sa toile : *que toutes les étapes de ma vie / sont déjà dans les livres de sociologie / je ne veux pas le savoir* ». Juste des fois, ça taraude, et ce d'autant plus je crois quand on est resté du côté galérien du bar.

Lorsque toi tu définis la lutte des classes comme la volonté des bourgeois de préserver leurs privilèges, ce qui est une définition exacte du point de vue marxiste, moi je préfère voir le mouvement de négation de la négation du prolétariat qui s'organise pour ne plus l'être, ce qui – je crois – est aussi correct : schématiquement, si les bourgeois nient leur être bourgeois pour conserver l'intégrité de leur classe et leurs privilèges, les prolos eux affirment être cette classe pour s'en émanciper car rappelons-le, « le prolétariat est la classe qui vise sa propre destruction ». Cette puissance affirmative est importante à mes yeux. Nous retrouvons ici Nietzsche et aussi Proudhon lorsqu'on ajoute qu'elle est distinctive. Non pas en soi, car il n'y a aucune volonté chez moi de me distinguer de toi, ni de comparer nos déclarations de revenus, ça n'a pas de sens. Mais au sens où montrer que ce qui est distinctif et affirmé chez toi et moi, bien que très différent, nous situe dans un mouvement commun et nous rapproche dans un rapport au monde relativement similaire. Colson écrit à ce propos dans un texte sur la dimension nietzschéenne de l'anarchisme : « En se déterminant, la volonté de puissance tend à unir et hiérarchiser les multiples forces du chaos. Elle ne les détruit pas, ne les réduit pas, ne résout pas leur différence ou leurs antagonismes à la

façon de la dialectique hégélienne.” Affirmative et forte, la volonté de puissance assumera la variété, la différence et la pluralité”. » Cette volonté de tendre toujours vers le pluralisme, cette négation d’être Un, ou lourdement moniste est particulièrement à l’œuvre dans *Deux Singes* et de manière générale dans ce qu’est devenue ta pensée. Tu es revenu à plusieurs reprises sur ce point durant cet entretien. Colson poursuit en expliquant qu’il convient de soigneusement distinguer le “mouvement, action d’une part”, de la “classe ouvrière d’autre part”. En termes marxistes, de distinguer la “classe pour soi” de la “classe en soi”. Pour lui, « l’appartenance à la classe ouvrière ne garantit rien puisque, justement, des ouvriers peuvent être “chrétiens”, ou “socialistes”, puisque identités et étiquettes peuvent se superposer en cherchant seulement à imposer leur préséance, leur plus grande profondeur ou essentialité. La différence se joue ailleurs et autrement. Elle porte sur “l’action” et le “mouvement”, seuls capables d’agir sur les choses et les étiquettes, de brouiller leurs repères et leurs limites, d’entraîner “ouvriers”, “chrétiens”, “socialistes”, “anarchistes”, mais aussi “maçons”, “fondeurs” et “pâtisseries”, ou encore “grecs”, “allemands” et “espagnols”, mais aussi “ouvriers”, “employés”, “intellectuels” ou “policiers” dans un processus qui se donne des objectifs autrement difficiles puisqu’il prétend transformer l’atelier, l’usine, les bureaux, les commissariats et la société tout entière.» Il rejoint en cela et pour simplifier ce que disait Edward P. Thompson dans *Misère de la théorie, Contre Althusser et le marxisme anti-humaniste*, récemment réédité à l’Échappée (notamment dans le chapitre XIV), et dans *La formation de la classe ouvrière anglaise* commentée

par Miguel Abensour en ces termes: « La “classe” n’est ni une structure ni une catégorie. C’est l’ensemble des expériences prises dans une histoire telle que, tout à coup, cette classe se pose, dans un rapport conflictuel, comme une classe à part, avec une conscience de classe à part. Chez Thompson, la classe n’est donc pas le produit d’un déterminisme économique, ce n’est pas simplement une réaction à un événement externe, comme si la classe était du matériel brut sur lequel s’étaient exercés des effets extérieurs. Non, la classe agit elle-même et s’est constituée elle-même dans l’action ». C’est replacer du vivant, de l’humain dans le procès historique d’où Althusser les avait chassés. Ou du libertaire dans son communisme. C’est remettre « l’expérience humaine » au devant du processus révolutionnaire, en se fondant sur un dialogue avec les faits et en accordant une place centrale à la capacité des hommes et des femmes à mener leur propre vie, loin donc du caractère réductionniste et mécanique de la traditionnelle approche marxiste de l’histoire ou de la société. Et c’est, me semble-t-il, toute mesure gardée, ce que tu fais dans *Deux singes*, à travers l’histoire d’une entorse à un programme.

FB : Tu me permets ici de préciser certaines choses. Une discussion sert d’abord à ça : non pas certes à convaincre l’autre, puisque comme tu en conviens avec moi, on ne saurait amender la subjectivité qui produit ses idées et ses opinions, mais à clarifier sa propre position.

Je vais repartir de ceci : « Lorsque toi tu définis la lutte des classes comme la volonté des bourgeois de préserver leurs privilèges, ce qui est une définition

exacte du point de vue marxiste, moi je préfère voir le mouvement de négation de la négation du prolétariat qui s'organise pour ne plus l'être ». Quand il s'agit d'exprimer publiquement des choses, à l'oral ou à l'écrit, j'essaie toujours de partir de ce qui me semble le socle commun idéologique des récepteurs. En l'occurrence, et compte tenu de l'ignorance quasi unanime de ce qu'est véritablement le marxisme, je crois pouvoir dire que, très majoritairement, le concept de lutte des classes est entendu comme : lutte effective des opprimés contre les oppresseurs. Or la lutte des classes c'est cela, mais ce n'est que partiellement ou incidemment cela. Évidemment c'est le mot " lutte " qui induit en erreur, et cause cette vision parcellaire du concept. Alors je fais mon boulot de rectification dialectique, ou simplement de réinformation : je rappelle que la lutte des classes ne désigne pas d'abord un type d'événement où des dominés luttent effectivement contre des dominants, mais un fait de structure. Ce que dit Marx, c'est que la société est très largement mue par le heurt de classes, c'est-à-dire, en première main, par l'ensemble des stratégies de la classe dominante pour éviter la révolte, contenir la colère, et maintenir le statu quo de ses privilèges. C'est-à-dire pour compenser le déséquilibre quantitatif – il y a infiniment plus de dominés que de dominants, infiniment plus de travailleurs (ou de travailleurs en souffrance comme les chômeurs) que de gens qui possèdent les moyens de production. Alors les dominants, hantés (selon le terme de Marx) par le spectre du prolétariat, et n'écoulant que leur peur de perdre leurs biens usurpés sous l'assaut de cette armée qui s'ignore, s'activent pour les conserver. Soit par des actes explicitement coercitifs (arsenal

législatif, surveillance policière, division de la classe ouvrière, précarisation qui désarme, etc), soit par le soft power (par exemple l'école qui relégitime les inégalités sous couvert de les supprimer) ou le très soft power qui consiste à distiller des progrès sociaux pour maintenir une soupape de sécurité, pour ne pas dépasser le seuil de tolérance etc. Droite dure, droite molle, social-démocratie (sachant qu'un gouvernement, par exemple l'actuel, peut endosser alternativement ces trois vêtements). C'est ainsi que toute l'histoire moderne peut se lire (l'historien Guillemin en est un génial narrateur dans ses émissions de télé consultables en ligne) comme une suite d'initiatives des dominants pour faire passer la pilule de l'inégalité, et neutraliser les masses opprimées. La social-démocratie, qui arrive lamentablement à péremption, c'est ça: on donne des droits pour acheter la paix sociale (ce qui ne réduit pas à zéro le bénéfice concret de ces droits, comme les logements sociaux, les prudhommes, les minima sociaux, etc). Cela se fait sous la pression soit passive, soit active, des opprimés. Le passif, ce serait la classe en soi : les opprimés sont nombreux et humiliés, à ce titre mieux vaut ne pas les énerver. L'actif, c'est la classe pour soi, celle qui prend conscience d'elle-même et s'organise pour changer la donne, par des grèves, des mouvements, des manifs, des insurrections etc. Ce dernier aspect, c'est la lutte des classes telle que communément admise. Mais donc ce n'est qu'un aspect de la lutte des classes, que je minore dans mon propos par souci de rectification, mais que je ne minore pas dans mon esprit, étant très attentif, depuis toujours, aux mouvements d'émancipation d'où qu'ils viennent (et c'est ici que l'analyse structurale des classes se double d'une attention portée aux individus

qui s'échappent de leur assignation sociale ; Rancière comme complément de Bourdieu.)

Cette fréquente approximation quant au concept est d'autant plus dommageable qu'elle alimente la litanie contemporaine sur « la fin de la lutte des classes », laquelle s'appuie sur le constat qu'il n'y a plus de mouvements sociaux, que les organisations subversives sont en sommeil, qu'on n'y a cru on n'y croit plus, blabla. Constat faux au demeurant (partout ça lutte, ça pense, ça s'insurge), mais quand bien même il aurait une part de vérité, quand bien même la totalité des dominés aurait réintégré le troupeau, il n'en resterait pas moins vrai que la société est régie par le heurt de classes : par l'appropriation des biens par une extrême minorité.

Je n'ai pas donc pas négligé l'aspect "lutte" de la lutte des classes du fait de ma position sociale de privilégié, mais par stratégie rhétorique, et souci de restituer le concept dans son intégralité.

Une chose, dans ce que tu dis, sur laquelle je m'accorderais davantage, c'est que ma propension à me moquer des chants collectifs contre les flics vienne du fait que je ne les subis pas directement. Oui, à la réflexion, cela me paraît toucher du vrai. Les flics m'ont toujours foutu la paix, et peut-être que je serais un peu moins narquois avec les flicophobes si je m'étais fait défoncer la gueule à coups de matraque. Mais je dois quand même nuancer. J'appartiens assurément à la partie de la population que la flicaille protège contre l'autre moitié (ne serait-ce qu'en tant que propriétaire), mais je me suis souvent trouvé dans des situations, fin de manif ou fin de concert, où les flics débarquaient pour faire le ménage. Là ce qui

a prévalu, c'est que mon tempérament ne me prédispose pas à aller au fight avec la maréchaussée. D'abord par peur – suis pas très brave physiquement. Mais aussi, parce que de fait je ne suis pas sujet à ce que j'ai constaté dans les milieux alternatifs, et qui participe davantage d'un trait affectif que d'une position de classe, à savoir la fixette sur les flics. Je ne suis pas sujet à cette fixette pour deux raisons

1. la fixette sur le flic m'est souvent apparu, à tort ou à raison, comme le fait d'un anarchisme mal dégrossi. Comme déjà dit, l'anarchiste ne cherche pas la baston avec les figures de l'autorité – papa, prof, sergent-chef, brigadier en patrouille, CRS - ; juste il ne s'y réfère pas, il trace une diagonale qui contourne cette confrontation. Chercher la baston avec papa, c'est accorder beaucoup trop d'importance, même par la négative, à la position de pouvoir. Avant d'être une instance de violence légale, le pouvoir est triste, impuissant dirait Deleuze (car le pouvoir est le contraire de la puissance, ou pour le moins sa version dégradée et dégradante), et le premier réflexe sain serait de lui vouer une certaine indifférence.

Il y a un personnage de la littérature emblématique de ça, c'est Bartleby, avec son leitmotiv placide : *I would prefer not to*. Je renvoie aux paroles de la chanson des Zabs qui porte ce nom. Oui l'anarchisme ultime n'accorde même pas au pouvoir la grande jouissance légitimante de le réprimer.

Tu me diras : parfois la lutte passe par cette confrontation, et alors j'en viens au point 2. : fixer sur les flics ou les caillasser, c'est s'attaquer; non pas au pouvoir, mais à son bras armé, à ses idiots utiles, souvent prolos

d'ailleurs, comme le rappelait une célèbre provocation très discutable en soi de Pasolini sur 68 (en substance : je suis pour les CRS prolétaires contre les manifestants bourgeois), que la bourgeoisie envoie mater les opprimés quand ils se soulèvent, et que le soft power ne suffit plus à les tenir. Il y a là, en acte, une sorte de déficit d'analyse structurelle. Le flic, c'est pas le pouvoir, c'est son symptôme. S'il y a des flics c'est bien que le pouvoir lui-même se perçoit comme inique, susceptible en cela d'être contesté, et donc tenu de s'armer. Tu me diras aussi : les mecs qui caillaient les CRS savent très bien tout ça, juste ils se défoulent. Oui, ok, mais disons que ce défouloir ne m'a jamais amusé, ce qui nous ramènerait peut-être au point 1. Je n'ai pas envie que la politique d'émancipation se ramène à dire merde à papa ou à ses produits de substitution. *Deux singes* envoie un petit remerciement à mon père, peu autoritaire et pertinemment désinvesti, pour m'avoir épargné de perdre du temps à le tuer. Quelques flatteurs me demandent parfois d'expliquer ma relative précocité intellectuelle, ce serait un élément de réponse : je n'ai pas perdu de temps avec les faux problèmes et les médiocres règlements de compte.

Mais tout ce que je viens de dire n'annule pas ton intuition, à savoir que c'est aussi pour n'avoir jamais subi la violence en uniforme que j'ai tendance à la trouver secondaire, et à trouver stériles les énergies consacrées à la contester. Ce qui nous ramène à ma position sociale, que j'aimerais mieux circonscrire, car il me semble que tu me fais plus privilégié que je ne suis.

Tu rappelles que je ne perds jamais une occasion de dire que je suis propriétaire dans Paris intra-muros, et

que je gagne confortablement ma vie. Je le fais par souci de m'appliquer à moi-même ce que j'attends des autres, à savoir l'exposé de ce que j'appelle « leur biographie économique » dans *La politesse*. Je le fais aussi par pied de nez à la bourgeoisie dont le trait constitutif, comme tu le rappelles, est de se nier comme classe. Et sans doute il y a chez moi une sorte de courage à le faire. Sauf que non en fait. Toute vertu se soutient d'une force. En l'espèce je ne suis pas vertueux, je suis fort. C'est-à-dire que j'ai, sur ce sujet, une certaine confiance en moi. Je m'accorde le luxe souverain de tels aveux parce qu'en mon for intérieur, je suis convaincu de ne pas être un bourgeois. Évidemment, par définition ce for intérieur n'engage que moi, et l'on pourra y déceler l'effet de ma mauvaise conscience. En tout cas voici ma version : si je suis objectivement du côté des possédants et des revenus imposables, je n'ai ni un tempérament ni une vie de bourgeois. Ta citation de *Deux singes* est bien placée : ayant été amené à approcher la bourgeoisie dans le champ culturel dont elle monopolise les places, il m'est apparu clairement que je n'en étais pas. Que les pratiques, pensées, lieux de sociabilité, mœurs de la bourgeoisie, aussi moderne soit-elle, aussi branchée et de gauche, ne m'allaient pas. De cette traversée, il ne me reste pratiquement rien. Je n'ai noué dans ce périmètre que des amitiés brèves. Mes meilleurs amis restent ceux rencontrés dans les années 90, dans la classe moyenne ou le prolétariat émancipé.

Il faut voir que ma base sociale n'est pas bourgeoise. Issus d'une lignée de paysans pauvres de l'ouest de la France, mes deux grand-pères étaient gendarmes (prière de ne pas y voir la cause de ma réticence à péter du flic). Leurs femmes : mère au foyer et institutrice.

Mes parents ont fait partie de l'immense charrette qui, par l'école républicaine, a transformé des fils de prolos en fonctionnaires de la classe moyenne, tandis que leurs sœurs et frères sont plutôt restés à la case prolo (voir l'oncle ouvrier de *Deux singes*, et un autre, petit éleveur) ou passés à la petite fonction publique (ma tante fonctionnaire aux impôts, sa fille aussi – et les enfants de celle-ci encore précaires à trente ans, signe des temps, fin de l'ascenseur). Je débarque dans cet habitus qui me conditionna aussi à monter d'un cran : mes parents sont instits, moi je serai prof agrégé. Ils ont fait l'EN, moi je ferai Normale sup. On connaît bien le truc, et nous en étions tous à peu près là en hypokhâgne : voués à devenir profs. A cause de cette assise sociologique elle-même concomitante à des options affectivo-politiques : nous ne voulions pas aller dans le privé. Prof nous paraissait la moindre des compromissions avec le libéralisme. C'était le seul destin social à peu près viable. C'était tellement clair que nous n'en parlions jamais, ni n'interrogeions ce métier. Il n'y avait à être ni pour ni contre, c'était de toute façon ce que nous deviendrions. Et ceux qui refuseraient de le devenir seraient voués à la précarité. Tout ça renforcé, pour moi, par un tropisme familial vraiment pas porté sur la réussite sociale. Mon frère par exemple a toujours refusé de travailler. Vit en système D depuis trente ans. Et mon père me disait récemment : moi dans ma vie mon but c'était surtout de pas faire grand chose.

Donc parmi les amis réels et durables, c'est simple, ceux qui ne sont pas devenus profs sont devenus des précaires (comme le bassiste des Zabs, Gwen, et, comme Xav, qui fut un précaire volontaire jusqu'à sa mort à 41 ans). Ce qui nous occupe beaucoup, tous, c'est d'inventer

un mode de vie qui permette de contourner la société du travail. Quand on s'enthousiasme pour le revenu de base, c'est pas une afféterie mondaine, c'est une urgence. Moi là-dedans je suis une petite exception, puisque, après avoir pris l'option prof, la loterie de l'économie culturelle, étayée par mon coté couteau suisse en écriture, m'a permis de gagner ma vie beaucoup mieux que les autres. Mais mon périmètre social réel est celui de ces amis là. Je précise aussi que tout propriétaire que je suis, l'appartement est de 40 mètres carré, j'y vis seul, je n'ai pas d'enfant ni n'en aurai, n'ai pas le permis, vais en vacances sur des plages classe moyenne voire prolos, ne voyage jamais, ne vais jamais à l'étranger, ne connais pas New York, me ravitaille à Carrefour city, me fringue chez H et M voire Celio, n'achète jamais de meubles, ne reçois jamais chez moi (pas de table), etc. Je détaille tout ça pour bien compléter le tableau. Et je passe vite sur mon gout pour la trivialité, pour la culture dite populaire, et au premier chef pour le punk-rock, dont rappelle qu'il m'est tombé dessus à l'adolescence. Le passage de *Deux singes* que tu mentionnes racontes, non pas mon accroche viscérale au punk en 86, mais la façon, il est vrai volontariste et sociologiquement conditionnée, dont le groupe d'amis issu de l'hypokhâgne a élu le punk comme bande-son de groupe. Choix du corps en 86, choix esthétique-politique en 90.

Je pourrais donc dire, bien conscient de la facilité de la formule, que je n'ai de bourgeois que le compte en banque. On me croit ou pas, je m'en branle, je connais ma vie. Et ça n'a pas loupé : ma rencontre avec le champ culturel bourgeois a été conflictuelle, l'est encore, le sera toujours. On pourra dire : oui mais bon les bourgeois

t'ont quand même un peu validé. Ben oui mais un peu. Très peu. Entre eux et moi demeure et demeurera comme un hiatus, que j'ai pu expliquer ici et là, à demi-mot (par exemple dans *Tu seras écrivain mon fils*) : en gros les affects et goûts dominants dans la bourgeoisie culturelle ne sont pas les miens, et ne me laissent aucune chance d'y être plébiscité réellement. On situe la ligne de front sociale où notre activité permet de la situer. Les Straub disaient qu'ils étaient devenus marxistes en tant que cinéastes, en subissant les rapports de production dans ce milieu. Je pourrais en dire autant. Sur le long terme mon marxisme a, outre une assise théorique faite de pensées et de lectures, quatre couches biographiques: 1. bain familial, 2. confrontation avec la bourgeoisie dans mon collège-lycée de centre ville 3. prof en banlieue, au cœur des contradictions ethnico-sociales, d'où haine sans retour de la méritocratie, 4. confrontation avec la bourgeoisie culturelle.

J'en viens à la haine. La haine qu'on peut vouer aux bourgeois. Mon ami Robin Campillo (je te laisse le googliser si besoin) me disait un jour : tu sais François je crois que je les déteste. Ils, c'étaient les bourgeois. Et dans son énoncé il y avait un implicite. Quelque chose comme : en fait. Ou : au bout du compte. Ou : finalement. « Tu sais François je crois que finalement je les déteste les bourgeois ». Mais quel parcours, quel cheminement existentiel et théorique, voulait clore ce “ finalement ” ?

Ce cheminement commence par la haine. La haine du bourgeois, figure repoussoir, précocement politisée en adhésion au terrorisme genre Action directe. On est en 85 et je trouve que c'est bien fait pour le patron de Renault.

Par la suite, sans rogner sur la radicalité politique, je vais un peu ravalé cette haine. Pour trois raisons au moins.

La première c'est la conscience que cette haine recèle possiblement de l'envie. Ce qui nous ramènerait à la haine du flic, ou à la haine de toutes les figures paternelles, qui m'apparaît assez vite suspecte de s'adosser à un désir, celui de se donner un père, de se structurer autour d'un phallus-maitre – maladie infantile de l'anarchisme -, ou encore d'être calife à la place du calife - pulsion souvent observée dans une certaine extrême gauche. C'est-à-dire que la haine du bourgeois se soutiendrait d'un désir d'être, de l'être. Et alors là soyons clair : c'est la chose la plus misérable qui puisse arriver à un révolutionnaire. Parce que la bourgeoisie n'est pas désirable, d'aucune manière. A ce titre, il faudrait moins la haïr que la plaindre. J'aime beaucoup le mouvement potache dont le mot d'ordre était : sauvons les riches.

La seconde, qui touche la première, c'est l'option tenace de purger la contestation de toute forme de ressentiment, celui-ci devant être entendu comme une sorte de jalousie à l'égard des forts (et par extension, une sorte de fâcherie contre le vivant, mais ça nous en avons déjà parlé). En somme c'est l'axe nietzschéen qui vient contrarier la première impulsion de gauche, et peut-être la nettoyer. Que la politique ne soit plus l'épanchement de colère (travail du négatif), mais exercice d'une puissance : la puissance qu'il y a être du côté des " gutter snipes " où réside " the truth " (dernier couplet de *Garageland*, indépassable).

La troisième tient à une circonscription rigoureuse du périmètre politique. La haine du bourgeois, en soi, ne

produit pas de la politique. La politique d'émancipation s'ancre entre autres dans la colère, mais elle n'est de la politique qu'au prix d'une sorte de refroidissement de cet affect-socle. Il n'y a politique que si je porte le fer, non sur les personnes, mais sur les structures. Que la bourgeoisie soit haïssable est politiquement anecdotique. Même très fréquentable, elle demeurerait structurellement portée à se maintenir, et donc à maintenir les masses sous le joug. Elle ne le fait pas parce qu'elle est méchante, mais parce qu'elle veut persister dans son être. Un film ou un livre marxiste, par exemple, et là-dessus Brecht a beaucoup à nous apprendre, ne met pas en scène un patron méchant, mais un patron gentil, pour empêcher le spectateur de se dire : suffirait qu'il soit sympa pour que les rapports sociaux soient vivables. Le patron n'est pas brutal en tant que personne, mais en tant que patron. En tant qu'il occupe une position de force, celle de qui, possédant l'outil de production, dispose à peu près comme il l'entend de la force de travail de ses subalternes. Un film comme *La cérémonie* montre ça très bien : les bourgeois sont pleins de sollicitude pour leur bonne, ils ne serrent le jeu que lorsque ça s'impose pour maintenir le statu quo. Et ça les désole d'être méchants, même s'ils se sentent dans leur bon droit.

C'est en ce sens que je dis « qu'on ne peut pas leur en vouloir ». Bien sûr on peut toujours espérer que les dominants usent de leur libre arbitre pour passer du côté de l'émancipation, et subséquemment en vouloir à ceux qui n'usent pas de ce libre arbitre. On peut fantasmer, comme Pasolini dans *Théorème*, un patron qui abandonne son usine à ses ouvriers. Mais justement c'est le chrétien en lui qui ici relaie le marxiste. Sur la

stricte base des rapports sociaux, il n'arrive jamais qu'un possédant abjure ses propriétés. Sans compter qu'en bon spinoziste, je ne crois pas au libre-arbitre, d'où découle une mise à en crise de toute condamnation morale (si je ne suis pas libre, je ne saurais être salué ou incriminé pour mes actes). Il s'agit bien, toujours, de dissocier la politique de la morale. Il y a une structure, elle m'opprime, et des affects d'insoumission me portent à faire péter la structure, et on verra bien si en face les affects de conservation résistent. Ce n'est plus une lutte des bons contre les méchants, ni du Bien contre le Mal : c'est une lutte – de classes. Parfois on arrache quelque chose, le plus souvent on se fait démonter la gueule. Je ne veux pas faire la nique aux bourgeois, je veux augmenter ma vie, et cela passe par la mise en crise des structures qui les constituent comme dominants. La nuance est importante, décisive. Si les masses pouvaient se libérer sans agresser la bourgeoisie, ce serait parfait. En somme la lutte sociale ne doit pas être un règlement de comptes – ou alors je ne parierais pas sur sa capacité à produire autre chose qu'une boucherie à grande échelle (on a vu le film).

Tout cela étant précisé – qui me semble assez fondamental, comme ajustement de l'affect contestataire - j'en arrive au bout du cheminement. Au “ finalement ” implicite de mon pote Robin. Au bout du bout, et tout bien considéré, je pourrais dire que oui, je déteste les bourgeois – du moins que je me porte d'autant mieux que je ne vois pas leur gueule (*I don't wanna go to where the rich are going*, je veux rester au pays du garage). Mais c'est un affect qui a sa vie propre, et qui ne regarde pas la politique ; haïrais-je moins la bourgeoisie que je n'en

serais pas moins marxiste ni moins libertaire. Cette haine précoce et donc tenace, je n’y ferai pas droit dans un essai politique, dans un tract, dans une tribune, autour d’une table militante, mais plutôt dans un roman. Je l’ai déjà fait ici et là, sur un mode ironique-grinçant. Je le referai. J’ai même un projet de récit qui mettrait au jour (et remettrait à jour, car dans son invariance la bourgeoisie évolue) les affects de la bourgeoisie, ses goûts esthétiques, ses automatismes de classe. L’idée serait de reconstituer, concrètement, à travers des personnages, l’habitus bourgeois contemporain. De décrire le corps bourgeois, largement ignorant de lui-même. Ces dix dernières années m’ont fourni beaucoup de matière – en sus de quoi il suffit de voir des films, lire des livres, lire les Inrocks, lire Elle, regarder Canal +, écouter des politiques, pour accumuler une grosse matière sur cette classe, puisqu’elle occupe à peu près tous les postes visibles. *La politesse* est d’ailleurs une esquisse de ce tableau.

Reste un truc un peu secondaire : puis-je être ami avec un bourgeois ? J’ai répondu factuellement un peu plus haut : je n’y suis pratiquement jamais arrivé. A deux exceptions notables près : ma copine Lisa, dentiste dans le septième arrondissement où elle a grandi, fille d’un médecin éminent et d’une journaliste reconvertie dans la boutique de mode dans ce même arrondissement. Et ma copine Joy Sorman, dont le pedigree est de notoriété publique. Bon alors qu’est-ce qui les rend supportables et même très aimables ? Je vais vite, juste quelques hypothèses. D’abord, elles sont parfaitement conscientes de leur appartenance de classe, le disent, le formulent, ironisent dessus, et sont de très bonnes analystes de leur habitus. Ça c’est vraiment la base. Un bourgeois qui ne se

reconnait pas tel, c'est faute éliminatoire -de toute façon ça a le don de m'irriter en deux secondes, me suis fâché avec beaucoup de gens autour de ce nœud. Ensuite elles sont de gauche -pas radicales, leur tropisme de classes le leur interdit. Mais quand même. Et Joy est une vraie libertaire, ça ne gêne rien – c'est en mettant en commun cette fibre qu'on a pu écrire ensemble *Parce que ça nous plait*. Ensuite il y a un truc qui s'appelle le talent. La meilleure chose qui puisse arriver à un bourgeois, c'est de pousser jusqu'au talent la culture de l'excellence dans lequel il a baigné. En l'occurrence, et en schématisant, talent comique pour l'une, talent littéraire pour l'autre. S'il y a un charme de la bourgeoisie, il réside là, chez certains de ses rejetons. Il faudrait ajouter aussi que ces deux nanas sont juives, ce qui incurve en quelque manière leur sillon bourgeois. Il faudrait voir comment, et j'ai ma petite idée là-dessus, mais pour le coup je m'égarerais. Et puis Joy et Lisa ne sont pas le sujet. Le sujet, c'est qu'il est quand même possible, sur la base de l'opposition objective de classes, et du mépris que m'inspire le corps bourgeois, de créer des niches d'harmonie avec quelques singletons de cette classe pathétique (oui en dernière instance les bourgeois me font un peu pitié ; Beigbeder me fait pitié ; les "cathos zombies" repérés par Emmanuel Todd me font pitié). Mais qu'il y ait une tendresse possible avec un bourgeois, le vitaliste en moi ne peut que s'en réjouir, qui en dernière instance estime que l'augmentation vitale est plus importante que le combat politique – puisqu'elle en est l'horizon ultime.

19 octobre - 29 octobre 2015

Les âmes : Oui, reste à savoir si l'augmentation vitale sur laquelle débouche la tendresse possible avec un bourgeois n'est pas moindre que celle que produit le combat politique. Mais bon, là on rentre dans une logique de boutique. Et puis, ça ne règle pas une autre question de taille : celle de la tendresse à l'égard des flics qui semble être autrement tabou dans les milieux punks et assimilés, malgré la proximité que la maréchaussée entretient avec certains sujets. Rappelons néanmoins qu'elle n'a jamais favorisé l'augmentation vitale de quiconque, entraînant au mieux une perte d'horizon et de mobilité plus ou moins conséquente, au pire une diminution vitale majeure. Mais bref, cette fixette comme tu dis, pour agaçante qu'elle est comme beaucoup de fixettes, ne l'est pas tant que l'impunité dont jouissent dans la tradition française, non pas les porcs malheureusement pour eux, mais les flics qui, doit-on le souligner, ne tuent jamais de bourges, mais toujours des pauvres, et dans des conditions qui ne sont jamais clairement établies. Et à ce titre, je dois bien dire que bon ou pas bon en karaté, une balle reste une balle. Heureusement, ça se vérifie dans les deux sens. Sauf que l'indignation, elle, est souvent à sens unique. Dans tous les cas, les anarchistes attirent la flicaille, à se demander où est la fixette. C'est presque scabreux comme en témoigne la récente découverte d'un dispositif de surveillance vidéo rivé sur la porte d'une librairie anar parisienne, la *Discordia*, et planqué dans une école "Montessori" par les services "anti-terroristes"

de la DGSI, avec la bénédiction et la discrétion de la direction de l'établissement. Normal que ça agace même s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil sécuritaire et que les animateurs de la librairie rappellent que ce ne sont ni la peur ni la répression qui déterminent nos pratiques, mais seulement nos idées. Bref, "des livres, pas des flics" comme ils disent. Et du coup, oui, parlons de bouquins.

Il y a un auteur qui écrit beaucoup sur l'antagonisme de classes, notamment autour du punk. C'est John King. Comme toi, il a écrit un bouquin sur le foot, mais pour le coup assez différent de *Jouer juste* puisqu'il se focalise pour sa part sur les tribunes et les abords de stade davantage que sur la pelouse et ce qui s'y joue, offrant à travers la description de quelques *headhunters* de Chelsea un tableau de la classe prolétarienne post-thatchérienne assez juste et précis. Ce qui fera dire à Irvine Welsh que *Football factory* est sûrement « le meilleur livre jamais écrit sur le foot et la classe ouvrière ». Soit. Disons qu'il connaît bien son sujet, comme ses classiques punk : « J'écoute des disques de punk-rock quand j'écris. J'ai l'impression que j'écris plus vite. Ça me met dans une humeur différente, aussi ». Mais ces bouquins ne sont pas circonscrits aux sous-cultures urbaines, hooligan (*Football Factory, Aux couleurs de l'Angleterre*), punk (*La Meute, Human Punk*) ou skinhead (*Skinhead*). Il a aussi écrit, comme toi, un livre autour d'une infirmière. Dans *Le Moindre mal*, dont je viens de finir la lecture, tu dessines le portrait d'Isabelle, une infirmière du service de chirurgie du Centre hospitalier de Figeac, d'abord passée par les hôpitaux d'Ile-de-France et animée par la passion du soin. La description quasi chirurgicale de la vie de cette femme a pour champ – non stérile - l'hôpital

public de ces dernières années, c'est-à-dire un univers en pleine mutation, entre restructuration et compression du personnel. « Comme les infirmières ne sont pas habilitées à piquer dans les artères, il a fallu que cette pratique se développe et que les médecins débordés souhaitent s'en décharger sur les infirmières dès lors habilitées à piquer dans les artères. Reste que la plupart des actes infirmiers ne sont pas actés. C'est-à-dire quantifiés. C'est-à-dire pris en compte dans la rémunération. Ils relèvent du zèle désintéressé et admirable. De l'immémorial esprit de sacrifice des femmes. C'est le passif bénévole d'une fonction pour laquelle les premières formations diplomantes datent des années 1940, pas avant. Jusqu'à récemment, le personnel soignant était essentiellement composé de bonnes sœurs. C'est resté dans la tête des gens. L'épicière a un crayon sur l'oreille et l'infirmière des cornettes ». Il en ressort un examen méticuleux de la solitude d'Isabelle au milieu de ses patients et pour qui soigner demeure un soin propre.

Dans *White Trash*, John King, lui, met en scène un face-à-face tendu entre deux représentants de classes sociales opposées, Jonathan Jeffries, administrateur d'un hôpital, pur produit de la "cool Britannia" vantée par Anthony Blair, et Rubby, une infirmière qui se tue à la tâche et qui vit dans un quartier prolo de Londres, le tout sur fond de démantèlement des services publics et sociaux et de lutte des classes, chacun ayant ses propres affects et parlant sa propre langue, son propre idiome de classe. C'est un thème récurrent, pour ne pas dire obsessionnel chez John King puisqu'il écrit depuis là d'où il vient. Avec Martin Knight, il a fondé une petite maison d'édition DIY, *London books*, dont le but est de rééditer

des livres ayant un lien avec Londres, la classe ouvrière et le socialisme. Arthur La Bern, Simon Blumenfeld (et son excellent *Jew Boy*), Gerald Kersh, John Sommerfield, Robert Westerby, Alan Sillitoe (on pourrait ajouter Stewart Home) ne sont à ses yeux ni des “young angry men”, ni des auteurs *working class* à proprement parler, car selon lui « c’est une façon de vous cataloguer et vous mettre dans une boîte, donc de se débarrasser de vous ». Et si il y a bien un truc que n’apprécie pas un type de la classe de John King, c’est d’être “*banned from the pub*” ! Inutile de tendre la joue donc. Il reste, comme le personnage principal de son troisième roman, un véritable punk. Pas un “*fashion punk*” précise-t-il. Mais un punk dans sa manière de concevoir le monde : « Je suis un punk. Je ne m’habille pas comme un punk. Mais c’est ce que je suis. Et il est plus ou moins clair que les punks ne s’habillent pas comme des punks ». Nous voilà revenus à la dimension (non) textile du mouvement. Dans *Human punk*, celle sociale est encore très présente, puisqu’il dépeint le parcours chaotique de quatre adolescents originaires de Slough, une petite ville industrielle du Nord de Londres, « prisonniers, victimes et acteurs du système très corseté des classes sociales ».

J’en parle ici parce que c’est un roman sur le punk et la façon dont cette musique accompagne des vies, les aiguille et les aiguillonne. C’est aussi, nous dit King, une réflexion sur le langage et la valeur des mots : « Dans la bouche de ces types, les femmes paraissent pour moins que rien. Mais ce n’est que leur langage. Dans leurs actes, il ne viendrait à aucun d’eux l’idée de manquer de respect à une femme. (...) La seule violence de ces personnages est dans le langage, ou bien alors quand ils ont l’impression

qu'un autre mec leur manque de respect ». On appréciera la “seule” violence. Pour l'auteur dont c'est le métier de manipuler les mots, il reste clair que le langage public et policé de Jonathan Jeffries est beaucoup plus toxique que celui arrogant et violent de ces adolescents, qu'ils soient *hools* ou non, car il déguise la haine qu'il éprouve à l'égard de la classe ouvrière et des individus non-conformes sous une fausse commisération tandis que la violence verbale du populo, elle, témoigne à découvert d'un véritable désarroi individuel et collectif. Pour lui, « les mots ne valent que par leur sonorité et non par les actes qu'ils (ne) recouvrent (pas) ». Il disait déjà la même chose à propos de son précédent ouvrage, *La Meute* : « Je montre juste que la plupart des gens du commun peuvent se laisser abuser par leur propre langage. Ils disent des choses qu'ils ne pensent pas réellement. Par exemple au début de *La Meute*, il ne faut pas s'arrêter aux propos sexistes des protagonistes. J'ai voulu reconsidérer la prétendue guerre des sexes pour parvenir au constat que les hommes et les femmes de mêmes origines sociales ont finalement plus en commun qu'avec des gens de même sexe mais de milieux sociaux différents ». Cela prête évidemment à débat, comme ce texte récent contre la racialisation de la pensée critique, “Tiens, ça glisse... ou comment, à trop s'approcher de la race, on finit par tomber dedans (et son matérialisme avec)” en réponse à l'article intitulé “Pour une approche matérialiste de la question raciale” paru dans la revue *Vacarme*. Mais la volonté de l'auteur reste d'indexer les mots à des choses très concrètes, à un quotidien, à quelque chose qui relève du réel le plus palpable. En se tenant, autant que possible, à distance de l'idée, du concept ou de ce qui relève de l'agencement “hors-sol” des mots.

A propos de White Trash, King dit : « Au-delà du procédé littéraire, je voulais aussi montrer comment beaucoup des gens issus de milieux favorisés savent user d'un discours en apparence ouvert mais agissent différemment. C'est un peu comme nos gouvernements prétendument "libéraux", qui professent toutes sortes de leçons antiracistes, mais le sont-ils vraiment ? ». Bref, on l'aura compris, même si ce discours aux accents parfois populistes manque de nuances, il a pour qualité d'interroger les mots et la valeur qu'on leur confère en regard du réel : « Le punk a été pour moi une affaire de mots avant même l'énergie qu'il dégageait. Le premier album des Clash a des paroles formidables qui avaient une résonance avec ma vie. J'ai aussi découvert Orwell à travers l'album de David Bowie, *Diamond Dogs* (1974), qui se voulait originellement une adaptation musicale de *1984* ». Et il y a fort à parier que cette découverte y est pour quelque chose dans la défiance de l'auteur face aux mots. Dans "Sous vos yeux" Orwell écrivait : « Dans la vie privée, la plupart des gens sont assez réalistes. Quand on établit son propre budget hebdomadaire, deux et deux font invariablement quatre. Au contraire, la politique est une sorte d'univers microphysique ou non euclidien où la partie peut être plus grande que le tout et où deux objets peuvent occuper exactement le même point de l'espace. D'où les contradictions et les absurdités que j'ai évoquées, lesquelles peuvent toutes être attribuées, en définitive, à la conviction secrète qu'à la différence du budget hebdomadaire, les opinions politiques n'auront pas à être mises à l'épreuve de la dure réalité ». D'où le passage souvent repris : « Le langage politique – et, avec quelques variantes, cela s'applique à tous les partis politiques,

des conservateurs aux anarchistes – a pour fonction de rendre le mensonge crédible et le meurtre respectable, et de donner à ce qui n'est que du vent une apparence de consistance ». L'idée n'est pas nouvelle. Georges Darien dans *la Belle France* écrivait en 1900 : « “Les mots dit Voltaire font en tout plus d'impression que les choses.” Ils font même tant d'impression qu'on en oublie leur sens réel, le caractère de la chose qu'ils représentent, qu'on ose même plus supposer qu'ils puissent avoir une signification. Les peuples sont comme des enfants captifs torturés par les mots. Les mots, les mots vides de sens, sont les geôliers des peuples modernes ; les principes, qui sont tous des phrases ridicules et mensongères, des enfilades de mots creux, sont les tortionnaires des nations ».

Bon, je m'excuse pour le collier de citations. Et t'épargne les commentaires que tu connais autour de la *Sprachkrise* d'Hugo von Hofmannsthal, de Fritz Mauthner, de Ludwig Wittgenstein, ou d'un autre autrichien en délicatesse avec le langage, Carlo Michelstaedter. Si j'insiste à ce point sur ce point, c'est parce que c'est aussi de cela dont parle ton roman, *Deux singes ou ma vie politique*, cette défiance progressive à l'égard de la passion du verbe qui nourrit la passion politique, celle qui t'a cueilli vers l'âge de 11 ou 12 ans alors que tu écoutais ton père, Jacquie Bégaudeau, quand il discutait avec le socialiste Seize. Tu dis que ce ne sont pas tout de suite les idées qui t'ont séduit, mais les mots, car « la passion politique est bien une passion en ceci qu'elle se passe volontiers de faits et prospère sur leur absence ». C'est donc par les mots que ton père à son insu t'a transmis sa passion, la politique. Presque

incidemment. « Pas les idées, non. La forme. Les mots. Les mots comme objets dont la beauté fait désirer de les mettre en bouche ». Te voilà entré de plein pieds dans la « logocratie où le mot tient lieu de jugement et de réel » comme on saute à pieds joints dans la mouise. La suite est connue : « le verbocentrisme accoutume à donner une vie propre aux mots. Touillant un nom propre avec quelques infos glanées en classe ou sur France Culture, on cuisine un monde qui finit par consister ». Tant et si bien que ce fétichisme verbal en vient à régner en maître sans écouter plus aucun conseiller, conduisant à une quasi “autarcie intellectuelle” : « Prétend avoir en stock assez de mots et d’idées pour tenir seule le pari de penser juste », très loin donc du réel dont le langage peine à rendre compte. Et ton roman raconte en quelque sorte « ce lent glissement vers une sorte de nausée, de saturation, de dégoût qui t’a pris peu à peu vis-à-vis des idées », du moins de leur tyrannie, car il serait malhonnête de soutenir une stricte dissociation entre les idées d’une part et le réel d’autre part. D’où cette question intéressante que tu poses dans *Deux Singes* : « Comment en vient-on à penser avec justesse qu’on a dévié de la justesse ? » Ou pour le dire autrement, comment « assigner au discours, le mien, celui des autres, l’impératif premier de rendre justice » au réel ? Car toi et moi, nous en faisons une nouvelle fois l’expérience ici : il y a un plaisir certain à manipuler les mots et les idées. Cet entretien se repait de ce plaisir même si nous avons pris garde, l’un et l’autre, à arrimer ce que nous disions à ce que nous vivons et éprouvons. D’où le choix politique chez toi, je crois, du récit et de la littérature. Pour être au plus près du réel contrairement à toutes celles et ceux qui la méprisent au prétexte qu’elle

nous en éloignerait, au sens je suppose du divertissement. Mais en disant cela, ne suis-je pas une fois encore la victime des mots qui nous gouvernent ?

FB : J'ai lu et aimé *Football factory*. Je m'arrête sur ce qui fait question ici, à savoir ce que tu appellerais son populisme. Ça prolongera notre échange sur la bourgeoisie. Populisme est un mot très répandu, trop utilisé, et de façon très approximative. On le dégaine à propos de tout. Il est dans le top ten des mots toxiques dont mon travail, et celui de bon nombre de littérateurs je pense, consiste d'abord à nous soulager, ne serait-ce que le temps d'un livre. Alors c'est quoi le populisme ? C'est, dans l'usage, presque toujours une incrimination. Des idées populistes sont des idées qui, en gros, « flattent les bas-instincts du peuple ». Où l'on voit que l'accusation de populisme rejoint l'accusation de démagogie : le populiste agence artificiellement des idées dont il parie qu'elles séduiront « les bas-instincts du peuple ». S'il se trouve qu'en fait il est sincère, alors on ne le soupçonne plus de démagogie : il est lui-même sujet à des bas instincts. Bon. Tout ça me semble déjà assez fumeux, mais ce qui d'abord fait problème c'est qu'on présuppose, c'est que ce mot à la con présuppose que lesdits bas-instincts seraient l'apanage du peuple.

En fait il y a là-dedans deux postulats détestables.

1. il y aurait un truc qui s'appelle peuple, et qui serait une réalité organique avant d'être sociale 2. ce tout organique est doué d'affects propres, et qui sont plutôt des affects vils.

1. substantialisation du peuple, 2. disqualification de cette substance.

Un type de gauche ne peut adhérer à ces deux points. 1. Le peuple ne désigne pas une substance, mais le groupe exploité d'une société de classes. Non pas une identité mais une situation. 2. qu'est-ce que c'est que cette idée parfaitement aristocrate qui pose que les gueux sont moralement vils ? Rancière, qui n'aime vraiment pas ce mot, rappelle à l'envi que le racisme, en France, n'est pas l'apanage des basses classes. Qu'il y a un racisme d'État, prodigué par des gens de la haute, et que dans le champ public ce sont le plus souvent les dirigeants qui articulent des propos racistes, pas le vil peuple. Ce n'est pas mon beauf qui a récemment dit que les Roms n'avaient pas vocation à s'intégrer ici. Ce n'est pas mon beauf qui a interdit le voile à l'école.

Foutre ce mot à la poubelle nous ferait beaucoup de bien.

Resterait une question : est-ce que la situation populaire, c'est-à-dire le mode de vie des gens des basses classes, ne finit pas par former des affects qui leur seraient propres ? Y a-t-il un tempérament populaire ? Je crois que oui mais alors il faut y aller très doucement. Par exemple ne pas céder à cette connerie de "common decency" d'Orwell, qui recoupe les lignes de lui que tu cites. Gros retour à la mode depuis dix ans. Des gens comme Michéa et Onfray en parlent seize fois par jour. Et sur ce point Lordon a répondu à Michéa dans un texte génial (ça se retrouve facilement sur le Net). Cette affaire de moralité qui serait spécifique au peuple est aussi peu sérieuse que son symétrique, le soupçon de vilénie, et dans les deux cas on demeure dans le paradigme substantialiste. Et par ailleurs je ne crois pas que les dirigeants manquent de « bon sens », je ne crois pas qu'ils

gaspillent l'argent parce que ce n'est pas le leur, je crois qu'ils l'utilisent très rationnellement pour préserver les intérêts de la classe dont ils sont issus. Hollande n'est pas un mauvais gestionnaire. Il gère très bien les intérêts de la bourgeoisie qu'il représente.

Je peux maintenir, quand même, l'idée que la situation populaire crée un certain tempérament. C'est une affaire de matérialisme : puisqu'il est entendu que la matière environnante m'affecte et me façonne, alors habiter dans tel type de quartier, de maison, de chambre, m'affecte et me façonne. J'ai essayé d'explorer narrativement cette hypothèse dans le chapitre K de *D'âne à zèbre*. Je me permets de le reporter ici, parce qu'il se trouve que c'est justement celui consacré au punk. Il me semble qu'il peut être une conclusion à notre échange (en tout cas la mienne, même si je continuerai autant que tu jugeras intéressant de continuer).

Kundera

Bien que n'ayant jamais lu Kundera, je peux parier qu'il ignore le punk-rock.

Je le parierais à propos de quiconque, conseiller financier ou cariste. Du punk chacun a une idée et ne sait rien. Même ceux qui le pratiquent ne sont pas très au clair. Je l'ai pratiqué, je n'étais pas très au clair. Entre moi et mon corps impliqué s'interposaient des discours empruntés à la radio, à la télé, aux magazines spécialisés, aux légendes des photos où de jeunes anglais à crêtes colorées rotaient leur bière sur un trottoir de Londres. Au lycée, Éric nous avait plié ça en une phrase : le punk est un mouvement social né de la crise. J'avais pris note. Devenu partie prenante, je récitai la leçon : le punk est social ; à travers lui la jeunesse prolétaire crie sa colère. C'était propre et net. Ça sonnait bien et juste. La majorité des habitués des concerts de punk-rock n'étaient pas des prolétaires, mais les guitares saturées et le chant braillard composaient une idoine bande originale de la colère. On pouvait se raconter une histoire sociale. On se la racontait.

Une histoire ment par omission ; se brode en oblitérant. Racontant celle-ci, on oblitérait deux bizarreries :

1. s'il s'agissait de crier sa colère, pourquoi les mots de Joe Strummer et Pete Shelley s'agençaient-ils en mélodies, et parmi les plus agréables que la musique populaire ait fabriquées ? A des fins politiques, vomir dans le micro aurait suffi. Ou de simples manifs, sans concert.

2. de banlieues occidentales tout aussi enrégées avait émergé le rap, musique sans guitare. Si le punk était un symptôme de la crise économique, comment se faisait-il que des individus atteints d'une maladie identique développent des symptômes si différents ? La symptomatologie montrait ses coutumières lacunes. Si d'un phénomène A résultait B et C, c'est que B et C n'étaient pas réductibles à de purs effets de A. En B et C agissait autre chose.

Je me rétroprojetai dans l'avant-Eric. Dans la préhistoire que le révisionnisme avait recouverte. Là battait le cœur de ma préférence. Son noyau dur. Son b-a-.ba de notes et de rythmes. Ma prédilection pour le punk parmi les 80 genres contestataires à disposition était d'ordre musical. Une affaire de pulsation. Un morceau de punk-rock était rapide et court – concis. Il se distinguait de tout autre par un certain degré de compression. Deux minutes de punk-rock c'était un alexandrin de Racine, c'était le grand style selon Nietzsche : une déflagration retenue, un incendie circonscrit dans un bloc de glace. Pourquoi pas le hard-rock, au voltage équivalent ? Moins concis, moins sec. Lourdeur heavy coextensive au manque de vitesse.

Pourquoi pas la pop, leste et électrique aussi ? La pop ne fait qu'amplifier des rythmiques de ballade ou de variété. Dans le rock l'électrification n'est pas une simple amplification. Le surcroît d'électricité jusqu'à saturation crée une rupture qualitative. Le riff de Jumping Jack Flash est inconcevable en guitare acoustique, inconcevable hors de la distorsion qui change la nature du toucher de cordes.

La conjonction de l'électricité et de ce toucher est le nœud métabolique de mon adhésion au punk-rock entendue comme quintessence de rock. Ici s'orchestre mieux que partout la torsion mutuelle de la main et de la corde. Le jeu main droite de Keith Richard, Scott Williamson, Billy Joe Armstrong, Marc Police, Olive Justine, fait entendre le gratter, fait entendre de quel bois se chauffe l'instrument.

Une fois dénudée la substantifique moelle du rock, Éric pouvait aller se coucher. Lui qui aimait se dire veilleur nous le préférions ensommeillé.

Il y avait cependant moyen de faire revenir le peuple dans le manège punk. Mais pas par le social, comme Éric avait voulu le croire. Par la matière. La fibre prolétarienne du punk tient moins à la sociologie de ses troupes qu'au coefficient supérieur de matérialité de la musique qui les fédère.

J'en vois qui avalent de travers leur Saint-Nectaire. Normal. Je vous avais prévenue, Céline. Je me suis vu venir. Je savais que j'allais cracher des énormités qui méritent bonnet d'âne.

On en apporta un qui m'alla bien. C'était un bonnet d'origine suisse car là-bas les ânes frigorifiés se couvrent le chef. Comme Redouanne Harjane goutait un abat-jour, je repris mon fil. Je repris mon énormité. Je redis qu'il y avait un métabolisme de classe.

Ce métabolisme je le liai au degré d'accoutumance à la matière, lui-même lié au TEM. Taux d'exposition à la matière. Le TEM est à proportion inverse du niveau social. Sa courbe croise celle des revenus. Être riche,

c'est avoir les moyens de dématérialiser son quotidien. Par exemple le riche paye quelqu'un pour les courses et la cuisine : ça fait beaucoup de matière en moins à toucher, porter, palper, emballer, ranger, sortir, rincer, découper, peler, écailler, écosser, émincer, beurrer, saler, disposer dans le plat, servir. Propriétaire, le riche paye des charges qui lui offrent l'apesanteur de l'ascenseur dont parla si bien Calojero, et le dispensent de l'escalier, des marches, de la pierre des marches qu'au pire amortit le tapis distinctif d'un immeuble cossu. En outre, le riche fait garder ses enfants, c'est-à-dire qu'il sous-traite en partie la gestion du caca, de la morve, des cris, des bobos au genou (sang, croute, pus).

Et tout à l'avenant.

Un garçon du sixième arrondissement et un de Drancy sortent à 5h45 d'une boîte de nuit des Champs-Élysées. Configuration crédible : le samedi soir le banlieusard aime bien jouer au riche. Suivons-les. Le premier attend trois minutes un taxi appelé par le numéro vert refilé par son père journaliste à LCI ; le second marche vingt-sept minutes jusqu'à la station Châtelet-Les Halles puis attend une demi-heure le premier RER. Sur cette séquence, le taux d'exposition au froid du banlieusard est dix fois supérieur à celui du parisien intra-muros. Les 2 degrés Celsius, il les sent passer, ainsi que les gouttes d'une pluie fine mais subtilement pénible. Par la suite, le corps du prolo est le foyer d'un système complexe d'échanges entre lui et l'environnement matériel – banc métallique glacial du quai, ressort de la banquette du train, courant d'air à travers un hublot cassé, agitation plus ou moins agressive d'une coterie de fêtards d'Aulnay-sous-bois.

Tandis que notre ami riche aura à peine essuyé le froid, à peine le cuir du siège arrière du taxi, à peine les infos du matin sur RMC, à peine deux commentaires creux du chauffeur.

Passons sur les distances contrastées qui séparent, d'un côté la gare de Drancy et l'immeuble de Mounir, de l'autre le taxi et la porte cochère du 167 rue de Vaugirard que Baptiste a poussée sans efforts démesurés. Passons sur les baskets un peu crottées du dionysien au moment où il les essuie sur son paillason. Pénétrons plutôt les appartements respectifs. Dans le deux-pièces de l'un, encastré au bout du couloir du quatrième étage, la densité d'odeurs et de sons est en moyenne trois fois supérieure à celle calculée chez l'autre – dont la chambre isolée donne sur une cour intérieure feutrée de pelouse entretenue par un jardinier indien, loin des bruits de rue et des avions de Roissy que Mounir compte pour s'endormir.

Il est vrai que Mounir est sorti de l'école en troisième, et Baptiste sorti major de Polytechnique. Il fallait réfléchir avant, Mounir.

Les quartiers riches barricadés des mégapoles contemporaines ne font que radicaliser la tendance ontologique du riche à s'isoler. Avoir les moyens, comme on dit, c'est avoir les moyens de son isolation. Le riche glisse de la laine de verre entre lui et le mouvant le vibrant le puant le chiant bref le vivant. Clôtures, haies, murs, digicode, visiophone, boulevard périphérique, milice, société de sécurité, mais en amont de tout ça : propriété individuelle, jardin, voiture, maison balnéaire de location, plages et écoles privées, cours particulier de piano, livraisons à domicile. L'argent vous maintient

hors de portée de la matière. Facilement un riche peut-il passer des journées sans croiser personne. Pauvre, vous voyez du monde. Du monde chez vous, du monde dans la rue, du monde au Franprix, du monde à la Poste en début de mois. Du lien social en veux-tu en voilà. Le pauvre est très lié. Il aimerait bien qu'on le lâche. Il aimerait bien la solitude déserte et muette des avenues huppées.

Le riche s'épargne les restaurants bruyants, la promiscuité du camping. Partout c'est confort, partout c'est abstrait. Embarquement du vol pour Milan en classe éco. Vous planez. Vous vivez sur coussin d'air.

Étudiant précaire je repassais mes chemises (fer, vapeur, coton). Quadragénaire bien rémunéré je délègue la charge aux Albanais qui tiennent le pressing d'en bas – je les vois suer dans le sauna de l'arrière boutique, moi je ne sue pas, je sue moins qu'avant, je suis un peu moins de la matière. Encore j'ai le métro odorant, les gares venteuses, les pieds sur le bitume puisque je ne conduis pas. Le riche sautille d'aéroports chauffés en hôtels climatisés. Il vit sous verre, vit en serre, est une tomate industrielle. Au pays des riches il n'y a plus de saison. Climat tempéré définitif. Tempérance obligée. Modération. Centrisme.

Le pressing des Albanais est payant mais ça ne me coûte pas. Si j'ai de l'argent, en dépenser ne me coûte rien. L'argent est inodore. Il ne redevient un fait matériel que si j'en manque. Là oui je compte, unité par unité. Là oui un chiffre existe, prend vie, se concrétise. Là oui un sou est un sou. Est quelque chose. Le pauvre vit en permanence dans quelque chose.

Un bus est plus substantiel s'il est bondé. L'hôpital est très concret si j'y attends mon tour sept heures, moins

concret si un ami médecin me fait passer en priorité. J'ai connu les deux bouts, je vois la différence. Un coup de fil plutôt que dix pour obtenir un rendez-vous. Puis moins d'attente le jour venu. C'est vite fait. Ça passe tout seul. Vous ne sentez rien. Le riche a les moyens d'une vie insensible.

Fut un temps (Monarchie de juillet, Second Empire, ces eaux-là) où la bourgeoisie se gonflait de matière. A défaut de particules, sa nouvelle opulence devait se voir. Descriptions de Flaubert ou Zola : salons saturés d'objets, de bibelots, de vaisselle ouvragée, statuettes, toiles, motifs, tentures. Mauvais gout. Au vingtième ça s'est progressivement vidé, jusqu'au design épuré des beaux intérieurs d'aujourd'hui : plancher vierge, murs nus. A fortiori chez la bourgeoisie cultivée.

Quand des rejetons de cette dernière en viennent à réaliser des films, profitant du tremplin sociologique, ils disent leur refus d'un art qui ne viserait qu'à restituer le réel. Le réel il faut le sublimer, le reconstruire, le réinventer, l'enchanter, disent-ils pensant exprimer une position esthétique. Alors que c'est une position sociale. Une idéologie, strictement. Le refus du naturalisme est la sublimation d'un éthos de classe, le dépôt d'une enfance à faible TEM qui a rendu le bourgeois étranger à la matière et donc peu prompt à lui faire droit dans son œuvre. Tandis que l'évolution dans les classes inférieures de Pialat, Kéchiche, Mazuy, Ameur-Zeimèche, Beauvois les a familiarisés avec la matière. Logiquement elle est devenue matière première de leur cinéma. C'est pourquoi le naturalisme campe souvent des gens du peuple, alors que rien dans sa définition ne l'implique.

Balthazar abonda.

Si un bourgeois touche au rock, il le dématérialise et ça donne de la pop. Électricité réduite à l'amplification, cordes grattées plutôt que tordues, parfois à peine effleurées d'une main molle. Animalité dionysiaque du chant civilisée en harmonie, en mélodie.

Dans le rock dans le peuple ça parle et chante fort. Didier Wampas a grandi en banlieue, pas si loin de Drancy. Il chante fort, aigu, faux. Loin que de craindre le ridicule, il s'y roule. Le rock sans le ridicule simiesque est du rock policé, civilisé, embourgeoisé – est de la pop. Chez les bourgeois parler et chanter fort est mauvais goût. J'avais questionné Biolay : pourquoi vous ne poussez pas plus le volume ? Lui : j'aurais l'impression d'être grotesque. Ce n'est pas tant que Delerm, issue de la classe moyenne embourgeoisée par sa culture, ne sache pas chanter, comme on le lui reproche sottement ; c'est qu'il trouve vulgaire de donner de la voix. Lara Fabian est vulgaire quand elle gueule je t'aime, Jane Birkin élégante quand elle le chuchote. Ses filles Charlotte et Lou font pareil. Atavisme de classe. Petite guitare, petite voix, mots doux, balade dans l'herbe, vague à l'âme, on est dans le vague on est dans l'âme, on n'est nulle part, on chante en anglais bien sûr, certains parlent de bourgeoisie mondialisée mais toute bourgeoisie est apatride, a-terrestre, immatérielle.

On s'est d'abord plaisamment étonné que les Strokes, dont chanteur et guitariste se sont connus dans un internat suisse international, aient livré du rock et du bon. S'effaçant d'album en album, les riffs ont révélé un fond de jeu pop. Les Strokes sont des enfants de 80 et non de 77.

En 80, la mainmise de la bourgeoisie sur le rock donne la New Wave, où la guitare n'est qu'un assaisonnement. Celle de Joy Division colporte un mince reliquat de saturation et d'accroche main droite. Il ne s'agit plus d'en tirer des grumeaux de sons, mais de l'amincir en tapis d'accords convertibles en nappes synthétiques, comme s'empressera de le faire New Order, parachevant l'assassinat. Les années 80 marquent un retour des codes esthétiques bourgeois, soutenus par l'hygiénisme d'un pan de la culture gay : minimalisme, propreté, tenue, goût – la bourgeoisie organise l'amalgame entre art et bon goût, la fusion de l'artiste et du dandy.

En se dématérialisant la scène rock se désincarne. L'icône Robert Smith impose le canon du visage inexpressif et du corps immobile. Sur les photos, surtout pas sourire. Sur scène, surtout pas bouger. Dans les costumes noirs et chemises longues des eighties, le corps n'existe plus, le corps est porté par ses vêtements. Au cœur des quinze ans (65-80) où dominèrent le matérialisme prolétarien et la guitare électrique, Iggy Pop s'avancait torse nu, exhibé, incarné, écorché de peintre, viande crue, raw power.

Ian Curtis s'agite mais c'est un faux mouvement, une contre-danse, un pathos pantomimé, une transe spirituelle. Ceci n'est pas un corps, ceci est une âme qui souffre. Ian Curtis peine à vivre et y renonce tôt. Ian Curtis est mort bien avant son suicide. Organisant le glissement doloriste du rock, la bourgeoisie s'octroie la part de négatif qu'elle ne peut décentement pas s'octroyer sur un mode social, à la fois par décence (je suis illégitime à parler au nom des classes populaires) et par conviction (la lutte des classes c'est un peu simpliste non ?).

Dès lors la voie est libre, le terrain du rock nettoyé, désencrassé, déprolétarisé, décharné, spiritualisé. Le balancier dialectique qui avait aspiré la jeune bourgeoisie des sixties dans une sphère à fort TEM, le rock, engage le mouvement inverse. Ayant d'abord par mimétisme adopté la guitare, le costumé Jacno peut dissoudre les crados Stinky Toys et se poser derrière un clavier, s'amputant de son cœur électrique, éviscérant sa musique, aimantant des gosses de riche que le kit cuir-bruit-bière rebutait, permettant qu'ils récupèrent le nom rock en le vidant de son sang et qu'une revue versaillaise s'appelle Inrockuptibles sous le parrainage des Smiths, guitare fluette, voix profonde, âme en peine, mine sombre, iconographie vintage, photos glamour, peau lisse, classe dandy, bourgeoisie.

– C'est pénible à la fin ! vociféra Clément Coton. C'est infernal ! C'est une manie ! Une lubie ! Un TOC !

– Quoi donc, demanda sa voisine biélorusse en déclinant le plateau de fromages où puait un Brebis dans quoi Julie trancha en riant.

– Ce mot, là, bourgeoisie ! l'éclaira Coton, co-fondateur de la Revue de l'oxymore. Ça veut dire quoi bourgeoisie ? Monsieur Chouchou se garde bien de le préciser.

Admirateur de mon œuvre, Philip Roth me prêta une assistance locutoire.

– Accordons à Chouchou que peu de bourgeois pratiquent ou simplement aiment le punk-rock. Par exemple je l'aime peu et le pratique encore moins.

– Mais ça veut dire quoi bourgeois ? insista Coton, triple champion d'Europe de synecdoque.

A trois places de là, Julie riait de plus belle. Julie était

pliée. Julie était pétée de rire. Cela finit par se remarquer et faire l'objet d'une question à quoi elle répondit entre deux spasmes.

– Vous êtes tombé dans le piège, Clément. Les deux pieds dedans.

Coton demanda en quoi je vous prie.

– Vous êtes tombé dans le piège du théorème de Dookie.

Voulait-on qu'elle en rappelle l'énoncé ?

Oui ! fit la tablée sauf deux députés abouchés.

– Qui met en doute la pertinence de la catégorie bourgeoisie ressortit à cette catégorie.

– C'est le théorème ?

– Oui.

– Qui met en doute la pertinence de la catégorie bourgeoisie ressortit à cette catégorie, répéta le mainate.

Inventeur de l'anacolithe belge, Coton allait-il se démasquer en niant encore ? Le débat devenait un sable mouvant où se débattre l'enfoncerait. Il se défila en coupant une main. Julie pouvait enchaîner.

08 novembre - 11 novembre 2015

Les âmes : Je te remercie ainsi que Julie, le mainate et toute la ménagerie pour cette conclusion qui répond assez bien je crois à la question soulevée en même temps qu'elle règle provisoirement son compte aux camarades bourgeois. J'aimerais pour conclure à mon tour revenir sur deux trois choses concernant l'éventuel pont branlant qu'on pourrait bricoler entre le punk et la chose littéraire, après avoir noté que je ne voyais nullement en John un populiste, terme toxique et néfaste, je te l'accorde. Parfait exemple en somme de cette méfiance qu'on devrait avoir à l'égard des mots. Remarquons cependant qu'il s'appliquait davantage à cette vague lignée que tu évoques entre Orwell et quelques intellectuels à la française du genre Michéa pour faire vite et qui, selon une définition acceptée du terme, oppose une conception très homogène et essentialiste du peuple vertueux à un ensemble d'élites, faisant fi de leurs complexités respectives. Mais puisque visiblement je ne sais pas ce que ce mot veut vraiment dire, quelle réalité il recoupe s'il en recoupe une, et qu'au final il n'appartient pas à mon vocabulaire, j'aurais été plus inspiré d'écrire ce que je pensais alors, à savoir : "même si ce discours que l'on qualifie parfois de populiste manque de nuances". Et maintenant de t'avoir lu, je simplifierais en : "même si ce discours manque de nuances", et à la rigueur, en y réfléchissant : "quand bien même ce discours manquerait de nuances". Pour finir peut-être par coller à mon très hypothétique tempérament de classe et ne rien nuancer du tout, mais pas sûr. Faut toujours se méfier lorsqu'on

écrit : “on l’aura compris”. « Tant de livres et à la fin je m’abêtis ».

Tiens, d’ailleurs, dans le passage important de *Deux Singes* qui précède cette citation, au chapitre 2005, tu racontes : « Un soir de 89, le : groupe festoyant autour de bouteilles de Jenlain est interrompu par un crissement de pneus suivi d’un hurlement de femme lui-même ponctué d’une plainte étranglée. Massés à la fenêtre du septième, on reconstitue la scène avec vingt secondes de décalage. Une voiture a heurté un caniche que sa maîtresse une blonde frisée a couru prendre dans ses bras. Encore maintenant la bête hurle sa douleur ou son effroi rétrospectif. Évidemment, la bande potache rivalise d’humour noir, moi en tête, mais quelques verres plus tard persiste en moi un résiduel émotionnel que je ne m’explique pas. Je devrais avoir oublié le caniche. Deux secondes de compassion pour lui c’était déjà deux secondes de trop. Les animaux ne devraient pas nous émouvoir. Les animaux n’ont pas de conscience, leur souffrance est donc quantité négligeable au regard de la morale humaniste qui régit les créatures douées de raison et d’esprit. (...) je vanne les végétariens, taxe la sensiblerie des filles à la douleur animale ; les écoeure en racontant comment on tuait le cochon dans la cour des Gindreau, poignard dans le cœur et le sang tout chaud recueilli dans une bassine pour le boudin. Mais alors qu’est-ce que me raconte le trouble durable causé par ce dérisoire caniche hurlant ? Elle me raconte et il m’a fallu 15 ans pour l’entendre qu’en moi une valeur supplante les valeurs rationalistes. Elle me raconte que les animaux m’émeuvent par où précisément ils sont exclus du champ de la morale humaniste. Leur vie brute,

sans conscience. Le cri du caniche apeuré, c'est le cri de la vie craintive de s'éteindre. L'existence réduite à sa problématique élémentaire : être ou ne pas. Sur un mode pas shakespearien du tout. Sur un mode tout bête. Tant de livres et à la fin je m'abêtis ».

La première chose que nous donne à lire cet extrait, c'est une clé pour saisir la temporalité à l'œuvre dans ton roman. Certes, le livre est découpé en chapitres qui correspondent en gros au déroulé chronologique de ta vie, en partant de 77 jusqu'à 2012, sauf qu'il suffit de te lire pour s'apercevoir que tu ne respectes pas cette chronologie à l'intérieur même de la succession des chapitres (« ne crois jamais à la comédie d'un livre chapitré par date »), non par fantaisie, par coquetterie ou par souci de déconstruction littéraire, mais parce que tu fais le constat, en bon matérialiste que tu es, que la conscience a souvent du retard sur le corps. C'est-à-dire que celui-ci a toujours une avance sur la tête, le cerveau, les idées, ce qui vient contrarier le déroulé très linéaire du temps historique et de son récit : « mon corps marche dix mètres devant moi comme un enfant handicapé dont on a honte, le croyant attardé alors qu'il a de l'avance, ma tête bien pleine était à la traîne, on ne change pas on se rattrape ». Ce qui a été un événement pour le corps n'est souvent acté que bien plus tard par la conscience : ici, il t'a fallu 15 ans pour entendre ce que ce cri de caniche pouvait non pas signifier, mais éveiller ou confirmer en toi. 15 pages pendant lesquelles il a résonné, faisant vibrer de manière imperceptible ton corps, à défaut d'être raisonné, c'est-à-dire pris en charge par les idées.

C'est la seconde chose que nous apprend ce passage : ce qui est désirable pour toi chez ce caniche, comme chez le singe, et comme chez l'animal de manière générale, c'est ce défaut de conscience (et non de sentience) qui fait qu'il est pleinement dans ce qu'il fait, qu'il est intégralement dans son corps, dans le vivant qui s'exprime en lui à travers le mouvement, la grimace, le cri et tout ce qui immunise contre ce qui nous arraisonne, nous immobilise, nous sclérose, nous sépare. Tout ce qui nous sépare de nous-mêmes, c'est-à-dire ce qui nous sépare en nous-mêmes des autres, « les gens, nos semblables, nos égaux, nos frères de quotidien [qui] vivent sans la politique (...) clopin-cloplant, débrouillards, solitaires, chats, veaux, piétons, paysans, pensifs, bouleversants. » La faculté de s'en foutre comme salut. Malgré tout ce que les amis sélectifs des bêtes disent, le singe est plus près du caniche (et donc de l'enfant) que de l'homme en ceci qu'il tire la langue. Le singe n'est pas un humain inabouti. Ce qui nous sépare de lui est un défaut. En nous. Une trop grande part de sérieux qui nous fait dire que les affaires du monde sont nos affaires. Là où le singe tire la langue. Tout ton livre pourrait être résumé dans cette seule phrase qui éclaire d'ailleurs son titre : « La langue qu'on parle la langue qu'on tire ». Le singe, c'est « la niche de résistance au sein d'un monde très politisé et responsable » et qui nous fait nous rappeler que dans l'expression "singe savant", il reste "singe" pour le sauver.

Ma vie politique rappelle cette évidence comme Henri de Régnier – cité par Clément Rosset - l'a suggéré lui-même plus d'un siècle auparavant, dans *La Double maîtresse* (1900). On y découvre le cardinal Lamparelli reproduire à domicile le théâtre du Sacré Collège qui a

refusé de l'élire Pape en remplaçant les fameux cardinaux de l'Église catholique romaine par des singes, macaques, babouins ou chimpanzés affublés de robes rouges. De conclaves en consistoires, Lamparelli n'en finit pas de se tordre de rire devant la simiesque assemblée cardinalice singeant à merveille l'humaine comédie qu'il exècre. Jusqu'à ce que celle-ci dégénère et hors de contrôle le fige de stupeur : « La mêlée était générale. Hargneux, provocants et acharnés, ils s'attaquaient de la griffe et de la dent, avec des gambades, des sauts et des contorsions. (...) Les choses allaient tout à fait mal. Les robes rouges se déchiraient par lambeaux qui battaient l'air au bout de bras furieux. Par les trous apparaissaient des nudités velues ». Le singe, brusquement, tire la langue, en plein milieu de la représentation, avant que le calme, aussi soudainement, ne revienne dans sa forme spectaculaire : « les combattants de tout à l'heure se retrouvèrent subitement assis sur leur séant. Palizzio, grommelant encore, prenait fraternellement ses puces à Francavilla qui contemplait le bout de sa queue mordue et saignante ». Ce que d'aucuns qualifieraient de spectacle, la baston de singes, n'est en réalité que la résistance du vivant à l'assignation qui lui est faite de se fondre dans le décor. Les "nudités velues" ne le sont que parce qu'elles surgissent. Elles impliquent ce mouvement – ce que tu appelles dans un langage emprunté aux *Cahiers (du cinéma)* "la trouée du réel" – et qui permet l'irruption du vivant. Les yeux les oreilles les mains sont à l'œuvre.

Dans un autre ouvrage fin-de-siècle - j'ouvre ici une parenthèse pour dire que le motif du singe est particulièrement présent dans les littératures fini-et-anteséculaires comme le montre Évanghélia Stead

dans un ouvrage somme, *Le Monstre, le singe et le fœtus. Tératogonie et Décadence dans l'Europe fin-de-siècle* où elle revient très largement sur le problème de *l'imitatio* et le concept d'*ars simia naturae*, l'art singe de la nature, dans un autre ouvrage fin-de-siècle disais-je donc, *Le Crime des riches*, de Jean Lorrain, on trouve à la toute fin du recueil un article écrit autour de la figure du singe savant Consul, véritable vedette 1900 des Folies-Bergère. Lorrain raconte sa rencontre avec le primate au cours d'un souper de centième où l'animal se montre très indifférent à la somptueuse assemblée de talents parisiens et de notoriétés de tous pays qui l'entoure, picole plus que de raison, « l'œil inattentif et sournois », « dédaigneux et grossier d'attitude », « jusqu'à la minute où, saoul comme un véritable prince, le pauvre chimpanzé s'étendit sur la table (un homme véritable eût roulé, lui, dessous) et, recroquevillé sur lui-même les mains jointes et les genoux rapprochés, apparut comme un misérable petit enfant malade oublié par une fille sur la table d'un restaurant de nuit ». Devant ce spectacle jugé *lamentable*, « un caricaturiste plus expert que tout autre à discerner le vrai du faux et le naturel du convenu » répond à un tragédien qui demande ce que ce singe a d'extraordinaire : « – Mais la précision dans le geste ! (...) Consul a cela de merveilleux qu'il ne fait pas un mouvement inutile ; il économise sa force et, chaque fois qu'il peut, la remplace par de la souplesse : c'est la grande école de la Mimique. Ne vous y trompez pas, ce singe est une leçon mieux, il est un livre ». Il faut toujours se méfier lorsque quelqu'un vous dit : “ne vous y trompez pas” (comme “on l'aura compris”), même si il y a beaucoup de vrai dans ce que dit le caricaturiste. Consul n'est pas un livre. Non. Consul

n'est pas mieux qu'un livre. Non plus. Consul échappe au livre, comme Boubou s'échappe de ton roman dès le premier chapitre. Consul est. Si il y a leçon, elle est là, dans cette circonspection. La supériorité de Consul, c'est de s'en battre la race. C'est de s'en foutre royalement. C'est d'être rond comme une queue de pelle au milieu des bourgeois parisiens qui s'offusquent ou s'amuse de ses singeries. C'est d'être là où il est. Et en dernier ressort, d'être.

Un peu plus loin dans le texte, Lorrain revient sur le côté non pas punk, mais savant du primate qui se résume à singer l'être humain dans ce qu'il aurait de pire : « Il y avait aussi dans la chambre, un petit nègre et un chien ; le nègre était attaché au service du chimpanzé ; le chien lui servait de jouet et de soufre-douleur. Avec quels yeux d'épouvante effarée ce quadrupède regardait ce quadrumane ! Il fallait voir Consul torturer et pincer et houspiller ce chien c'était pis que de la cruauté d'enfant, c'était de la cruauté de singe. Quant au petit nègre, son domestique, Consul partageait à son égard l'opinion des blancs vis-à-vis de la race noire : il ne le commandait que le fouet à la main. Ce singe traitait ce nègre en esclave ; Consul était presque digne d'être un homme ». Je m'en tiens [les yeux les oreilles, les mains] à l'irruption du chien dans le récit, car voilà que notre singe savant croise notre caniche apeuré, ce qui arrange bien *mon* histoire.

Dans le chapitre 7 de *Monsieur de Bougreton*, un autre roman de Jean Lorrain qui n'était pas punk mais presque, on retrouve la figure du caniche. Un caniche blanc, mais souillé de suie et de charbon. Comme un caniche passé à l'encre. « C'était un maupiteux et sordide caniche ; mais

sous ses poils emmêlés c'était l'aimant de deux liquides yeux verts, d'un vert si glauque et phosphorescent que... sans nous dire un mot, M. de Mortimer et moi échangeâmes un regard – quel regard ! - et qu'effaré, le caniche aux yeux verts détala brusquement ». Vous imaginez peut-être que le malheureux canidé se sera pris une voiture, comme dans ton récit, du moins un fiacre. Mais non. Monsieur de Bougreton et Monsieur de Mortimer se contentent *en réalité* de forcer la bête à fuir en dehors des faubourgs avant de la capturer et de conduire l'infortunée bestiole chez un coiffeur qui « après maints shampoings leur livre frisée et fleurant les mille fleurs, la plus délicieuse caniche blanche qu'ait pu rêver pour son coussin de pieds une duchesse-pairresse peinte par Gainsborough ». Et Bougreton de se livrer totalement : « C'est sa fourrure que je porte, mais sa fourrure teinte en noir en signe de deuil, car je ne vous cacherai pas que Barbara (ce fût son nom) eut une fin sanglante. Barbara fut assassinée. M. de Mortimer égorgea l'infortunée caniche. Infortunée et innocente. De sa fourrure ensanglantée, j'ai fait faire ce manchon, préalablement teint en noir...». Bon, on se demande peut-être où je veux en venir avec mes histoires de chiens écrasés, d'autant que l'été a laissé place à l'automne et qu'il est peut-être temps d'abrégé ? Et bien, c'est très simple. Transformer le caniche en manchon, c'est comme transformer le singe en signe (effectivement ça ne marche pas avec *monkey*) ou le tigre en papier ; c'est l'écrire, le peindre, le photographier. C'est le faire passer de blanc à noir. Bref l'esthétiser. C'est-à-dire le séparer. Séparer sous le regard de Platon la matière de son image. La matière de l'idée. Deux singes, *ou ma vie esthétique*. L'épisode du

manchon est le récit du geste esthétique qui consiste à faire la peau à ses personnages, à faire passer du vivant dans la fine épaisseur du papier blanc, à inscrire dans la page vierge de signes le simulacre de ce caniche qui hurle de ne pas vouloir s’y fondre, et d’aplatir la très vivante djeko pour la réduire à l’état de lumière et d’aplat de couleur dans une nouvelle intitulée, je vous le donne en mille, “Le singe” : « et lorsque les porteurs de litière accoururent, ils se heurtèrent à une énorme bête velue qui se vautrait sur l’agonisante djeko, et de ses fortes mains noueuses s’amusait, sans savoir pourquoi, à lui aplatir, à lui déformer le visage, à la rendre laide, hideuse, – à la pétrir à son image ». Je lis en biais la fin tragique de la nouvelle de Maizeroy : pour représenter la jeune femme, la transformer en image, le geste qui consiste à la dématérialiser est le même en définitive que celui qui consiste à dépiauter Barbara, c’est-à-dire à l’aplatir au sens premier et sanglant du terme. Ce qui donne les peintures éthérées et soulagées de toute matière, en littérature comme dans l’atelier des peintres, c’est d’abord de réduire en bouillie leurs modèles, de déréaliser le vivant en bourrant de coups de poing le relief de leurs visages. Mais pour celles et ceux qui utilisent leurs yeux, leur oreilles, leurs mains, il faut préciser une chose : les os craquent.

Monsieur de Bougreton rajoute à la suite de son récit macabre : « J’avais songé quelques temps à jeter négligemment dans ces longues mèches sombres deux péridots, deux émeraudes pâles qui m’eussent rappeler son regard, mais c’eût été une trop funèbre luxure, et puis d’ailleurs son regard phosphorescent et trouble, cette prunelle diaboliquement verte, ce philtre nostalgique et

glauque, je l'ai retrouvé, depuis, dans l'âme d'Atala ». L'âme d'Atala, c'est cette résistance du vivant au geste esthétique. C'est le précipité de la vie au contact de l'art. C'est ce qui m'interpelle dans cette rêverie du geste esthétique et dans la chose littérature : ce qui lui échappe et ce qui lui résiste. Et plus que ce qui lui résiste, c'est la résistance. Son mouvement. Le cri du caniche. Le regard phosphorescent et trouble. Le corps convulsé. D'où peut-être l'ambiguïté du rapport que j'entretiens avec cet objet gênant, parce que toujours entouré d'une grande solennité et de beaucoup de sacralité, qu'est la littérature. D'où cette tendresse pour tout ce qui fout le dawa dans ce que tu appelles le temple solennel qui nous absorbe dès que nous faisons des phrases. D'où cette passion pour ce qui résiste à l'aplatissement, et dont tu parlais précédemment, la matière et un certain tempérament qui préside à son *attachement*.

Et je reviens ici au tout début de notre conversation. Mon introduction, ce qu'on écrit en dernier normalement, quand on a bien suivi ces cours d'hypokhâgne, et que j'ai torché avant même de savoir où on allait, mon intro donc, était maladroite dans la temporalité développée, c'est vrai même si je ne la modifierai en rien : elle me vaut de ta part une saillie pleine de vitalité. Cette ruade me séduit. Je me dis d'ailleurs amusé par ta cabriole, sauf que cabochard, je te décris montant sur tes grands chevaux, alors que non, à ce moment là, tu es ruade, bien plus qu'écrivain piqué, jockey ou même cheval à la Vialatte. J'aurai pu à mon tour ruer dans les brancards de me voir comparé non pas à un journaliste – c'est trop gros, même si j'ai un peu pris - mais à un bourgeois en l'espèce de Naulleau – c'est insultant -, mais ça n'aurait

pas été ruade cette fois, tout juste de l'indignation. Et les chevaux, comme les ânes ou les tigres, ont pour eux de ne pas s'indigner. Ce que je veux dire, c'est que je lis à ce moment là un mec qui refuse d'être écrit. Non pas d'être décrit, mais écrit. D'être assujetti à quelque chose que son corps outrepassa, ce cadre qui l'écrase, l'enrillage et l'étiquette de manière autoritaire, une idée à laquelle il refuse de se conformer, une idée à laquelle il refuse de se résumer, de se limiter, une idée à laquelle son corps n'adhère pas. Bref, un mec qui laisse parler le singe qui est en lui : si t'es pas content, c'est pareil : « Si vraiment ma gueule ne te revient pas, tu as toute latitude pour cesser dès ici cet échange que tu as sollicité ». Voilà encore de la matière. De l'irréductible qui fournira de la marge à tout l'entretien. Consul, à la fin du récit de Jean Lorrain, dans un geste que l'écrivain juge sublime, saisit une feuille blanche qu'on lui tend, « nous tourne le dos, se passe la feuille au bas des reins, et puis, délicatement, la rend d'un geste noble à son cher manager ». Voilà ce que te dit le singe savant. En se torchant les fesses, Consul rappelle autant la matérialité du papier que le fait qu'un cul est un cul et qu'il n'y a pas de primat de l'idée sur la matière. Il n'y a rien d'exceptionnel là-dedans. Mais le singe, comme le rappelle le caricaturiste, ne fait rien d'exceptionnel. Il est. Juste. Il est juste. En me répondant de la sorte, tu es. Et tu es juste. Pour le reste, peu importe que tu tombes à côté. Pas grave. Ne pas relever. C'est le geste qui m'importe et me séduit alors. Le mouvement du corps. Le rappel du corps. Pas ce qu'il y a sur le papier. Car il y a soudainement assez de marge pour qu'on n'en finisse plus de causer. Même si celles et ceux qui nous lisent auront perçu que nous n'étions pas toujours

d'accord et qu'on voyait, qu'on entendait et qu'on vivait le punk différemment. Encore heureux d'ailleurs. Et tant mieux, oui, *Godverdomme* ! J'espère juste que dans tout ce fourbi, on nous a entendu respirer l'un l'autre et que pour reprendre tes termes, « une érotique du singulier s'est substituée à une érotique du Un ».

On rembobine une nouvelle et dernière fois. « Chouchou roi du magnétoscope ». 1987. Quelques minutes de *Punk décade*, émission spéciale des *Enfants du rock* que tu as enregistrée et que tu te repasses à satiété. « Il n'y a pas d'événement. Il y a des points de fixation (qu'aide ou que permet le magnétoscope). Le repassage obsessionnel de ce fragment de quarante secondes a fixé quelque chose en moi. Quarante quatre pour être précis. On y voit Iggy pop en concert solo. Mon canapé de 87 ignore qu'on est en 77, au Manchester Apollo, les images lui sont livrées sans mode d'emploi, plus fortes d'être brutes. Iggy le stooge s'amuse à retarder l'attaque du premier couplet de Passenger dont ses musiciens chevelus déroulent placidement le tapis rythmique. Cheveux courts bruns, ma base. Pantalon cuir torse nu, minceur aquatique, épaules anguleuses, côtes saillantes, déhanché devant son pied de micro, à la fois raide et ondulé, va chanter, va enserrer le micro, ne le fait pas, ne chante pas, pas encore, retenue la puissance est à son maximum, l'actualiser serait l'amoinrir. Fait durer. Toise le public ou l'aguiche. Les deux. Distant et disponible. Seconde 46, sourire pareillement équivoque. Rictus. Le même pour douleur et plaisir. Puis impromptu, inopiné, la créature brune effilée fléchit sur ses genoux, et l'effet de ressort la stabilise dans une position suspendue, bras coudé derrière la tête, poignet cassé en l'air, bouche de poisson gobeur ou

gueule de cet ascendant de l'homme, comment l'appelle-t-on déjà, lèvres arrondies et avancées pour émettre le cri spécifique de cette bête poilue comment l'appelle-t-on déjà, seconde 50, arrêt sur image, scrutation, sidération c'est le point, c'est le noyau dur, c'est là que tout se passe ; tout s'y tient, tout est fixé, on n'en reviendra pas, on ne revient pas de 87 ».

Allez donc voir ou revoir cette séquence qui ne dure que quelques secondes. Ça se trouve très facilement. La source de ton livre, à mon sens, est là, concentrée dans ce bref instant, ce micro-geste. Minutie du détail. *Iggy le contorsionniste* dont la pose spasmodique me fait penser à l'*opisthotonos* des hystériques de Charcot, contracture généralisée du corps incurvé en arrière. « La distorsion électrique se donne pour danse la contorsion, et donc nous voilà contordus, nous voilà tordus, nous voilà pliés en quatre ». Le courant électrique, celui de la guitare, qui traverse la chambre dite des garçons l'été 79 comme il a parcouru les corps outre-atlantique l'année 77, vaut pour le flash magnésique de Bourneville qui photographie les patientes de la Salpêtrière déclenchant des crises d'hystérie majeure. Le corps entier semble vouloir résister à l'arrachement de l'image à son support carné. « Moue de Mick Jagger, moue de celui à qui il tarde de se remettre en mouvement après la pose argentique, de revenir à la vie, sortir de la chambre noire, remonter sur scène ». La moue des photos comme « le stigmatisme de l'immobilité imposée sur un homme qui la prise peu ». Des corps qui refusent de se faire capturer, comme celui hurlant du caniche un soir de 89. Comme celui d'*Augustine*, un mardi après-midi de l'hiver 1885, devant l'assemblée du maître. Ou comme celui d'un jeune guinéen face à l'objectif d'un journaliste

sur le parc des Olieux en septembre 2015. Seconde phase de l'*Hysteria major*, le clownisme, qui rejoue cet instant. Celui de la résistance du corps. Postures simiesques. Corps arc-boutés, contorsions, grimaces. « Sur les photos, c'est une manie ma mère tire la langue. Prévenue qu'on la shoote c'est son premier réflexe ». Résistance du vivant à la capture photographique. « Secoué et asphyxié par un rire plus fort que lui, le bipède à station verticale s'adosse au sol, se tourne et se retourne, cherchant son souffle ». Le mot grec *aura* est une formule médicale qui désigne le « souffle qui traverse le corps au moment où celui-ci va juste se trouver plongé dans le pâtir et la crise ». Celle de la représentation. Du corps séparé. Gustave Hahn qualifie la catalepsie par « la plasticité du tronc et des membres, se modelant à volonté comme la cire sous la main qui la façonne : comparaison trop faible encore, car la cire la plus molle oppose un certain degré de résistance qu'on ne rencontre pas dans la vraie catalepsie ». Aplatissement majeur. Dans les *Amours d'un interne* de Jules Clarétie, le petit Finet pratique le soir, dans son appartement, l'hypnose sur une jeune femme. Il invite des amis, des apprentis littérateurs pour leur offrir le spectacle d'une jeune fille subissant sa volonté toute puissante : « il semblait que le cerveau de la cataleptique subît, comme une cire molle, l'impression que lui voulait donner ce petit homme qui tremblait devant elle dans la vie ordinaire (...) C'est ce qu'il appelait, de sa mince voix flutée, la revanche de l'esprit sur la matière ». Le corps s'y refuse. Le corps se refuse à cette immobilité qui lui est imposée. « La vie horizontale » : celle des images. Des corps écrasés. Des corps représentés. Focus sur l'instant d'avant. Celui du refus. L'aura. Seconde 50. Lui

échapper. Échapper à la capture comme à l'écrasement. Ne pas finir en cire molle. Il faut un certain tempérament ou être dans une certaine disposition de corps et d'esprit pour refuser ainsi d'être représenté. Il en faut tout autant pour s'exposer à la joie électrique. « Électrique la guitare rend des sons d'animaux. Certains aigus de solo sont des cris de jungle. Mimant ce qu'on entend, un bestiaire s'imprime sur nos visages ». Le singe est le cœur battant du livre. Consul échappe au livre, comme Boubou s'échappe de ton roman dès le premier chapitre, et Dingo du récit éponyme de Mirbeau. Ils sont un point d'irréductibilité entre la forme et la vie, le réel et sa représentation.

« Nous nous sommes crus grimaçants de rage, nous étions des enfants singeant des clowns pour nous faire mutuellement marrer, pour extravertir le rire que la joie électrique démangeait en nous ». Ce qui m'attire dans la photographie, ce n'est pas seulement l'image, c'est ce qui lui résiste, sa latéralité. Ce qui m'intéresse dans la littérature, ce n'est pas que ce qui est écrit ; c'est ce qui ne l'est pas, ce qui est à la marge. Son cœur vivant. Ce qui me plaît dans le punk, c'est éprouver mon corps, soumettre sa matérialité à l'arc électrique qui le traverse en l'appelant de ses vœux. C'est ce qui nous démange en nous. Dans "La tarantolata ne se danse pas seule", Alèssi dell'umbria écrit : « la cause, c'est la transe ; l'effet, c'est la souffrance initiale. Pour autant que l'on doive penser en termes de cause et d'effet... Ce n'est pas parce que la tarantolata souffre qu'il faut faire intervenir les musiciens et la faire danser afin d'y remédier, c'est parce qu'elle doit impérativement danser qu'elle appelle les sons par ces symptômes analogues à ceux d'une morsure

d'araignée ». C'est parce que les corps, nos corps, doivent impérativement danser, doivent impérativement se sentir vivre, qu'ils appellent cette musique. En 77, le public n'en est pas encore à chercher « le bouger propre à objectiver ce que lui fait en-dedans cette musique-là ». En 1977, ce public qui ne « s'est pas encore prescrit la crête » l'appelle juste de ses vœux en la façonnant non pas à son image, mais à son refus d'en devenir une. Il appelle le punk-rock de son corps. De tout son corps tremblant, sautillant, se cabrant comme s'il avait été piqué par une tarentule ou un serpent et qu'il cherchait à fuir la catalepsie, le spectre de la cire molle. Et les accords suivent. Le punk répond à cet instant à cette démangeaison en nous et il la porte. Les guitares hurlent. Les corps électrifés s'éprouvent. Les visages s'illuminent jusqu'à en serrer les dents.

Alors on danse.

Encore.

FB : Je suis ravi qu'on termine sur les bêtes et à travers elles, sur le froissement de vie qui échappe, et d'où tout découle. La conversation aura donc pris ce tour savoureux : tant de phrases et à la fin c'est aux bêtes muettes qu'on revient.





En couverture, une capture de la vidéo du concert des Cramps, le 13 juin 1978, à l'hôpital psychiatrique de Napa enregistré par Joe Rees et Target vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=L1or0rEKpns>
Les dessins de singes sont de Steinlen et tirés de la revue du *Chat Noir* n° 191 du 5 septembre 1885, parce que ça n'est pas à un vieux singe que...

Punk à singe

Punk-rock, Littérature et Luttés des classes
correspondance avec François Bégaudeau

09 juin - 13 juin 2015

reniflements et ruades

p. 5

16 juin - 22 juin 2015

vibrations

p.17

24 juin - 01 juillet 2015

corps et effets

p.23

04 juillet - 08 juillet 2015

musique de la joie

p.35

06 juillet - 08 juillet 2015

grimaces

p. 43

13 juillet - 15 juillet 2015

parce que ça nous plait

p.55

06 août - 09 août 2015

tigre et fourmis

p.83

06 août - 09 août 2015

nietzschéisme de gauche

p.97

15 août - 19 août 2015

anarchiste / anar

p.105

23 août - 27 août 2015

libéralisme libertaire

p.133

23 août - 27 août 2015

le rythme de la tétée

p.171

09 septembre - 13 septembre 2015

littérature subversive

p.193

28 septembre - 01 octobre 2015

lutte des classes

p.215

19 octobre - 29 octobre 2015

verbocentrisme - Kundera

p.243

08 novembre - 11 novembre 2015

résistance du vivant

p.265

Quelques titres cités ou évoqués :

Seul, Téléphone

https://www.youtube.com/watch?v=k0hpQ4iJL_0

What's my name, The Clash

<https://www.youtube.com/watch?v=7YX4EBf93pU>

Pretty vacant, Sex pistols

<https://www.youtube.com/watch?v=R6GDdKrQ8EI>

Passenger, Iggy pop

<https://www.youtube.com/watch?v=QbMR7o0RyoA>

Ecclesiaste 5:1, Wampas

<https://www.youtube.com/watch?v=plDKCxaZr8>

Small mal big mouth, Minor threat

<https://www.youtube.com/watch?v=pYx1ey5UzTc>

Miss my lung, Frenzal Rhomb

<https://www.youtube.com/watch?v=t5pGncD9jV8>

Baby baby, Vibrators

<https://www.youtube.com/watch?v=fWHgcBIqdJ8>

Looking for a kiss, New york dolls

<https://www.youtube.com/watch?v=jXoFlm-9Qzg>

You can't put your arms around a memory, Johnny Thunders

<https://www.youtube.com/watch?v=TknY89kECq0>

Seneca Falls, The distillers

<https://www.youtube.com/watch?v=0GF8RGbu3X8>

Reeko, NOFX

<https://www.youtube.com/watch?v=BETGOQMldOY>

Fleas, NOFX

<https://www.youtube.com/watch?v=IkIuXxXcFXU>

Parce que ça nous plait, OTH

<https://www.youtube.com/watch?v=yFCc7KAgbpk>

Vie de merde, Justine

<https://www.youtube.com/watch?v=whEnXL0CvJo>

Stuck with me, Green Day

<https://www.youtube.com/watch?v=fevGo3H5840>

Hope, The Descendents

<https://www.youtube.com/watch?v=UtajeYKzjIs>

Garageland, Clash

<https://www.youtube.com/watch?v=ryy-KIAqL2Y>

Auxquels les âmes ajoutent, l'air de rien :

In God We Trust, Dead Kennedys

<https://www.youtube.com/watch?v=efgNZptpH3A>

Police oppression, Angelic Upstarts

<https://www.youtube.com/watch?v=RAhrGxCyexk>

Thrash Unreal, Against Me !

https://www.youtube.com/watch?v=NT_ZRHQayg4

Asesinos, Los Crudos

<https://www.youtube.com/watch?v=obGfbHb8H2s>

Live at Fed Up Fest, Limp Wrist

https://www.youtube.com/watch?v=8jTW187gm_k

Jouer avec le feu, Les Sheriff

<https://www.youtube.com/watch?v=S32MIO59rOU>

LADA est la division sonore des Âmes d'Atala, maisonnette d'édition lilloise qui produit des disques comme elle publie des bouquins, cahin-caha. D'aucuns disent comme des punks.

LADA 001

Paris Violence, Ep, *Salomé 1900*, 2011

LADA 002

Traître, Ep, *st*, 2013

LADA 003

Traître, Ep, *La mort Suicide*, 2014

LADA 004

Makach, 10'', *Gueule tes morts !*, 2014

LADA 005

Traître, Maxi Ep, *Dors bien*, 2016

LADA 006

Punk à singe, Correspondance avec François Bégaudeau, 2016

A paraître

Claude Louis-Combet, *Blesse ronce noire*, roman audio.

Achévé d'imprimer,
comme un singe en hiver
la crête au vent, ou presque
sur les presses électrifiées de Pulsio
loin, très loin des bords de Deûle,
pour le compte A Rebour des Âmes d'Atala.
dépot (il)légal : fin de l'hiver 2015-2016
mon isbn , au cas où...

978-2-914851-30-5



LES ÂMES D'ATALA

zamdatala@riseup.net
<http://zamdatala.net>

**IL EXISTE UNE JOLIE VERSION PAPIER DE CET
OUVRAGE A COMMANDER AUX AMES D'ATALA :**

zamdatala@riseup.net